e ANNÉE MAI 1948 N° 5

MAI 31 1948

AP

REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROO
GENERAL LIBRAR
UNIV. OF MICH.

Édouard HERRIOT : Souvenirs littéraires

Maurice GARÇON : Cicéron Avocat et Homme politique

LA VARENDE : Le plus grand Serpent du Monde

Emmanuel BERL : Tableaux d'Argentine

Anatole de MONTESQUIOU : Marie-Louise et le Roi de Rome

Ed. GISCARD d'ESTAING : Les Problèmes économiques de l'Europe unie

Robert NATHAN : L'Étoile du Matin (Fin)

Robert DEBRÉ : La Recherche médicale aux États-Unis

Lucien FABRE : Clartés nouvelles sur Jeanne d'Arc

Denise BOURDET : Images de Paris

Gérard BAUER : Le Théâtre

Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 100 FRS

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

SOMMAIRE

		Pages
Édouard HERRIOT	Souvenirs littéraires	3
Maurice GARÇON	Cicéron Avocat et Homme politique.. ..	14
LA VARENDE	Le plus grand Serpent du Monde.	19
Emmanuel BERL	Tableaux d'Argentine	30
Anatole de MONTESQUIOU	Marie-Louise et le Roi de Rome	51
Ed. GISCARD d'ESTAING	Les Problèmes économiques de l'Europe unie	81
Robert NATHAN	L'Étoile du Matin (Fin).	89
Robert DEBRÉ	La Recherche médicale aux États-Unis ..	130
Lucien FABRE	Clartés nouvelles sur Jeanne d'Arc	139
Denise BOURDET	Images de Paris	144
Gérard BAUER	Le Théâtre..	151
Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT	Les Livres d'Histoire	156
	Notes (Jean FAYARD, J. de GAIGNERON, etc...)	168

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

ROUEN DÉVASTÉ

par **André MAUROIS**

de l'Académie Française

LETTRES DE GÉRARD DE NERVAL
(Lettres de Vienne)
présentées par Jean RICHET et Alfred DUPONT

LE TRAGIQUE
CHEZ JEAN ANOUILH
par Gabriel MARCEL

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.000 francs**
Six mois (6 numéros) : **500 francs**
Étranger : Un an : **1.120 francs ;** Six mois : **560 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

VERS 1890-93, lorsque j'étais élève à l'Ecole Normale, il paraissait de nombreuses revues de jeunes. L'une des plus originales était *La Conque*, anthologie de poètes débutants qui devait n'avoir que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe. Chaque numéro était précédé d'un frontispice inédit de Leconte de Lisle ou de Stéphane Mallarmé, de Maeterlinck ou de Régnier, de Verlaine ou de Moréas. Pierre Louÿs recevait les manuscrits... et les abonnements. C'est là que paraissait, sans la moindre ponctuation, *L'Eventail de madame Mallarmé* que je ne parvenais pas à comprendre.

Avec comme pour langage
rien qu'un battement aux cieux
le futur vers se dégage
du logis très précieux

Aile tout bas la courrière
cet éventail si c'est lui
le même par qui derrière
toi quelque miroir a lui

limpide où va redescendre
pourchassée en chaque grain
un peu d'invisible cendre
seule à me rendre chagrin

toujours tel il apparaisse
entre tes mains sans paresse

De Mallarmé je continuais à préférer ceux de ses vers que j'apprenais au collège, simples et parfumés comme des jacinthes des bois.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Paul Valéry publiait des fragments où, déjà, son originalité se dégageait des influences symbolistes et de la tutelle d'un Hérédia.

Un soir favorisé de colombes sublimes,
la pucelle doucement se peigne au soleil ;
aux nénuphars sur l'onde elle donne un orteil
ultime, et pour tiédir ses froides mains errantes,
des fois baigne au couchant leurs roses transparentes.
Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau
frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,
flûte dont le coupable aux dents de pierrerie
tire un futile vent d'ombre et de rêverie...

Je retrouvais dans ces livraisons, d'où toute prose était exclue, mes camarades Edmond Fazy et Camille Mauclair. Deux futurs hommes politiques, Henry Bérenger et Léon Blum prenaient place dans ce chœur de jeunes poètes. Bérenger chantait, dans une forme classique, *Le Soir au Luxembourg* et affirmait sa prédilection pour les crépuscules. Léon Blum, qui s'enferme volontiers dans les limites du sonnet, rêve d'amour dans des jardins.

Le vent plus frais ouvre les arbres du chemin
Venez, ne parlons plus, je prendrai votre main.

Grâce à la libéralité de notre camarade Henri de Rothschild, nous pouvions créer à notre tour une petite revue qui portait ce titre, bien naïf ou bien universitaire : *Littérature et critique*. Nous osions nous réclamer de la tradition classique. « On entend de toutes parts, déclarait notre avis *Au lecteur*, accuser les jeunes d'extravagances déliquescentes et de jongleries symbolistiques. Nous serons plus modestes et nous nous résignerons à paraître plus arriérés. Nous nous en tenons à la langue de nos pères et nous consentons à nous donner le ridicule de parler pour nous faire comprendre, à la grande joie sans doute de nos diseurs de phébus. Nous avouons tout de suite notre faiblesse pour prévenir la critique. Nous nous ingénierons à être outrageusement clairs, et nous savons trop bien à l'avance que nous aurons assez de peine à y parvenir toujours. » Nous faisions appel aux Maîtres de la littérature et ils nous répondaient avec empressement parce que, malgré notre insignifiance, nous étions décidés à les honorer, de toute façon. Xavier Roux était, en fait, notre rédacteur en chef.

Jules Simon nous servit de parrain. Ce n'était pas sans raison que nous demandions son patronage à un vieux philosophe spiritualiste de 78 ans, à l'ancien ministre de la Défense nationale de qui Jules Cambon, plus tard, me citera les hardis propos. Simon avait, jadis, dirigé contre l'école de Victor Cousin la revue *la Liberté de penser*, avec Amédée Jacques, Bersot, Deschanel et tout un groupe de professeurs que leur indépendance d'esprit fit révoquer. Cousin avait créé une véritable philosophie d'Etat. Les écrivains de la nouvelle revue le combattaient avec courage. Jacques

sera proscrit et mourra en exil au delà des mers. Simon, qui conservait à la veille de sa mort toute sa force d'esprit et tout son enjouement, nous conseillait d'être sages, sans excès.

Dans nos premiers numéros, Albert Thibaudet et Marcel Proust voisinaient avec Faguet et Henry Becque. Nous avions voulu faire une place à Francisque Sarcey bien que, très répandu, il n'eût pas besoin de notre amitié. Mais il gardait à nos yeux le prestige d'avoir appartenu, avec About et Taine, à la grande promotion normalienne de 1848. J'admirais ce vieillard qui ne demandait qu'à son travail ses moyens d'existence et ceux d'une famille avec laquelle je serai, dans la suite, tendrement uni. Certes, il avait sa façon à lui d'interpréter les classiques. Aux conférences de l'Odéon, il nous explique *Athalie*. Joad rencontre Abner : « — Comment, vous ici, général ! à quatre heures du matin ! Qu'est-ce qui se passe donc ? » Le général mange le morceau. « — Ça va mal, vous savez, ça va très mal, la reine est très montée contre vous. » Joad exprime ses espoirs pour Joas.

> Il faut que sur le trône un roi soit élevé
> Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
> Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres.

« Comprenez-vous, nous disait Sarcey. Si le coup réussit, le gouvernement de Joas sera un gouvernement de curés. »

Je dois à notre petite revue d'avoir connu Verlaine, lorsqu'il venait de publier *Bonheur* et de donner au vaudeville son petit acte en vers : *Les uns et les autres*. Quelques-uns de ses amis avaient même eu l'idée charitable de faire représenter cette comédie à son profit par un groupe d'amateurs. L'entreprise ne réussit pas, financièrement du moins ; elle se régla par un déficit. Lorsque Verlaine, venu pour recevoir quelque argent, apprit la réalité, il entra dans une vive colère : « Misérables, vous avez joué à mon bénéfice. » Un jour que nous remontions le boulevard Saint-Michel, avec Xavier Roux, nous le croisons ; il descendait avec l'horrible édenté qui lui servait de compagnon, Bibi la Purée, pour lequel il a rimé quelques vers des *Dédicaces* ; il scandait sa marche du bruit de son bâton sur le trottoir. Lorsque je l'apercevais, il me faisait songer à Socrate. Cette fois, il avait la barbe plus hirsute que jamais. Un petit chapeau en nid d'hirondelle couronnait sa calvitie. Il reconnaît Roux et s'arrête : « — Prête-moi cent sous ». Mon ami tire de son gousset un des rares écus dont il était orné. « — Et, surtout, lui murmure Verlaine, n'en dis rien. C'est une histoire de femme. »

Dans nos petits bureaux de la rue Grange-Batelière, on voyait souvent arriver nu-tête, habillée d'un vieux caraco noir, une personne qui tenait au bras un panier, empli mi-partie de revues, mi-partie de légumes. C'était le petit panier des *Dédicaces*, celui que Verlaine s'accuse d'avoir un jour démoli dans une crise de vivacité.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Lorsque nous allons chez Vanier
dans des buts peu problématiques,
tu portes un petit panier
moins plein d'objets aromatiques,

persil, cerfeuil, ès authentiques
torsades d'un savant vannier
et tels bouquins pour les boutiques
que le quai ne peut renier...

A ce coursier ordinaire, qu'il désigne, en tête du poème, sous l'initiale E..., le poète remettait pour nous la pièce dont nous eûmes la primeur, *Mon Apologie*.

Je suis un homme étrange, à ce que l'on me dit :
aux yeux de quelques-uns, pur et simple bandit,
pur et simple imbécile aux yeux de quelques autres
D'autres encor m'ont mis au rang des faux apôtres,
Pourquoi ? D'aucuns enfin au rang des dieux, pourquoi
mon Dieu ? Quand je ne suis qu'un bonhomme assez coi,
somme toute, en dépit de quelque incohérence...

Cette pièce essentielle, qui figurera, en 1896, dans le recueil des *Invectives*, fut publiée dans notre numéro du 10 juillet 1893.

Gustave Téry écrivait pour nous la spirituelle série de ses *Silhouettes bourgeoises*. Xavier Roux nous confiait, avant de la publier chez Calmann-Lévy, une saynète en vers dans la manière de Banville : *Trop tard*. Aux souvenirs, inédits jusque-là, de madame Agar, aux chroniques dramatiques de Faguet, se mêlaient des fantaisies en vers de Robert de Flers ou de Gabriel Vicaire. Georges d'Esparbès nous émerveillait par *La Légende de l'Aigle* dont il était moins fier que de son athlétisme. Puis, l'amie de Verlaine revenait. Elle nous apportait, cette fois, griffonnés sur un papier de l'hôpital où il se livrait aux caresses de l'acier, le sonnet à Montesquiou-Fezensac et la touchante *Prière :*

Me voici devant vous, contrit comme il le faut ;
Je sais tout le malheur d'avoir perdu la voie
et je n'ai plus d'espoir et je n'ai plus de joie
qu'en une en qui je crois chastement, et qui vaut
à mes yeux mieux que tout, et l'espoir et la joie.

Ce classique malgré lui, ce grand poète en haillons, était notre Dieu ; nous allions cueillir chez Vanier, dès leur apparition, ces minces recueils à couverture ocre ou grise que Verlaine faisait se succéder assez rapidement, vers 1893, sans doute par besoin d'argent. N'avait-il pas ouvert une souscription pour publier *Les Liturgies intimes*, afin de désintéresser « Madame Lucie, propriétaire d'un café littéraire » ? Pour *Mes Prisons*, ses droits s'élevaient à quatre-vingt-quinze francs dont il n'avait reçu que le solde, soit vingt francs. Et il lui fallait subvenir aux exigences de Philomène Boudin.

Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais, petite!

Alors, il était obligé de céder à Vanier le manuscrit de ses *Quinze Jours en Hollande*, moyennant « un prix raisonnable », dont un louis payable tout de suite. La situation se compliquait encore lorsqu'à Philomène s'adjoignait Eugénie Krantz. La libéralité de notre Mécène nous permettait de nous montrer généreux.

Par l'entremise de notre revue, qui s'appelait maintenant *La Revue parisienne*, Henry Becque s'adressait, lui aussi, aux jeunes gens. Il y avait un sujet sur lequel les maîtres que nous aimions se montraient irréductibles ; ils ne transigeaient pas sur l'amour de la France qu'ils avaient vue meurtrie. *L'Ode à Metz* de Verlaine protestait contre l'internationalisme abstrait.

Tous peuples frères! Autant dire
plus de France, même martyre,
plus de souvenirs, même amers!
Plus de la raison souveraine,
plus de la foi sûre et sereine,
plus d'Alsace et plus de Lorraine...
Autant fouetter le flot des mers...

Patiente encor, bonne ville :
On pense à toi. Reste tranquille.
On pense à toi ; rien ne se perd
ici des hauts pensers de gloire
et des revanches de l'histoire
et des sautes de la victoire.
Médite à l'ombre de Fabert...

De son côté, Henry Becque s'élevait contre les prétendus philosophes qui contestaient l'idée de patrie. « La patrie, qu'on le veuille ou non, subsiste toujours. Elle est la grande maison où il faut vivre, où nous sommes établis avec les nôtres, où sont nos intérêts et nos émotions. Si ta maison est menacée à chaque minute, si on ne peut plus y parler haut et y lever la tête, il y a, pour toutes les personnes qui l'habitent, et surtout pour les plus jeunes, oppression, embarras et malaise. » Becque défendait aussi la République, fondatrice de la liberté. « La liberté et la santé se ressemblent, écrivait-il ; on n'en connaît bien le prix que lorsqu'elles vous manquent. La République a réorganisé l'armée ; un autre gouvernement l'aurait sans doute fait, mais c'est elle qui l'a fait. Enfin, elle a montré pour l'instruction publique le dévouement et le souci d'une nation vraiment démocratique. » Nous savions gré à ces maîtres d'être si pleinement français.

Dans notre numéro du 25 octobre 1893, Verlaine pose sa candidature à l'Académie française. Il se commente, se justifie, affirme qu'il a renoncé à la « littérature funambulesque », proteste contre le portrait qu'a tracé de lui Edmond Lepelletier. Son vieux camarade n'a-t-il pas osé dire

que *Sagesse* était une « *fumisterie* »? C'est l'époque où Lelian fait toilette à sa façon, comme le montre la photographie publiée par François Montel en tête de sa *Bibliographie*; il a boutonné son vieux pardessus aux manches de velours, noué son cache-nez avec une quasi-élégance; il s'appuie sur son bâton mais il a, sur ce qu'il appelait sa tête de veau, édifié un superbe chapeau haut de forme.

L'action de *La Revue parisienne* s'étendait. Marcel Prévost publiait chez nous ses *Demi-Vierges*. Verlaine — toujours lui — nous réservait les cinq pièces qui prendront place dans *Le Livre posthume* de l'édition Messein.

Dis, sérieusement, lorsque je serai mort,
plein de toi, sens, esprit, âme, et, dans la prunelle,
ton image à jamais pour la nuit éternelle...
m'auras-tu pardonné mon front parfois farouche
et ma face effarée et mon geste perdu,
pensant combien frappé, de quels malheurs battu,
abreuvé de quel fiel, par une providence
pleine d'oubli clément et d'exquise prudence,
je tombais dans tes bras divins qui m'ont sauvé?

Il nous donnait ensuite *La Confession pour l'amie*, offerte à Ph... dans les *Dédicaces :*

Oui, soyons nous poète et muse.

La Revue parisienne devait publier encore une pièce du *Livre Posthume :*

Le poète a fini sa tâche, l'homme non.

et *Pâques :*

De Rome, ce matin, les cloches revenues
exhalent un concert glorieux dans les nues.

***

Dans nos heures et nos jours de congé, nous suivions, quelques camarades et moi, les spectacles de l'Odéon que Porel vivifiait. J'étonnerai bien plus tard Edmond Haraucourt en lui récitant de mémoire des fragments de son *Shylock*. Même, j'avais assisté, vers la fin de 1888, à la première de *Germinie Lacerteux*. Je me rappelle fort bien les décors et les costumes à la Gavarni, le courage de Réjane luttant contre une salle déchaînée, la consternation des amis de l'auteur.

Cependant, un acteur, digne de la meilleure tradition, travaillait à nous découvrir des horizons nouveaux et à rénover la scène française où avaient si longtemps et, d'ailleurs, si légitimement régné Dumas, Augier et Sardou. Largement cultivé, bien qu'il se fût instruit par ses

propres moyens, osant se dire sinon l'élève du moins l'admirateur de Taine, de goût classique en dépit des légendes dont il sera victime, haut d'esprit, laborieux, désintéressé, Antoine avait, en 1887, fondé chez un mastroquet de la rue des Abbesses, le Théâtre Libre et, soutenu par ses rapides succès, il élargissait d'année en année, de mois en mois, son action et son influence. Il groupe autour de lui de jeunes écrivains, Henri Lavedan, Jean Jullien, Lucien Descaves, Porto-Riche, Tristan Bernard et Pierre Veber, Ancey, Brieux, Marcel Prévost, Emile Fabre, Romain Coolus, porte à la scène *Le Baiser* que Banville a écrit pour lui, triomphe avec une traduction de *La Puissance des Ténèbres*, évolue du Parnasse vers le naturalisme mais, avec un éclectisme que commandent les nécessités de sa dure entreprise, crée, au milieu de tant de théâtres de commerce, une véritable maison d'art, recrute en dehors des marchés traditionnels de jeunes acteurs, comme Gémier ou Arquillière, jusque-là peintre en bâtiment, et groupe toute une école nouvelle d'auteurs et d'interprètes. Les batailles, dans lesquelles il se jetait à corps perdu, passionnaient des adolescents pour qui les lettres étaient toute la vie. La question de la censure, les interdictions de la *Fille Elisa* et de *Thermidor* nous émouvaient plus que les pantalonnades du général Boulanger. Antoine se battait bravement contre Georges Ohnet, moins méprisable encore pour son absence de tout talent que pour la bassesse haineuse de son caractère.

Lugné Poé, dans son livre *Le Sot du Tremplin*, a parlé en termes bien durs d'Antoine et révélé sur son intimité certains détails au moins inutiles. Il avoue cependant qu'il lui a dû sa vocation et que, dans ses principaux rôles, le créateur du Théâtre Libre « fut plus grand que les grands ». « Chez Antoine, écrit-il, j'ai un temps, appris plus encore qu'en aucun autre endroit à aimer le théâtre. De cela, je lui sais gré ; j'appris à tout donner au théâtre, à ne pas redouter la misère et cela m'a été, par la suite, d'un grand réconfort qui, en me pénétrant, m'éleva la volonté ». Quel plus bel éloge !

Vers 1890, sur la recommandation de Zola, Antoine avait découvert un auteur scandinave, exilé de son pays, dont l'Allemagne venait de représenter avec un bruyant succès, une pièce sur l'hérédité : *Les Revenants*. Henrik Ibsen, malgré ses liens avec Prozor, autorisait la représentation d'une traduction de Darzens. Ce fut, malgré l'hostilité générale du public, un événement, une révélation. Sans tarder, Antoine frappait un second coup en mettant à la scène *Le Canard sauvage*. Le vaudeville montait *Hedda Gabler*. Puis, à la fin de 1892, *Le Cercle des Escholiers* donnait *La Dame de la Mer*. Lugné Poé a conté, dans son *Sot du Tremplin*, comment il avait été aidé par le comte Prozor et par deux Danois, Paulsen, qui conduisit les répétitions, et Pedersen ; comment aussi le drame avait été inspiré à Ibsen lorsqu'il dirigeait le théâtre de Bergen. Pierre Magnier débutait dans le rôle de l'Étranger que Lugné Poé lui-même déclarait ne pas comprendre.

A vrai dire, Edouard Rod, dès 1889, nous avait fait lire certaines pièces d'Ibsen. Le si intelligent critique Georges Brandès — que j'irai plus tard remercier dans sa petite chambre de malade à l'hôpital de Copenhague — présentait aux élites cet écrivain révolutionnaire, ou du moins révolté, qui dressait un acte d'accusation contre la société et qui, déjà vieux, soit à Rome, soit à Munich, s'enfermait dans la solitude pour mieux prendre conscience de sa personnalité, portait à la scène les idées que les événements de 1848 lui avaient suggérées, faisait de Catilina son héros, s'insurgeait contre les conceptions modernes du mariage et de la famille, démasquait les mensonges de la convention mondaine, dénonçait les Eglises elles-mêmes, sans redouter le scandale ni pour lui-même ni pour ses héros. Ibsen s'inscrivait en faux contre la tradition, contre l'ordre. C'était un Alceste embrumé, plus brutal encore que l'autre, plus intransigeant, original jusqu'au paradoxe, impitoyable pour l'hypocrisie, même si elle invoque en sa faveur l'autorité du pouvoir et de la loi. Le principal personnage de l'*Ennemi du peuple* revient d'une réunion publique avec des vêtements lacérés. « C'est naturel, explique-t-il à sa femme. Il ne faut pas mettre son meilleur pantalon quand on va défendre la liberté et la justice ».

Antoine jouait *Les Revenants* en mai 1890; l'opinion était troublée mais divisée. Le sujet du drame est simple. Madame Alving, veuve d'un capitaine, chambellan du roi, voit revenir à son foyer son fils, le peintre Oswald, qu'elle en a écarté pendant deux années ; elle abrite sous son toit comme domestique Régine, qui passe pour la fille du menuisier Engstrand, mais qui a pour père, en réalité, le chambellan Alving lui-même. La pièce toute entière se fonde sur ce thème que les péchés des pères retombent sur les enfants et aussi sur cette idée que la vérité toute crue est supérieure à l'idéal et à la tradition. Les revenants, ce sont ces croyances héritées du passé qui s'insèrent dans notre inconscient et, à notre insu, nous dirigent. En fait, je ne comprenais pas, pour ma part, la fin de la pièce, la dernière scène entre Oswald et sa mère. Mais il était impossible de méconnaître la puissance de ce génie dramatique audacieux.

Le 16 janvier 1893, Antoine donnait *Mademoiselle Julie* de Strindberg, en même temps que la première pièce de Coolus, *Le Ménage Brésil*; il avait confié le rôle de Julie à Mlle Eugénie Nau et celui de Jean à M. Arquillière. C'était maintenant le naturalisme suédois qui se proposait à l'attention du public français. Comme Ibsen, violent, de caractère indomptable, Auguste Strindberg prenait parti contre la société. Il avait composé en France le dramatique roman de *Remords*, que les événements douloureux de notre époque rendent pour nous si pathétique : un officier prussien, hostile à la guerre, est chargé, après 1870, de faire fusiller, dans la forêt de Fontainebleau, trois prisonniers français ; l'horreur que lui inspire son acte l'amène à renier son pays. *Mademoiselle Julie* n'était, au demeurant, qu'un fait divers probablement banal : une jeune fille noble séduite par son valet de chambre ou le sédui-

sant, avec la part d'invraisemblance dans l'action qui convient à tout drame vraiment naturaliste. Beaucoup de théories pour commenter un fait assez simple, pour nous expliquer que cette pauvre Julie, acculée au suicide, est le produit de toute une hérédité et la victime de tout un Code, celui de l'honneur. Mais les personnages (Strindberg n'aimait pas le mot de caractères) étaient gravés avec une saisissante précision ; le dialogue s'ordonnait selon la tradition la plus classique. Jean ne laissait dans nos esprits que le souvenir d'une brute nettement ignoble. Et la pièce n'offrait rien que de très clair, de parfaitement intelligible. Parfois, l'auteur se découvrait dans une ironie. Julie rêve un instant de partir pour le lac de Côme où rougissent les oranges. « Le lac de Côme, répondait Jean, est un trou à pluie et je n'y ai vu d'oranges que chez les épiciers. »

Le 29 mai 1893, le *Théâtre Libre* représentait *Les Tisserands* de Gehrard Hauptmann avec la distribution suivante : le fabricant Dreissiger, Pons Arlès ; — Maurice Jaeger, Arquillière ; — le vieux Baumert, Gémier ; — le vieux Hilse, Antoine ; — Louise, femme de Gottlieb, mademoiselle Nau. Cette fois-ci, l'auteur était un jeune Silésien de trente ans, disciple à la fois de Zola et d'Ibsen, que le Théâtre libre de Berlin, fondé sur le modèle de Paris, avait déjà fait connaître depuis quelques années. Jaurès criait son enthousiasme pour ce drame qui, dans le cadre des événements de 1840 et dans le décor de l'Eulengebirge, évoquait les problèmes du travail et de la misère, les souffrances d'un peuple en loques de tisseurs de futaine. On entendait le vieux maître tisserand Baumert, exalté par la chanson du linceul, pousser des cris de mort contre les patrons, contre la vieille Allemagne. Les procédés employés par l'auteur étaient assez sommaires. Un seul personnage semblait avoir été étudié, le vieux tisserand Hilse, ancien soldat, épuisé de travail et de fatigue, mais résigné, par conviction religieuse, et tué par la fusillade. L'ampleur de la mise en scène, son mouvement provoquaient l'émotion.

Ce furent Lugné Poé et Camille Mauclair — mon ancien camarade de seconde à Louis-le-Grand — qui parvinrent à faire jouer le *Pelléas* de Maeterlinck dans la salle des Bouffes, le 17 mai 1893. Ils avaient été encouragés par Octave Mirbeau et Paul Fort. Le succès de la pièce déterminait la fondation du théâtre de l'*Œuvre*, dont le titre était donné par Vuillard. Suivant le conseil de Goncourt, nous nous intéressions à Tolstoï et à Ibsen, mais sans laisser le brouillard slave entrer dans nos cervelles. Antoine lui-même ne considérait ses recours à l'étranger que comme un moyen de provoquer la curiosité publique ; c'était pour le théâtre national qu'il se passionnait, qu'il s'épuisait à lutter contre les difficultés matérielles, qu'il consentait à des tournées hors de France. Il était, au reste, évident que ces dramaturges nouveaux nous rapportaient, transformées par le génie de leur race, des idées qu'ils avaient prises chez nous et, en particulier, chez Zola.

Eugène Brieux arrivait de Rouen où il avait dirigé un journal ; il appor-

tait à Paris sa première pièce, *Ménages d'artistes*, sévèrement jugée par la presse. Mais sa *Blanchette* triomphait. François de Curel portait à la scène *L'Envers d'une Sainte* et *Les Fossiles*. Antoine découvrait Georges Courteline, alors fonctionnaire au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes, déjà célèbre par ses contes joyeux. Lui-même Courteline a raconté, dans un *avant-propos* — en tête, je crois, de *La Cinquantaine* — comment il avait été amené à engager Pons-Arlès. Il se représentait son *Boubouroche* avec une barbe hirsute et des yeux de fauve traqué. Un jour, comme il déjeunait au Cul-de-bouteille, un inconnu vint s'asseoir près de lui et renversa un verre. L'inconnu s'excuse de son mieux ; c'est un gros garçon au visage bouffi et imberbe ; des biceps d'athlète, un regard de bébé. Il se présente : Pons-Arlès, grand premier rôle au théâtre lyonnais des Célestins. Courteline n'hésitait plus à tirer de son conte une pièce. Boubouroche était devant lui, « le succès de l'acteur compléta le triomphe de l'auteur ». Il n'était plus, dit Courteline, l'interprète de mon texte ; c'était mon texte qui devenait son interprète à lui ». Plus tard, c'est en souvenir du Théâtre Antoine et des représentations de 1893 que je nommerai Pons-Arlès professeur au Conservatoire de Lyon ; il était, d'ailleurs, le plus généreux des hommes et le plus sûr des amis.

Maurice Barrès publiait et voulait bien m'offrir, avec une dédicace trop généreuse (*A mon jeune confrère*) son manuel d'anarchie sentimentale, *L'Ennemi des Lois* ; c'est le premier livre que j'ai possédé. Il tentait de rechercher l'influence des réformateurs, de Saint-Simon à Kropotkine sur quelques contemporains choisis, un jeune homme raisonneur, une jeune fille élevée à la moderne, une jeune femme en révolte contre les vieux préjugés sociaux. Ce petit livre, d'une sécheresse voulue, excitait nos esprits. Mais, bientôt, Barrès se lançait dans la politique militante en donnant au Théâtre Libre *Une journée parlementaire*. Nous ne pouvions plus le suivre. Non que nous eussions le désir de prendre parti contre les idées violentes qu'il jetait à la scène, mais parce que nous étions choqués de le voir chercher un succès dans le scandale ; parce que nous étions blessés qu'il eût fait de son Thuringe, le député chéquard, un ancien normalien et parce que, dans la mesure où un lien commun nous unissait, nous entendions nous en tenir à la littérature des idées, entre la littérature de la forme pure et celle de l'action passionnée.

Quand Barrès dédie sa pièce « aux républicains anti-parlementaires », et se mêle aux polémiques du temps sur le gouvernement où le parlement, il descend de ces sommets où nous tentions de le suivre. Qu'est devenu cet André Maltère qui, un an plus tôt, disait à ses juges d'une formule si large : « Dieu seul, messieurs, a le droit d'être misanthrope ». La dernière phrase d'*Une Journée parlementaire* nous paraissait brutalement sommaire : « Regarde ces hommes ; ce sont tous des canailles » et, d'ailleurs, elle était imprudente puisque Barrès entrera à la Chambre. Le fanatique, désormais, l'emportait sur le dilettante. D'un mot barbare, nous tenions pour l'intellectualisme indépendant et ses représentants

Anatole France, Jules Lemaître. Nous redisions les vers des *Epigrammes :*

Schopenhauer m'embête un peu.
Je ne fais pas d'Ibsen un Dieu...
Je suis fou de claires paroles.

En accord avec mes amis, j'écrivais, dans notre numéro du 15 janvier 1894 : « De tous nos bonheurs, le moins fragile est encore celui que nous donne l'exercice de l'intelligence. A tout prendre, la meilleure façon d'agir, c'est encore de penser ».

Cette disposition d'esprit nous recommandait l'éclectisme. *La Revue parisienne* permettait les divertissements. Gustave Téry y publiait son volume de vers : *Toi.* Xavier Roux illustrait nos numéros, parfois un peu lourds, de son étincelante fantaisie. Chaque fois que je pouvais m'évader de la rue d'Ulm, — cette rue, où, selon l'expression de Verlaine, il y avait à la fois une Ecole Normale et un dépôt d'omnibus, — quelle joie de se retrouver entre parfaits camarades, uniquement épris de lettres, indifférents à toute question d'intrigue ou d'argent! Nous imitions Leconte de Lisle que nous rencontrions, monocle à l'œil, sous les Galeries de l'Odéon, jadis fréquentées et célébrées par Vallès. Heredia rassemblait chez le bon éditeur Lemerre ses *Trophées.* Je m'essayais dans sa manière.

Sur le gazon feutré d'une herbe tendre et rousse
Mitylène aux ponts blancs repose et, mollement,
S'endort sous les hâleurs du ciel où, lentement,
Le soir a fait glisser les plis d'or de sa housse...

Ainsi se repose de ses thèmes grecs un candidat à l'agrégation.

ÉDOUARD HERRIOT,
de l'Académie française.

CICÉRON

AVOCAT
ET
HOMME POLITIQUE

M. Jérôme Carcopino est un de nos meilleurs historiens. Chacun de ses ouvrages touche à la perfection, mais il se révèle en même temps un cruel érudit. Conduit par ses études à approfondir l'histoire des Romains à la fin de la République, il a rencontré Cicéron sur son chemin. Aussi passionné par l'époque qu'il étudie qu'il pourrait l'être si elle était contemporaine, il est presque devenu partisan et a entrepris avec férocité de démontrer l'indignité du célèbre orateur. L'érudition poussée aussi loin laisse confondu et terrifié.

Bien que deux mille ans se soient écoulés depuis que Cicéron est descendu dans le royaume des ombres, M. Carcopino n'ignore rien du détail le plus infime de son existence quotidienne et de ses pensées secrètes. On gagerait qu'il a ouvert un registre dont chaque page représente un jour de la vie de son personnage et qu'il est capable de fournir son emploi du temps pour chacune de ses journées. Ainsi ont fait Martineau pour Stendhal, Marcel Bouteron pour Balzac et Josserand pour Mérimée; mais Stendhal, Balzac et Mérimée ne sont qu'à un siècle de nous, autant dire des contemporains.

La vérité est que Cicéron a trop écrit. Bien que rusé, plein de malice et de fourberie, il eut la faiblesse imprudente d'envoyer à quelques amis et particulièrement à Atticus des lettres trop nombreuses dans lesquelles il a livré le fond de ses pensées. Ses hésitations, ses velléités, ses duplicités, ses retournements de veste, ses scrupules aussi parfois apparaissent. On les a exploités contre lui après sa mort. La découverte de M. Carcopino est dans le secret de la publication.

La mort de Cicéron, frappé de proscription et assassiné, fut reprochée à Octave, et l'auteur du crime pensa que la meilleure façon d'éviter la réprobation était de déconsidérer sa victime. Pour y parvenir, il s'aboucha avec les amis destinataires et possesseurs des lettres. Ceux-ci, et spécialement Atticus, négligèrent les règles de la plus élémentaire délicatesse et concoururent à déshonorer leur ami défunt. Ils livrèrent les lettres les plus intimes avec la volonté bien arrêtée de nuire à sa mémoire et on

procéda à une édition, véritable entreprise de propagande destinée à empêcher les républicains d'évoquer le souvenir du tribun et de flétrir son assassinat qui restait comme une tache pour le régime césarien.

L'édition comme toute œuvre de propagande politique ne fut d'ailleurs pas honnête. On fit des coupes calculées, on enleva les passages qui pouvaient excuser l'auteur et on s'en donna à cœur joie. Il n'en reste pas moins que ce qui subsiste étant incontestablement authentique, Cicéron sort de l'épreuve considérablement diminué. Après deux millénaires, il est possible de le représenter « comme un déserteur confortablement nanti, qui a choisi son infamie et qui s'y prélasse ».

Comme tout pamphlet, le tableau comporte évidemment des exagérations, mais les révélations de M. Carcopino n'en constituent pas moins un beau sujet de méditations en ce qu'elles posent des problèmes qui sont de tous les temps.

Cicéron fut-il un avocat cupide que l'intérêt empêcha d'être scrupuleux dans le choix des causes qu'il plaidait ? Était-il un avocat vénal — *patronus necessarius* — dont la rapacité insatiable — *manus rapacissimæ* — l'amenait à lever les clients comme un gibier afin de s'engraisser des malheurs d'autrui ? Sans aller aussi loin, M. Carcopino incline à penser qu'il fut surtout un hypocrite intéressé habile à tourner la loi pour s'enrichir.

Les preuves fournies ne nous paraissent pas absolument convaincantes. Il ne faut pas oublier que Cicéron fut peut-être le plus grand avocat de son temps. Il plaida les causes les plus célèbres et il réalisa une grande fortune. Le fait d'avoir réalisé cette fortune n'est pas une raison absolument suffisante pour lui imputer d'avoir manqué de scrupules. M. Carcopino invoque la loi Cincia qui interdisait aux avocats de recevoir des honoraires et voit dans le fait que Cicéron reçut des libéralités testamentaires de quelques clients une habileté pour esquiver avec profit les prescriptions de la loi. Il y a là une exagération. D'une part, la loi Cincia, qui n'était d'ailleurs vraisemblablement assortie d'aucune sanction, était pratiquement tombée en désuétude. Depuis longtemps, si la gratuité, c'est-à-dire le désintéressement du défenseur, restait la règle et était toujours recommandée, on avait reconnu la légitimité de la rémunération de l'effort fourni et on la qualifiait de noms différents : *honos*, *honorarium*, *salarium*. Ce n'est que plus tard lorsqu'Auguste fut parvenu à l'empire qu'il renouvela et aggrava la portée de la loi Cincia pour des raisons d'ailleurs politiques. Jaloux de voir que les avocats acquéraient dans leur profession une autorité qui leur permettait de briguer les plus hautes dignités de l'État, il imagina de remettre en vigueur la loi Cincia pour, en les ruinant, les obliger à renoncer aux carrières politiques. La nécessité de rendre sa force à la loi Cincia sous Auguste prouve surabondamment qu'à l'époque de Cicéron elle était sans application. Bien qu'il eût fixé comme sanction une restitution du quadruple des honoraires touchés, Auguste dut, vers la fin de son règne, pendant

le consulat de Silius, abroger la disposition. Tibère ne la rétablit pas, mais des abus étant nés, Claude choisit une solution intermédiaire et autorisa la perception d'honoraires en fixant toutefois un maximum de dix sesterces.

Ainsi le premier reproche adressé à Cicéron n'est pas tout à fait juste.

D'autre part, il faut considérer que, s'il recueillit plusieurs héritages de clients, l'institution d'un étranger pour héritier était courante dans la société romaine. C'était un des modes très banals de transmission des fortunes. On comprend d'autant moins qu'il en soit fait reproche que la libéralité venait longtemps après le procès terminé, qu'une disposition testamentaire était révocable et que le legs recueilli dans ces conditions apparaissait bien comme la manifestation spontanée d'une reconnaissance ancienne. Il est légitime d'empêcher les captations d'héritages perpétrées par ceux qui assistent aux derniers moments d'un agonisant et peuvent abuser de leur autorité, c'est pourquoi notre code civil en son article 909 frappe encore de nullité les dispositions prises en faveur des médecins, pharmaciens et prêtres qui ont traité une personne pendant la maladie dont elle meurt, mais on ne peut évidemment rien trouver de suspect à une disposition dont la cause déterminante est la reconnaissance d'un service rendu plusieurs années auparavant et qui eût pu être vingt fois révoquée. Au surplus, les successions qui lui échurent n'avaient rien de clandestin : elles chequaient si peu que Cicéron s'en fit gloire publiquement dans la IIe Philippique.

Ainsi donc ce n'est point l'enrichissement professionnel de Cicéron qui crée contre lui une présomption. Bien mieux, on a la preuve d'un certain désintéressement. Lorsque les Siciliens reconnaissants lui envoyèrent, à la suite de l'affaire Verrès, une cargaison de blé, il la dirigea sur les magasins publics d'où elle fut répartie entre les assistés de la plèbe. Plutarque cite le fait comme digne de louanges. M. Carcopino n'y voit qu'une habileté électorale. Que dirait-il si Cicéron avait conservé le présent ?

De même il nous est bien difficile de savoir si l'avocat était ou non scrupuleux dans le choix de ses clients. Il faudrait pouvoir consulter les dossiers pour se faire une opinion saine. Il est reproché par exemple à Cicéron d'avoir plaidé pour P. Cornelius Sylla, neveu du dictateur. L'orateur avait écrasé Catilina, et la liquidation de ce scandale amena une profusion de procès. Partout on croyait découvrir des complices attardés de la conjuration, c'était à qui désignerait ses ennemis à la vindicte. Nous avons trop connu cet état d'esprit pour ne pas savoir combien, dans ces périodes d'épuration, les accusations calomnieuses ou imprudentes sont fréquentes et combien d'innocents sont injustement compromis. Il est évident que si Sylla était coupable, la délicatesse exigeait que Cicéron ne prît pas la cause puisqu'il était celui qui avait dévoilé la conspiration. Mais encore faut-il que Sylla ne fut pas innocent. Il ne nous suffit pas, comme dit M. Carcopino après deux mille ans, de dire

que la culpabilité n'était douteuse pour personne ; l'acquittement qui suivit nous fait au contraire, en l'absence des pièces de l'accusation, penser que Sylla était injustement poursuivi et il faudrait alors féliciter l'avocat d'une indépendance qui lui fit braver l'opinion.

Au surplus, cette discussion sur des dossiers inconnus est un peu vaine ; ce qui est important dans l'ouvrage si remarquable que nous avons lu, c'est qu'il révèle les inconvénients que présente pour l'avocat l'accession à des fonctions électives dans une démocratie. Par là, la question est actuelle.

Il résulte à l'évidence de ce qu'on connaît aujourd'hui de Cicéron, qu'il fut surtout un politicien dans ce que ce mot comporte de moins noble : opportuniste, prêt à toutes les palinodies, peu courageux, inquiet de connaître l'opinion de l'électeur avant d'en adopter une, sans grande conviction, toujours prêt à libérer publiquement sa conscience lorsque celle-ci est en accord avec l'avis de la majorité. Sur ce point, Cicéron est peu défendable, mais la question se pose de savoir dans quelle mesure un tel homme peut être en même temps un avocat. Quelques scandales qui ont éclaté chez nous avant guerre ont montré combien il était difficile d'établir la frontière de la profession d'avocat et du mandat électif. A quel moment la démarche légitime de l'avocat devient-elle répréhensible parce que le député en profite pour y faire intervenir son influence d'homme politique ? Comment un député qui intervient auprès du ministre pour la nomination d'un magistrat peut-il ensuite se présenter pour plaider devant celui qui peut être devenu son obligé ? Comment empêcher aussi le plaideur d'accorder, à tort d'ailleurs, plus de crédit à l'avocat député lorsqu'il cherche le gain de son procès plutôt dans l'effet d'une influence politique que dans le talent ou la science juridique ?

Le problème est grave. Il s'est posé sous la république romaine. Il se pose encore aujourd'hui. La profession d'avocat exige une indépendance absolue qui ne supporte pas de confusion. Loysel écrivait : « L'état d'avocat désire son homme tout entier », et Boucher d'Argis précisait : « Il ne faut point que l'avocat se mêle d'aucune affaire étrangère à la profession. Rien ne doit être plus pur que la profession d'avocat, le moindre mélange la gâte et l'altère ».

Dès le début du XIXe siècle la question se posa de savoir s'il n'y avait pas incompatibilité entre la profession d'avocat et le mandat électif. On admit la négative. Comment en effet frapper d'une incapacité civique des hommes rompus à l'usage de la parole, instruits et honorables ? Dans le discours de rentrée du barreau, le 1er décembre 1829, le bâtonnier Dupin dit : « L'établissement du gouvernement représentatif est une continuation de la profession d'avocat puisqu'elle offre seulement une cause de plus à défendre et la plus belle de toutes : celle du pays ».

Parole juste, mais qui exige de la part de celui qui a l'honneur de participer au gouvernement du pays une délicatesse encore plus grande afin de ne pouvoir même pas prêter le flanc à un soupçon facilement éveillé.

De même qu'à Rome, il est traditionnel aujourd'hui chez nous, et d'une manière générale dans toutes les démocraties, que les avocats jouent un grand rôle dans les choses de l'État. Il était normal que l'avocat signalé par sa célébrité à l'attention générale aspirât aux dignités de la République et qu'en conséquence le barreau serve de marchepied à ceux qui se destinent à la carrière publique. Mais de quelle prudence faut-il faire preuve et quelle fermeté faut-il manifester pour ne point se laisser entraîner à des confusions tentantes et trop faciles.

S'il est vrai que la grande majorité des avocats députés est sans reproches, à diverses reprises des scandales donnèrent lieu à de fâcheuses interprétations. L'un des plus récents est celui né des agissements de Stavisky. La question de l'incompatibilité se posa. Dans un rapport du Ministère de la Justice, on peut lire : *Si le cumul de la profession d'avocat et du mandat législatif ne heurte pas, en principe, les règles professionnelles du barreau, il n'en reste pas moins vrai qu'il peut présenter dans certains cas des inconvénients graves. Il importe aussi bien à la bonne administration de la justice qu'à la sauvegarde des traditions qui constituent la force et la gloire du barreau que l'avocat ne puisse encourir le moindre soupçon, même injustifié, d'user auprès des magistrats de l'influence qu'il tient de son mandat électif.*

Sur ce rapport intervint, le 10 mars 1934, un décret interdisant à l'avocat inscrit à un barreau et investi du mandat de sénateur ou de député d'accomplir aucun acte de sa profession d'avocat, personnellement ou par l'intermédiaire d'un secrétaire ou d'un collaborateur, dans les affaires à l'occasion desquelles des poursuites pénales sont engagées à raison d'atteintes portées à l'épargne ou au crédit. De même, ils ne peuvent plaider contre l'État, les établissements publics de l'État, ni le département dans lequel ils ont été élus.

Ce décret avait d'ailleurs été devancé à Paris par un arrêté du Conseil de l'Ordre interdisant aux avocats députés de plaider *pour* l'État, ses services, le département où ils ont été élus ainsi que *pour* ou *contre* les services contrôlés, concédés ou subventionnés des personnes publiques. Le même arrêté défend aux avocats d'indiquer leur qualité de député ou sénateur dans leur correspondance, leurs rapports professionnels avec les magistrats, leurs confrères et leurs clients.

Ces prescriptions sont sages. Si elles avaient existé au temps de Cicéron, il est vraisemblable qu'on n'aurait pas, aujourd'hui encore, tant de reproches à lui adresser. Elles ne valent cependant que ce que valent les hommes. Ce qui reste vrai surtout, c'est que la carrière d'avocat exige une conscience, une probité et une liberté qui ne peuvent être maintenues que par une discipline personnelle. C'est cette discipline si remarquablement observée chez nous qui, en dépit de quelques défaillances rares et négligeables, a élevé si haut la grandeur désintéressée de la profession la plus indépendante de toutes.

MAURICE GARÇON,
de l'Académie Française.

LE PLUS GRAND SERPENT DU MONDE

AUTOUR du vieillard et de son petit-fils, régnait le calme magnifique du mois d'août, à la campagne, dans le bonheur de l'été. Tout s'appesantissait sous le soleil ; on sentait que la terre et les hommes reposaient et qu'ils étaient pacifiés dans un juste équilibre entre l'effort et la détente. Deux heures de l'après-midi. Une vapeur laiteuse et chaude engourdissait les lointains, dans ce silence bourdonnant qui est celui du sommeil pour le sol satisfait.

En ce coin de terre, tous avaient accepté les contraintes sociales, depuis l'homme jusqu'à l'animal domestique ; du maître au valet, chacun s'était fait au joug, et, par accoutumance, le joug n'entravait plus : peut-être eût-il manqué ? Nul espoir ne vous torturait : l'on vivait *présent*, parmi les heures lentes.

L'amiral et le jeune homme observaient le repos méridien, la langueur d'après déjeuner, ce qui était un rite dans cette maison-là dont tant de propriétaires avaient passé leur jeunesse sous les tropiques ; ils se tenaient dans la salle de billard où le grand jour rendait plus cruelles des armes indigènes, et moins bons encore quelques tableaux. Un très grand, entre autres, au-dessus de l'amiral, où l'on voyait Louis XVI donner ses dernières instructions à La Pérouse, tandis que MM. de Castries et de Langle se tenaient au second plan. Le mollet droit du monarque n'avait pas satisfait le peintre qui s'y était permis une importante retouche. Avec le temps, le rajoutis était devenu sensible. Louis XVI exhibait une jambe bien singulière... Par les fenêtres ouvertes, la lumière et la chaleur entraient à flots calmes, et cependant l'amiral s'enveloppait dans un burnous : jamais la tempétature bretonne ne le contentait...

— Il faut se reposer après les repas, même si l'on ne veut dormir, fit le vieil homme de mer ; le corps réclame le droit de digérer et toute notre

âme, à la manière platonicienne, se concentre dans nos sales tripes... J'ai désobéi au précepte, jadis, et, après soixante ans, j'en porte encore la trace.

L'amiral avait alors quatre-vingt-onze ans. Il offrait l'épaisseur, la solidité, les rides d'un vieux chêne, et jouissait d'une santé telle qu'il fallut, quelques années plus tard, deux congestions pulmonaires pour le tuer. Il avait porté allègrement, autrefois, plusieurs blessures graves et des maladies atroces ; cependant, avouons qu'un léger malaise l'affectait beaucoup.

— Oui, reprit-il, avec une moue dégoûtée, j'ai encore mal à l'estomac, et c'est tout ce que j'ai rapporté de ma campagne du Brésil ; je n'ai eu la croix que cinq ans plus tard, et pour ce qui n'en valait point la peine. Cela m'est venu de mon ardeur cartographique, quand je relevais les bouches de l'Amazone, à moi tout seul, avec la *Gentille*, en 1847. Le travail m'enfiévrait, et je me coupais en deux sur mes plans sitôt sorti de table. Ah! ces cartes, je ne les regrette pas, quand même ; je pense qu'avec les enfants que je fis, ces dessins resteront tout ce qui demeurera de mon passage sur la terre. Le reste?... Je ne vois guère. J'ai été. J'ai compté sur les états de la Marine ; on savait que, derrière mon nom, on trouverait un honnête manœuvrier à qui les voiles étaient plus familières que les hélices ; un homme pas très intelligent, mais *cœuru*. Vois-tu, c'était mon frère, l'oncle Alphonse, le vice-amiral, qui fut l'honneur de la famille ; lui, c'était le pur-sang de concours ; moi, le courtaud pour la route, membré et qui porte. Mes cartes demeurent ; je pense souvent que les camarades qui s'aventurent sur la grande nappe jaune, là-bas, s'en fient encore à mon coup d'œil, et ça récompense. J'y ai pris une ophtalmie qui mit deux ans à guérir, un *vomito negro* qui dura quarante-cinq jours, des maux d'estomac qui m'embêtent encore, mais j'ai fait, écoute bien, mon fi, j'ai fait mille quatre cent vingt-sept sondages triangulés.

Il s'arrêta un instant, regarda dans les brumes du passé, de ses yeux devenus couleur d'eau, et comme faits pour ne plus mettre au point sur le réel ni sur les choses neuves ; puis il ajouta, confidentiellement :

— J'y ai connu aussi la peur. Une fois, une seule fois dans ma vie. Certes, souvent j'ai ressenti de l'appréhension, même de l'angoisse, cinq ou six fois, car je me suis trouvé dans trop de mauvais coins et de mauvais moments, mais cela se résorbait toujours dès que je m'étais dit : « Que peut-il t'arriver de pis que de mourir? », ce qui vous rend une bien grande force. Cependant, ce soir-là, dans ce crépuscule tropical et sur mon petit canott', sacré mâtin! oui, ce fut LA PEUR.

» L'annihilation des facultés honorables, même des facultés vivantes ; quelque chose qui tombe sur vous comme si tous vos atomes se dissociaient ; qui vous tient glacé, inerte, impuissant... Impuissant, surtout impuissant!... fit le terrible vieil athlète qui, à soixante-dix ans, pliait

encore un écu entre ses doigts goutteux. Impuissant... C'est cela qui me semble caractériser la peur.

***

» Je n'ai jamais jonglé avec les mathématiques, mais, pour ce qui touchait à l'observation pratique et aux relèvements, je montrais réellement des capacités indiscutables, et, alors, j'aimais la chose... Les visées, je les prenais au vol, comme on tire un perdreau, et peut-être que toute l'hérédité de mon père et de mon grand-père revivait dans cette facilité que j'avais, eux qui tuaient un merle à balle, chasseurs extraordinaires, quand je raterais fort bien un ours. Leur coup d'œil, je le retrouve à la lunette, à l'oculaire. Je demandai qu'on me laissât faire à ma guise : mes sacrées feuilles de papier grand-aigle parlaient pour moi ; j'avais de l'application : on me donna carte blanche, c'est le cas de le dire.

» Je sortais soir et matin en canott' avec un lascar indigène que j'avais dressé. On le nommait Manigance parce que son nom imprononçable ressemblait à cela. Manigance venait me chercher matins et soirs, parce qu'en plein midi, c'eût été impossible de réussir quoi que ce soit. L'Équateur, mon petit... et nous serions revenus grillés. La rôtissoire de là-bas ne pardonne guère, et, au ras de l'eau, la réverbération s'ajoute : vous avez deux soleils, comprends-tu ? Un dessus et un dessous. Manigance se saoûlait tous les dimanches, mais c'était un pagayeur sans pareil. Et puis, on se servait de ce qu'on avait, de ce qu'on trouvait sur not' raffiau.

» La *Gentille*, mon cher, ça venait encore du camp de Boulogne, et, faite trop vite, ses membrures s'étaient déformées si bien que nous traînions une joue plus grosse que l'autre. Quand on virait de bord, fallait changer la voilure, car la joue tribord de la *Gentille*, plus faible que sa sœur de bâbord, nous faisait arriver et tomber au vent. Bâbord amures, la *Gentille* était *ardente ;* tribord amures, elle était *molle :* fallait haler-bas le clinfoc. C't'égal, ces bailles-là, c'étaient de fameuses écoles de navigation, justement parce qu'elles ne valaient rien.

» Avec le Manigance, j'avais gaffé un vieux théodolite, un instrument pour mesurer les angles horizontaux et verticaux, que j'employais avec respect. Tous les observateurs d'aujourd'hui pousseraient les hauts cris d'utiliser un guigne-fesses pareil ! Je l'avais pourtant fixé sur mon banc d'étrave et j'arrivais à relever, comme ça, à la course, entre deux balancements ou plongeons. Il est vrai que je ne connus jamais nageur comme ce Manigance ; ce bougre-là évitait la houle — nous ne sortions que par beau temps — mais l'homme arrivait à balancer l'ondulation avec un jeu d'avirons à contre qui était une vraie merveille. Et puis, comme je sondais tous les cent mètres, Manigance, avec une certitude incroyable, les faisait, ces trois cents pieds, lui aussi, à un près. Nous réalisions une base, qui nous servait de départ, au moyen de bouées avec orin — tu sais ce que je veux dire, failli mousse ! — et un bon caillou pour faire ancre.

» Alors, on parait et on sondait. Je laissais filer ma sonde dans la main gauche et je la connaissais si bien que je n'en comptais plus les nœuds, je savais toujours où j'en étais ; de la droite, je tenais le crayon, et l'œil, je l'avais au sacré théodolite, la casquette à l'envers. Bien sûr, la casquette ; si tu crois que, dans ces temps-là, on connaissait seulement quelque chose qui ressemblât au casque colonial! la vieille casquette à viscope, comme sur le cours d'Ajot, au crachin de Brest. Seulement, pour les observations, la viscope est impossible ; alors, on fait le tour. Je disais : « Tiens bon! » Mani me gardait droit au courant, sans dévier d'une ligne ; en équilibre, le singe!

» Parce que le courant de l'Amazone, mon enfant, c'est pas un détail. Elle vous sort un flot plus élevé que la mer, et qui ne s'étale pas tout de suite, ne s'aplatit que très loin, à cause des différences de densités, du débit, de la chaleur, des particules végétales en suspension. Cela n'entre pas immédiatement dans l'Océan : *ça le recouvre*. A plus de dix lieues de là, entends-tu, tu trouves de l'eau douce ou saumâtre. A trente kilomètres, si tu as trop soif, tu peux arriver à boire. Et qu'est-ce qu'il y passe! Les arbres y sont un vrai danger : il vous arrive dessus des troncs de trente tonnes, et quand on est mouillé, aujourd'hui, on reste sous vapeur, car cela vous brise une chaîne d'ancre comme un roseau. Nous, n'avions que nos voiles, mais nous gardions toute la nuit une voilure de cape pour être plus vite gréés, à l'occasion, quoique les câbles tiennent mieux le coup, rapport à l'élasticité.

***

» Enfin, bref, un soir que je ne pourrai jamais oublier, nous nous préparions pour les dernières visées et les meilleures, car l'obliquité du soleil vous révèle les points fixes avec une précision, une couleur sans équivalence, et il faisait chaud à voir fumer l'eau jaune. A l'arrière, mon rameur, sans s'interrompre de nager afin de maintenir le canott' deboutt' au courant, se leva ; se permit de se lever. Je ne le compris qu'à mon théodolite qui baissa le nez, et, qu'au lieu de mon *amer*, je repérai soudain le flot boueux. Je me retournai, pas content, et je vis le Mani qui, grimpé sur le banc du milieu, regardait droit devant nous, là-bas, vers le fleuve qui dégorgeait ses branches, ses tapons d'herbes — des îles! — ses arbres empanachés où gueulaient des macaques. On était en pleine crue ; l'eau qui arrivait semblait vomir. De lents bourrelets d'écume, des crêtes jaunasses qui luisaient ; le soleil, les rayons du soleil, qui baissait, semblaient rebrousser les ondulations descendantes.

» Je vis Manigance soudain cracher l'immonde mégot qu'il chiquait tout au long des heures, et puis se mettre à humer, à humer... Il est vrai que cela puait, depuis quelques minutes, une odeur bizarre, une odeur comme grasse, comme épaisse, dégoûtamment *sui generis*, et qui s'ajoutait au relent de vase qu'on garde toute sa vie aux narines, la boue

saumâtre, pour moi toute l'odeur de l'Amazone. L'indigène avait l'air inquiet, ses gros yeux tournaient au blanc.

» — Eh bien, quoi? lui demandai-je un peu rudement, par bonne éducation, tu vois venir ta femme?

» Mais il ne fut pas sensible à mes égards ; il se pinça les narines entre son gros pouce plat et son index crochu, et il me jeta un coup d'œil alarmé :

» — Soucouroujou! me fit-il avec une grimace.

» De soucouroujou, je n'en avais pas encore vu, mais tous ceux qui approchent de ce pays-là l'ont entendu nommer : c'est le boa des eaux, mais des eaux douces ; un serpent qui atteint à des trente pieds de long mais que, paraît-il, la plus petite goutte d'eau salée repousse impitoyablement dans ses courants fluviaux et ses mares pourries. Cependant, avec la crue, dame, l'impossible devenait possible. Il nous dévalait dessus sept mille kilomètres d'irrigations. Il nous dégringolait des millions et des millions de tonnes d'eau venues du Madera, du Trapajoz, des Andes même ; ce fleuve-là draine un continent. Un serpent pouvait être entraîné et nous passer au long du bord.

» Pourtant, je ne vis rien, et l'homme lui-même sembla s'apaiser ; le buissonnage, dont les buissons étaient des boqueteaux arrachés, et qui couvrait le fleuve, continuait de se traîner devant nous, sans rien d'autre. Mais je n'étais plus tranquille.

***

» Mon enfant, j'ai l'horreur du reptile ; l'horreur à pâlir, mais, figure-toi, aussi *l'attrait*. Il m'a fallu trente années de brousse, de marigots, de stationnaires pour ne pas ignoblement verdir à la vue d'un corps fusiforme qui ondule, d'un fouet luisant qui se tortille ; oui, trembler, et en même temps, me sentir envahi d'une sorte d'envie convulsive de mieux voir, de contempler. Je me suis dressé à chasser le serpent, mais ce fut dur. D'ailleurs, j'étais, aurait-on cru, prédestiné au reptile, à le rencontrer, à le provoquer ; je ne manquais jamais, dans une promenade où mes camarades n'avaient vu que des singes gentils ou des perroquets magnifiques, de tomber sur un trigo, ou fer de lance, sur le serpent-minute, ou cette vipère du Gabon, mon enfant, qui est le fin du fin du monstrueux, de l'horrible, et dont la tête informe est chargée de pustules comme un épi de maïs l'est de grains. Ses yeux, on ne les distingue pas ; elle en a vingt qui sont des chancres. Ici même, dans cette pauvre nature anémique et épuisée, c'est toujours moi qui rencontre les paquets de vipères accouplées. Une fois, sur un des beaux petits bourrins du Bas-Mexique, que j'allais au galop de chasse, un petit galop vraiment réussi, bien ramassé, et que je m'en serais presque endormi tellement le *caballo chico* était dans son allure — j'ai été mis à cheval à quatre ans — voilà qu'il se met à se désassembler, à hennir, à ruer. Hen-

nissements effrayants de douleur, et il ralentit, ralentit et se piqua, extraordinairement, couvert de sueurs brusques, et roide... Ah! mon enfant! mon cheval avait les jambes de devant bloquées par deux serpents, deux serpents gros comme le bras qu'il avait dû fouler, dont la détente avait été foudroyante autour de ses paturons, de ses canons, qui avaient dépassé le genou et dont les têtes portaient sur l'avant-bras, près du coude. Leur étreinte lui liait l'articulation. Mordu, il l'était, car il en mourut deux heures plus tard, mais les reptiles usaient leur force à paralyser ce mouvement, ce genou, et montaient lentement. Moi, en vieux cavalier classique, je m'étais préoccupé de ses oreilles, et je lui maintenais ridiculement la tête, à ce malheureux dont les jambes de devant étaient devenues un horrible caducée.

» J'étais plutôt un gaillard, dans ce temps-là. La selle portait accroché un sabre d'abattis ; dans la demi-seconde, la tête du serpent de tribord volait, en coup de cuiller, mais pour celui de babord, je n'étais pas à main, et j'entaillais largement le bras et l'épaule du pauvre petit canard ; nous déboulâmes tous les deux, ah, tous les quatre!... Et dire qu'il y a des gens à qui le serpent ne fait rien! Tiens, ta grand-mère, à qui une souris donnait le délire, eh bien, elle tuait la vipère comme une mouche. De ses gants de fil gris, dans sa robe d'alpaga, elle arrachait tout simplement une fougère, et d'un coup de la tige, elle vous exécutait la sale bête, sans même souffler. Moi, je n'ai jamais osé, et j'avais mon râteau.

» Enfin oui, j'ai chassé le serpent ; les peaux du petit cabinet en viennent, mais quand j'en avais tué un, je me surprenais — c'est idiot, n'est-ce pas? — à l'asticoter au bâton, à le rouler mort, à le tourner, parfois un grand quart d'heure ; à être obligé de m'arracher par les cheveux pour ne plus le regarder, ne plus le manier, *pour l'oublier*.

***

» On raconte toutes sortes d'histoires sur les reptiles de l'Amazone qu'on appelle eunectes, anoncondas, soucouroujous. Le serpent d'eau possède toute une légende, et ces légendes-là me revenaient. Qu'un horrible animal de cette sorte pût être dans nos parages et considérer notre barque comme un refuge possible, m'était singulièrement désagréable ; et, capelant la sonde par un tour mort à la cheville du tolet, j'empoignai mon fusil que j'emmenais toujours, quoique, au fusil, je ne vaille pas tant qu'au canon.

» D'autant plus que le sacré Manigance continuait ses mimiques, les avait redoublées. Il rabattit mon flingot avec une sorte de jactance qui me déplut fort, et il regardait toujours à s'en sortir les yeux.

» ... Certain que l'odeur — je la sens après soixante-trois ans — arrivait plus forte, par bouffées à vous faire priser comme au bord d'une sentine ouverte! Mais il y avait plus et pire, maintenant. Ce que je prenais pour le vent ou des cris de singe, sur les épaves, devenait de vrais

coups de sifflet... Aujourd'hui, je dirais des fuites de vapeur à trois ou quatre atmosphères, par un tuyau crevé. Je te raconte cela, mon fi, avec tout le détail, car, vois-tu, cette heure-là passée à l'embouchure de l'Amazone, je l'ai ressucée bien des fois, des centaines de fois. Elle me revenait toujours avec l'accès froid que j'en ai rapporté. Oui, ça sifflait, et l'on avait l'impression que cet échappement croissait, s'amplifiait à chaque seconde.

» — Oh! oh!..., fit soudain mon nègre, en tendant le doigt.

» Il nous arrivait toute espèce de choses dessus ; je cherchais, sans rien voir de terrible, quand, derrière, sur le côté d'un îlot de branchages en descente, je découvris une vaste et bizarre émulsion, à une centaine de mètres à peu près, une demi-encâblure. La mer semblait bouillir comme au jusant sur des récifs, ou plus exactement, comme un bac de sardines ou de maquereaux. L'écume se révoltait là-dessus, se gonflait, se soulevait, se mettait à frire!... Le soleil était très bas et prenait la chose presque en dessous, enflammait les bouillons et les plumailles... C'était de là que partaient les sifflets, on ne pouvait plus alors ne pas les localiser ; de là aussi, sans doute, que venait la puanteur qui nous serrait la gorge et que la brise nous poussait au visage.

» Alors, mon enfant, je vis soudain sortir de ce remous quelque chose d'incompréhensible pour un esprit normal, non préparé : une arche, une ARCHE, grise, brune et jaune, haute de quatre mètres au moins, cylindrique, qui scintillait comme de l'onyx sous le soleil ; une sorte de portique jailli des blancheurs et qui ne pouvait être, par sa couleur, par sa forme, par sa matière, qu'un anneau de serpent, qu'un repli de serpent dressé dans l'eau, mais que l'expérience ne pouvait admettre à cause de son colossal. Parce que cette arche qui ne dura qu'un instant, cette courbe, ce cylindre avait bien, on lui donnait bien, un mètre de diamètre. Je me vis ouvrir les bras comme pour le mesurer.

» Hélas! comment ne pas croire, ne pas admettre quand cela reparut, plus haut, puis plus bas, puis en angle mou, en ogive qui ne s'appointait pas à cause de l'énorme dimension du boudin vitrifié? un corps de serpent qui se cabrait, qui s'enfonçait...

» Mon homme était tombé dans le fond de la barque et se cachait la tête. Moi, qui suis plutôt doux — l'amiral gardait des illusions tenaces — je lui flanquai un coup de pied en lui intimant de souquer sur ses avirons pour nous déhaler de l'endroit. Mais, comme il râlait de terreur, j'empoignai les mancherons, jugeant bien que mon fusil ne valait pas plus qu'une seringue, en l'occurence.

» Mais, au premier coup de pale, il se redressait, et, à genoux, il me prenait les mains, suppliant, chuchotant :

» — Nous faire morts, faire morts! Lui, nous voir : faire morts, se cacher!

» Il s'en vidait de frousse, et puis, moi-même, je commençais à comprendre. Je vis, brusquement, sortir de l'écume approchante — le monstre dérivait un peu plus vite que nous, étant plus dans le courant — un gigan-

tesque fer de lance ivoire qui se dressait vers le ciel, qui montait tout droit, une forme inimaginable et triangulaire, en même temps que le sifflement retentissait à nous percer les ouïes. C'était le dessous de la tête, la peau blanche de la gorge. Le nez pointait, un nez d'où coulait du sang, un sang qui ruisselait au long du cou ; une peau de gorge qui vibrait comme un énorme sac gonflé, déplaçant des ombres en biseaux. Puis, cela se rabaissa avec la vitesse de la foudre, et je vis le crâne plat et jaune, et les fentes des yeux. Nous étions suffoqués par l'odeur qu'il répandait ; peut-être, l'odeur de sa blessure et de son sang, mais on m'a dit plus tard que non ; que, de leur corps, émane cette décomposition qui vous saisit, ce fumet irrespirable.

» Mani s'était réaplati dans le fond. Se laisser aller en épave était peut-être, en effet, le meilleur ; filer du même mouvement que le reste de la surface, certainement, le mieux à faire. Mais je luttais encore, en Européen, pour une part, qui ne veut pas imiter un nègre et céder. Oui, en officier, sacré-mâtin! qui ne veut pas AVOIR PEUR! Lui, le lascar, il pouvait bien faire comme ça lui chantait, mais moi je ne pouvais faire que ce que je devais. Ça aide, ces sentiments-là, à l'instant qu'il faut, et y avait de ça dans mon cramponnage, dans ma station foudroyée sur ma virure. Seulement, y avait aussi autre chose : c'est que je voulais LE VOIR, *le* voir...

» Bon Dieu! je le vis, et de trop : le fer de lance tourna et se darda et se braqua, et en revenant à l'eau, dans les coups de sifflet, il nous aperçut. Il me vit. Je distinguais son œil gros comme un petit melon, sur moi, fixé une seconde, et je faiblis. Là, je confesse. Tu sais que je ne suis pas manchot, mais cette fois, ma force était décuplée ; je fus lâche ; j'eus l'idée insoutenable que le théodolite attirait cet œil énorme, avec le soleil sur ses cuivres, et, d'un seul coup de poignet, j'arrachais l'instrument de sa plate-forme, je le fis basculer dans le fleuve, avec un pied brisé qui resta vissé au banc.

» C'était trop tard, je compris que nous devions être rattrapés. Nous nous trouvions abréyés, abrités par une grosse touffe de palétuviers qui avait fait échouage, et LUI, il descendait avec le vent. Sa tête ne reparaissait plus, mais je voyais l'extraordinaire déplacement d'eau que faisait son souffle gargouillant. Des anneaux sortaient encore, qui montaient, retombaient ; un cloître d'arceaux successifs. Il nous gagnait. Un instant, je jetai un coup d'œil sur la goélette, si tranquille en ombre chinoise tout près du disque solaire, mais, tout suant d'épouvante, je ne pouvais que revenir au reptile. C'était atrocement lent. On voyait le grand chevauchement de ses marbrures, de ses écailles sombres et claires, et parfois, comme une carène, une longue bande de peau blanche au ventre. La tête se redressait un peu, sans pouvoir se lever tout à fait. Devant, la surface s'aplatissait sous le coup de vent du sifflet, toute une zone lustrée, au-dessus de laquelle apparaissaient les yeux, car la tête

allait de droite et de gauche... Ils me fascinaient ces yeux, moi, avec toute ma grosse carcasse, comme un geai ou un écureuil.

» J'eus soudain l'espoir qu'il était blessé, qu'il ne gouvernait plus, qu'il avait perdu sa force, mais cela ne dura pas, ce répit, à cause de l'approche, de l'horrible approche molle. Ah! que c'était donc lent! Il nous gagnait mais sans vitesse, par la différence des courants ; il devenait cependant de plus en plus énorme ; les lames que soulevaient ses replis nous bousculaient, et c'est au même instant que vint son souffle, son souffle sur moi, le vent du sifflet sur ma face.

» Alors, je perdis pied. A mon tour, je me laissai glisser derrière le pauvre bordage de sapin, en fermant les yeux ; j'imitai Mani. J'en ai encore le remords, mais j'espère que le lascar était bien trop affolé pour s'en être rendu compte... Et j'entendis le patouillis monstrueux arriver sur nous, tandis que nous roulions à chavirer ; j'entendis le barbotage sifflant nous élonger — nous élonger et, ah! Dieu! *nous dépasser*... A des instants pareils, les sens arrivent à une subtilité presque miraculeuse. Tout est avertissement, discernement, certitudes ; dans ma sensibilité de prodige, je compris, à une différence pourtant bien peu perceptible, que l'animal affreux nous avait doublés, nous laissait derrière lui : *que nous étions sauvés !* Ce furent ces mots-là qui me vinrent à l'esprit et à la bouche, comme si la mort là-dedans, avait eu sa part. Ah! la mort, je n'y avais pas pensé une minute, ni pour la redouter, ni pour l'évoquer même : je restais sous la hantise, sous le choc du serpent, DU SERPENT, médusé, dans son abomination hypnotique.

» Je finis par rouvrir les yeux, dans une horreur visuelle qui me préparait à une sorte de nausée. Nous étions déjà à une trentaine de mètres derrière le reptile, dont les convulsions nous avaient repoussés, écartés comme un bouchon. Maintenant, je compris : le soucouroujou avait été blessé à mort ; quelque chose lui avait brisé l'échine, l'épine dorsale, et il traînait derrière lui toute une partie morte ; derrière ses anneaux spasmodiques qui remontaient encore en arceaux noirs et scintillants devant le soleil, se dandinait un immense boudin inerte que le fleuve retournait et qui montrait la blessure. Oui, la crue avait sans doute fait choir, sur le reptile, quelque arbre énorme autour duquel le monstre millénaire dormait ; et l'eau l'aurait entraîné. Peut-être était-ce le tulipier de soixante mètres que nous avions vu passer, qui l'avait tué.

***

» Il s'éloignait. L'odeur s'affaiblissait avec les sifflements. Le câble mort traînait derrière. Le serpent s'en allait droit vers le soleil, et l'écume qu'il faisait le rendait indiscernable ; de temps à autre, les anneaux reparaissaient, mais, mon enfant, voici une preuve absolue de la justesse d'observation quant à sa grosseur. Ce n'était point l'émotion horrible qui me grandissait le serpent ; lorsque la bête dépassa ma ligne de base

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

son alignement, elle sortit la tête justement à toucher l'une des bouées — et je vis que la tête était plus longue d'un tiers. Or, mon petit, la bouée, c'était une barrique vide ; la barrique, à côté, paraissait petite. Voilà ce qui m'excuse, ce dernier relèvement proportionnel du soucouroujou, fait par moi, le 22 août 1847 : la tête du reptile dépassait de beaucoup une *bordelaise* de deux cent vingt litres.

***

» Le monstre passa à deux encablures de la goélette. Le cousin Yves de Ploesquellec était de quart, et il crut à une folie de l'instant. Une seconde, il eut l'idée de faire pointer sur lui pour ramener cela, cette dépouille extraordinaire qui n'était pas celle du serpent de mer, mais d'un serpent de rivière comme on n'en avait jamais vu encore. Mais la nuit rapide tomba aussitôt le soleil couché. La bordée de quart avait mis en alerte tout l'équipage ; ils écoutèrent, durant près d'une demi-heure, les sifflets sortir du noir. Ils doutaient d'eux-mêmes.

» Mais ils ne doutèrent plus quand je revins avec Mani qui ne se remettait pas. Je ne pouvais m'empêcher de grelotter malgré ma fureur. Je dis que je crevais de fièvre et Ploesquellec, comprenant, me conduisit à ma chambre, en hâte. Qu'est-ce que j'ai pu en boire, de tafia!

» Tu n'as pas idée de ce que je dus me réempoigner, le lendemain, dès six heures, pour repartir, remplacer Manigance qui avait disparu, et ne pas me servir de son départ pour remettre à plus tard, à la fin de la crue, les observations. C'était peut-être mon remords du théodolite qui me poussait le plus, la victime de ma frousse. J'emportais une *chatte*, un grappin à quatre branches pour le repêcher avant l'envasement ; je savais à peu près sa place par mes dernières triangulations. Au sixième raclage, je réussis ; une des pattes de la chatte se prit dans sa décoration à jour : un joli instrument, démodé mais ouvragé de main de maître, signé de Clerget, à l'enseigne du Butterfield, et datant de l'autre siècle. En le sauvant, il me semblait que je me pardonnais un peu. Et, figure-toi que je l'ai revu! C'est incroyable, rue Daru, il y a vingt ans, chez un antiquaire. Il venait d'être revendu et je ne pus faire casser le marché à mon profit, quoique je l'eusse payé cher. Bien le mien, la marque, et surtout la brasure d'un des supports, faite par les moyens de la *Gentille*, suite de mes ravages... des ravages de ma peur!

» Notre serpent est devenu légendaire ; toute la marine en a parlé. Nous avons interrogé des Indiens de là-bas ; ils prétendaient que la forêt vierge gardait encore des animaux incroyables dans le fond de ses réserves. Nous avons consulté des savants du Muséum qui croyaient tout savoir et qui nous riaient au nez, jusqu'au moment où nous leur fourrions sous les lunettes le croquis de la bouée et de la tête du serpent. Ils ont beau dire, nous avons vu un des derniers échantillons des grandes espèces

anciennes, de celles qui ne pouvaient plus vivre dans un monde trop étroit et trop tiède.

» L'histoire pourra te revenir autrement : Léon de la Morinais qui, tout en étant excellent officier de mer, est presque aussi un homme de lettres, Léon m'a dit qu'un écrivain anglais de talent en a tiré un conte (nous croyons que l'amiral voulait parler d'*Un Fait*, récit où Kipling a mis en scène un monstre sous-marin troublé par un cataclysme et déchiré par un transatlantique), mais l'origine de la chose, c'est à ton grand-père qu'elle est due, alors qu'il était jeune enseigne sur la *Gentille*, goélette à huniers de trente-trois pieds de long, avec une fluxion à la joue droite, et tandis qu'il relevait les bouches de l'Amazone. Rude et beau travail, mon fi, que je ne regrette point, quoi qu'il m'ait valu, pour le reste de mes jours — et de mes nuits, — des cauchemars et des crampes d'estomac. »

LA VARENDE

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

TABLEAUX D'ARGENTINE

A Emmanuel de Sieyès.

ARRIVÉE A BUENOS-AIRES. — Cette arrivée est un miracle. J'ai quitté avant-hier, dans le froid de janvier, Paris tristement replié sur lui-même et je trouve ce soir, ruisselante de lumière au plein cœur de l'été, une ville gonflée d'espérance. Qu'elle est donc magnifique! La Chrysler de mon beau-frère roule silencieuse parmi les avenues énormes, mais ne trouve qu'avec difficulté l'accès du centre. Aucun point de repère, en effet. Partout des maisons somptueuses, des lampadaires somptueux, des arbres chargés de fleurs et d'oiseaux, mais qui se ressemblent tellement que les Argentins, eux-mêmes, les distinguent mal. Enfin, voici l'avenue Alvear, l'Automobil-Club que mon beau-frère reconnaît. Mais il y a bien deux heures que nous cherchons notre chemin. Voici l'avenue du 29-Juillet — la plus large du monde; voici, autour d'un petit obélisque, une étoile d'artères géantes, parmi lesquelles Corrientes, le Broadway de Buenos-Aires, déploie ses tubes de néon. Il est deux heures du matin; mais les vitrines illuminées proposent leurs bonbons, leurs tabacs, leurs chemises, leurs chaussures, entre les cinémas et les cabarets. Les automobiles sur la chaussée, les piétons sur les trottoirs sont plus denses que boulevard de la Madeleine à six heures du soir. Les hommes portent des costumes légers de tussor et de « tropical », les femmes des blouses et des robes bien nettes. Tout cela, dans la nuit moite, glisse ou se frôle en ordre et en silence.

Cette chaleur-là m'est inconnue. Ce n'est pas celle de Paris, fût-ce en août. Elle est beaucoup plus humide. Plus solide aussi. Nos chaleurs, même véhémentes, ont quelque chose de crispé, comme si elles avaient conscience d'être précaire. Ici, la chaleur est installée sûre de sa durée, de sa force. Les pluies dont l'Argentine ne laisse jamais manquer ses herbages, la diminuent pour quelques heures, de quelques degrés. Après quoi, elle reprend avec tranquillité son développement inexorable. Il

fait très chaud, mais personne n'a l'air de le penser, de sorte que, moi-même, j'oublie tout de suite de désirer la fraîcheur.

PREMIER BUT. — Il faut manger. Trois heures du matin déjà, mais depuis quarante-huit heures, j'ai quasiment jeûné. Nous entrons à la Cabana. Un taureau, grandeur nature, garde comme un gros chien le gril plein de viandes et de saucisses. Je vais donc goûter enfin à ce bébé-beef dont on m'a tant parlé.

Il est réellement énorme. Même avant guerre, à La Villette, les châteaubriants n'étaient pas si larges que cette épaisse masse de viande qui déborde de toutes parts la circonférence de l'assiette. Mes parents et les serveurs dissimulent assez mal leur orgueil. L'Argentine a toujours été fière de ses bœufs. Elle l'est encore davantage depuis que la pénurie sévit sur la presque totalité du monde. « Mangez, mangez, pauvres Français », semblent-ils dire ou disent-ils.

L'excès de viande, l'excès de fatigue m'empêchent de dormir dans la chambre exiguë que l'hôtel m'a donnée et où la température est d'ailleurs étouffante. « J'emploierai le mot : exigu », dit Gide, irrité par Angèle. On m'explique que la crise du logement est pire à Buenos-Aires qu'à Paris.

SOUS D'AUTRES CIEUX. — Sur ma vitre vrombit une énorme libellule venue je ne sais d'où. Pourquoi ce vrombissement m'évoque-t-il la forêt brésilienne laissée, et la pampa que je n'ai pas encore vue? Les étoiles me semblent plus nombreuses et plus proches que dans les plus belles nuits de France. « Sous d'autres cieux ». Ces mots sonnent en moi comme un refrain. D'autres cieux. Ce pays, tout y surabonde : le café, le sucre, la viande, le pain, le maïs ; d'autres cieux. Il n'a pas connu la guerre, les bombardements, les déportations, les fermes brûlées ; d'autres cieux. Il ne voit pas, il n'a pas vu les longues queues devant les boutiques à moitié vides ; d'autres cieux. Il regorge de chaleur, il regorge de chaussures et de chemises ; d'autres cieux. Il craint les microbes au lieu de craindre les Allemands, il craint les maladies des enfants qui mangent trop tôt trop de viande et de charcuterie ; d'autres cieux...

Et pourtant, je ne me sens pas dépaysé. La servante qui m'apporte mon café au lait me regarde avec bienveillance. Je ne la comprends pas. Elle ne me comprend pas. Mais elle a entassé sur un plateau une quantité énorme de croissants, de biscottes, de pain, de beurre, de confitures. « *Francia, francese non mucho comer.* » Je devine qu'elle me croit sous-alimenté ; elle veut que je me suralimente. Il me semble que je démêlerai assez facilement cet écheveau de racines latines. Nous disons : manger, ils disent : *comer*, mais nous disons aussi : *comestible*. Les mots que nous n'entendons pas, dès qu'on nous en explique le sens, nous nous trouvons bêtes de ne l'avoir pas deviné.

Le fait, quand même, c'est que je ne comprends rien et que je suis incapable de me retrouver dans les rues. Je m'accroche à mon beau-

frère comme un fuseau à une quenouille. Sans lui, je n'oserais pas entrer dans un café. Mais je ne doute pas que je ne m'habitue vite à cette ville simple en somme, riche, saine, propre, qui aspire, heureuse, la chaleur de cette matinée mauve et qui veut quoi? Plus de luxe encore, et plus de propreté et plus de bonheur. Les messieurs qui passent ont l'air contents de leurs beaux souliers, de leurs chemises nettes, de l'argent qu'ils gagnent, de celui qu'ils gagneront, de leurs rues luisantes, de leurs femmes aux jolies peaux; ils les frôlent avec une galanterie contrôlée, un désir évident, mais qui reste digne.

Il fait chaud. Il fera encore plus chaud. Toutes les personnes qui essaient de mêler, en de petits bouts de conversation timide, leur français et mon espagnol (?) me parlent de la chaleur. Elle ne me semble pas très pénible. Je la trouve moins lourde que celle de Vevey, en août. La brume qui monte m'évoque d'ailleurs le lac de Genève. Elle est chargée de tou tes les odeurs que l'eau charrie, odeur du port, odeur du fleuve, odeur de feuilles. Vais-je voir surgir des mouettes?

PREMIÈRES RUES. — Les rues sont des sœurs jumelles pour quiproquos de vaudevilles. Rigoureusement parallèles les unes aux autres. Presque identiques les unes aux autres, elles ont toutes des trottoirs trop étroits, les chantiers très nombreux les rétrécissent encore, on est sans cesse coincé entre un échafaudage et un *collectivo* qui vous frôle. Elles arborent toutes les mêmes devantures : chemises, souliers, souliers, chemises. Aux coins des rues, des échoppes quasi marocaines, mais illuminées, dont les éventaires lilliputiens accumulent les cigarettes : Quarante-trois, Particulares, American Club, les Chicklet jaunes, les bonbons rouges, verts, violets, les savonnettes Lux dans leur papier crème, les savonnettes Palmolive dans leur papier laitue, les briquets, les boîtes d'allumettes en cartonnages vernissés et parfois des magazines avec des grosses têtes de grosses vedettes. La circulation n'est pas moins pénible dans Lavallée que dans Tucuman, dans Viamonte que dans Lavallée. Si l'une d'elles est un tantinet plus large, on ne s'en aperçoit pas, car il y a un tantinet plus de passants. La foule les emplit toutes à pleins bords, comme au printemps l'eau emplit les canaux des Flandres.

J'admire les Argentins de distinguer entre elles ces rues semblables; quels points de repère? A Paris on se souvient ici d'une fontaine, là d'un kiosque, d'un arbre, d'un passage, d'une grille. Rien de tel à Buenos-Aires et pourtant les gens ont l'air de savoir où ils vont, ils me guident là où je vais.

C'est que Buenos-Aires est une ville parfaitement logique, un quadrillage de rues, relativement peu nombreuses, dont chacune se prolonge indéfiniment (aucune d'elles n'est aussi courte que la rue Lafayette). On raisonne donc par *cuadre*, c'est-à-dire par pâtés de maisons. Chaque cuadre est désigné par une centaine. Les numéros vous indiquent que vous allez au coin de Lavallée et de Reconquista, d'Esmeralda et de

Charcas. Une fois qu'on tient le système, non seulement on ne se perd pas, mais il devient difficile qu'on se perde.

Il faut espérer que jamais la municipalité ne succombera à la tentation qui porte les édiles parisiens à débaptiser sans cesse une rue ou un tronçon de rue pour honorer un nouveau grand homme. Il est à tous égards, préférable de réserver aux hommes nouveaux les rues nouvelles. Boileau dénonçait déjà ceux qui « pour honorer les morts font mourir les vivants. » Pourquoi appeler rue Sébastien-Bottin, trois maisons de la rue de Beaune ? Pourquoi cette servilité municipale qui remplace hâtivement par le nom du maréchal Pétain, du général de Gaulle, du général Kœnig, les noms de vieilles rues, de vieilles avenues, chargés de souvenirs ? Pourquoi accélérer arbitrairement le mouvement qui fait que la forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel ? Pourquoi oblitérer des souvenirs, rompre avec des traditions, bouleverser des habitudes respectables ? Je regrette l'avenue du Bois. Je regrette l'avenue Henri-Martin. Je regrette le Cours-la-Reine. Je regrette qu'on ait changé en « rue Paul-Valéry » la rue de Villejust, dont le réservoir d'eau émerveillait mon enfance et où les gouvernantes anglaises avaient jadis un club tout odorant de muffins. Je pense que si l'on changeait ainsi les noms des rues de Buenos-Aires, personne ne s'y retrouverait plus. Je pense que les Belges gardent précieusement leurs rues du Mouton et leurs rues du Hareng. Le respect de l'histoire et le respect de la raison, ici, aboutissent aux mêmes résultats. Mais nous voulons à la fois respecter l'histoire et la fausser. Je voudrais être sûr qu'on n'appellera pas, un beau jour, Palais Jouhaux le Palais Royal ou place du Colonel-Rémy la place Vendôme.

Parmi les rues de Buenos-Aires, une aussitôt sert de repère. C'est *Florida*. Elle est dédiée aux piétons ; pas de tramway. Pas de « Collectivo ». Les voitures n'ont pas le droit de la remonter, ni de la descendre. Elle est un peu plus large et plus somptueuse que les autres. C'est là qu'on trouve les bijouteries françaises, les galeries de tableaux, les grands magasins anglais, les pipes de luxe, le meilleur pâtissier, le meilleur pharmacien, les articles « importados », le Jockey Club !... Une rue de la Paix sans automobiles. La foule y est dense, mais désœuvrée. Les mères, dans cette oasis, n'ont pas peur qu'on écrase leurs enfants. La vitalité ne dégénère pas en brutalité. Tout semble fraternel, facile. Je pense à la rue de Venise qui débouche sur la grande horloge bleu et or, dans la place Saint-Marc. Il n'y a pas ici d'horloge monumentale, pas de *procuraties*, pas de café Florian. Mais il y a le même air mouillé, les jeux du soleil et de la fraîcheur, le même coudoiement, les mêmes arrêts tranquilles devant les vitrines tentatrices, les mêmes concupiscences décentes, et parfois les mêmes femmes brunes au soleil dont l'artifice ou la nature ont inopinément éclairci les cheveux.

PREMIÈRES PROMENADES. — Corrientes, la Diagonale Norte, l'avenue de Mai, l'avenue de Juillet m'abasourdissent un peu. La ville

ici devient torrentielle. Que de maisons, plus neuves, plus magnifiques les unes que les autres! Une dame me dira, sérieusement : « Je m'excuse de vous recevoir dans cette vieille bicoque. Notre immeuble est malheureusement un des plus anciens de Buenos-Aires : il a douze ans! » Tout cela ruisselle de marchandises, de voitures, de lumières. Les cinémas se touchent presque les uns les autres et chacun a deux, trois, quatre mille places. Les Lincoln, les Packard, les Buick, les Chrysler se poussent du pare-choc, tantôt pour se ranger, tantôt pour se remettre en marche, de sorte que même arrêtées elles ne cessent pas d'être menaçantes. Il faut que la force d'attraction des magasins soit bien grande pour qu'ils vous induisent à traverser. Mais d'un côté à l'autre de l'avenue, les vascongadas vous proposent leurs laitages, les sorocabanas leurs cafés-express et leurs beaux comptoirs de granit sombre derrière lesquels s'agitent les Brésiliens en blouses blanches ; les papeteries font miroiter leurs Biromes en nickel, en argent, en or, en brillants et leur Parkers 51 ; les maroquineries vous aguichent avec leurs sacs de veau, de serpent, de crocodile ; les parfumeries avec leurs boîtes en matière plastique et leurs brosses en nylon dans leur coffret de cellophane. Tout cela roule et tangue, me déporte sur le trottoir de droite, me pousse sur le trottoir de gauche. Je suis assourdi par le bruit confus, rauque, houleux — leitmotiv de l'Amérique sans doute — qui me saoule et que je ne connaissais pas ; car le bruit de Paris est à la fois plus discret et plus précis, le bruit de Londres plus mou et aussi plus bariolé : celui-ci combine, dans son flux, tous les sons qui le forment. Je suis déconcerté ; une femme brune : elle parle allemand ; une Indienne : mais elle est blonde ; ce passant parle un langage intermédiaire entre l'espagnol et l'italien. Comment me retrouver dans ce tumulte de cris, de races, de fards ? Il me semble qu'une vitalité plus puissante que la mienne me submerge. Au bout d'une interminable série d'immensités qui se juxtaposent, New-York, en filigrane...

Ahuri. Non dépaysé. Assis à la fenêtre en guillotine d'un café, je regarde passer les gens. Je vois bien d'où ils viennent. Voici une Carmen sur le retour, un picador d'Escamillo dans son veston genre alpaga, un junker nazi avec faux passeport, je pense ; deux Anglaises, un garçon coiffeur de Libourne, un confiseur de Montélimar, un sous-officier milanais, un épicier napolitain, un gondolier de l'hôtel Danieli, un contrebandier basque, un portier suisse. Pour ces deux-là, j'hésite : Serbes ? Bulgares ? Polonais ? Mais celle-ci, j'en suis bien sûr, c'est une Parisienne.

Et voici d'ailleurs des bretelles de Paris, une pharmacie helvétique avec Croix-Rouge, un étalage de Marcel Rochas, des lunettes Zeiss, un agenda de Hermès. Ces tourons, je les ai mangés à Hendaye ; ces gâteaux, je les ai goûtés à Innsbruck ; ces croissants, je les achetais chez Ladurée, quand je passais rue Royale. Ce cinéma, c'est le Rex ; et l'autre en face, le Paramount. Tous ces hommes ont rêvé comme moi de Ginger Rogers.

La *Prensa*, c'est le *Times* ; le *Hogar* c'est *Marie-Claire* ; ce théâtre, à ma gauche, il s'appelle l'Odéon.

D'autres cieux. Pas d'autres dieux. Les enfants ici, le 25 décembre, attendent le père Noël comme les enfants d'Europe. Le 25 décembre tombe en plein été, c'est quand même Noël et l'ardeur du soleil ne diminue pas l'amicale longueur des grandes barbes neigeuses. Les hommes, ici, aiment comme nous les principes démocratiques, les gouvernements autoritaires, les chansons anciennes et les films nouveaux ; les gros titres dans les journaux du soir, les dessins animés de Walt Disney, les danseuses sévillanes, les pâtisseries viennoises ; dociles, je pense, et frondeurs, égoïstes et patriotes, désireux d'éblouir et désireux qu'on les éblouisse. Chacun uni à tous les autres par l'amour de la liberté, la crainte des microbes, la confiance dans le progrès, l'espoir des grandes missions politiques, l'angoisse de la guerre et chacun sans doute bien séparé de tous les autres, des femmes par la timidité, des enfants par le pédantisme, des hommes par la méfiance — incapables de supporter la solitude et incapables de la surmonter, toujours tournés vers le monde extérieur et toujours obsédés par la recherche de leur personnalité individuelle, durs et douillets devant la souffrance et devant le danger, lâches devant l'idée de la mort ; ce sont des Occidentaux aux cœurs divisés.

RECHERCHE DE BUENOS-AIRES. — Je continue à me laisser porter de rue en rue par le flot amical des passants. Je cherche, avec une irritation croissante, d'où me vient cette sensation de déjà vu qui s'impose à moi de plus en plus. Je sais qu'elle est fausse. Je n'ai jamais humé cette chaleur tranquille. Je n'ai jamais connu cette lumière si chaude et si humide. Je n'ai jamais habité une ville si magnifique et si nouvelle. Et pourtant, il me semble que je retrouve Buenos-Aires plutôt que je ne la découvre. J'examine donc avec une conscience attentive les boutiques : rareté des fleuristes ; somptuosité des fruiteries ; je tâche de déchiffrer les vastes devantures de Gate et Chaves et de Harrod's. J'entre chez Harrod's. Je monte au premier, tâte les gâteaux. Fraîcheur surprenante de l'air conditionné. Le magasin est plus petit que le Louvre, plus luxueux que le Printemps. Les vendeuses très propres et très coquettes. Les chefs de rayon dignes, même quand ils deviennent empressés. C'est un Old England qui aurait les dimensions et l'aspect général des Trois-Quartiers. L'Angleterre. Évidemment, cette ville est anglaise. Cela se comprend.

C'est un grand port international. Et d'ailleurs, les Anglais ont fait la guerre ici, jadis. Et ce sont eux qui ont construit ces grands magasins, comme ils ont construit les chemins de fer de la République. La brume aussi qui monte du Rio — rappel d'Angleterre. Elle est bleue. Elle est dorée. Elle est chaude, mais enfin, c'est la brume.

Pourtant, ces magasins anglais ne ressemblent pas du tout à Selfridge. Selfridge est immense, Harrod's non. Les boutiques, en outre, ne donnent

pas l'impression — même fallacieuse — de sécurité que répand autour de soi le commerce britannique. Leurs propriétaires aiment visiblement le luxe et conçoivent mal l'orgueilleuse modestie des grandes maisons londoniennes. Ils n'inspirent pas la même confiance. On se sent... dans le Midi... La gravité des vendeurs, leur sévérité ne me trompent pas et ne doivent tromper personne. Ils ne rient pas ; mais ils pourraient vite rire. Les marchands de tabac n'exercent pas un sacerdoce. Les chemisiers ne confessent pas leurs cravates, ni leurs bretelles comme des dogmes de High Church ; si on les marchande, ils ne prennent pas le ton de Luther pour dire : « Je ne puis autrement. » Le chef de rayon a regardé la vendeuse. Ce monsieur en tussor écru, sans avoir l'air d'y toucher, il reluque les dames... Goût de la devanture, amour du coquet : serais-je en France? Non, les femmes sont trop rares (j'en compte une pour trois hommes dans la rue) et les hommes ne leur parlent pas. Rien qui ressemble à une midinette. Les visages, même épanouis, se voudraient graves... Où avais-je l'esprit? C'est l'Espagne.

J'aurais pu y penser plus tôt! Après tout, l'espagnol est leur langue et il n'y a pas cent cinquante ans, le roi d'Espagne régnait encore ici. Florida, c'est la grande rue de Fontarabie. Tout le monde dehors, aux mêmes lieux et aux mêmes heures. Les yeux et les souliers brillent. Tous réservés sans doute et tous jaloux. Des évêques chamarrés tiennent en laisse les sept péchés capitaux.

Oui, mais ce n'est pas l'Espagne. L'Espagne est sèche et Buenos-Aires humide. Les maisons sont trop neuves et les gens trop bien nourris. En Espagne, il y a beaucoup plus d'églises, de palais aux balcons de fer forgé, mais les façades des maisons ne sont pas en granit noir. En Espagne il y a à la fois plus de tension et plus de détente. L'arrêt de la vie aux heures chaudes est plus complet et la tombée de la nuit est plus frénétique. Ici les grands magasins ne ferment pas à l'heure du déjeuner, les banques n'attendent pas pour ouvrir leurs guichets que le soleil devienne oblique ; la contagion de New-York est plus puissante que le climat lui-même. En Espagne, quelque puisse être l'éclat des dorures, le désert toujours apparaît par dessous. « Cachant sa pauvreté fière »... On ne sent pas ici la pauvreté. En Espagne il y a les aristocrates ou les gueux ; l'absence de bourgeoisie souligne les contrastes du luxe et de la misère, de la sordidité et de la munificence, de sorte que tout est admirable ou pathétique, splendide ou grotesque, toujours amusant. Ici, au contraire, tout est bourgeoisie en puissance ou en acte : le cireur de bottes est déjà un négociant, le multimilliardaire reste encore un commerçant, l'argent reste omniprésent, même là où il manque. On est proche du Brésil et de la forêt tropicale, non du Maghreb avec ses cavaliers berbères et son pauvre bled, toujours razzié. Cette langue que j'entends parler est-ce l'Espagnol? Sans doute, on l'affirme : mais en Espagne, j'entendais des sonorités rauques, quasi arabes ; ici, je trouve au parler, que je ne comprends pas, une douceur toute italienne.

Soudain, je vois, à travers la glace d'une confiteria, deux dames opulentes attablées devant un morceau de brioche, des croissants, des sandwichs divers ; l'une boit un café glacé. Du grand verre embué surgit une grande masse de crème fouettée, l'autre boit un chocolat brûlant, une servante blonde vient sans cesse leur porter un aliment supplémentaire. Comme un mot qu'on cherche depuis des heures fait brusquement irruption dans votre mémoire, le nom que j'attendais, fait soudain résonner en moi tout un carillon de clochettes joyeuses : Bruxelles.

A Bruxelles aussi on sent la proximité de la mer et la fertilité de la campagne quoiqu'on ne les voie pas ; à Bruxelles aussi on sent les grandes ombres invisibles de l'Espagne, de l'Angleterre, de la France ; à Bruxelles aussi la richesse est comme un climat.

L'adjectif : plantureux semble un élément de cette atmosphère grasse, qui applique à tous les objets une même couche de vernis, qui fait luire les charrettes de fleurs et les étals des poissons, les couleurs des maisons, les corsages des femmes, les nappes des restaurants, les devantures des magasins, les gants des agents de police, et même les pavés des places. La Diagonale Norte, l'avenue de Mai sont des jeunes sœurs brillantes du boulevard d'Anspach. Un Bruxelles plus vaste assurément et qui s'élance avec plus de fougue encore vers des destins, sans doute plus amples, mais qui réalise comme Bruxelles, le paradoxe de rester à la fois espagnol et bourgeois, de rivaliser en énergie mercantile avec les métropoles protestantes, sans cesser jamais d'être catholique. Un Bruxelles trop jeune, il est vrai, pour avoir connu les « joyeuses entrées », les pompes médiévales. Sans kermesses, donc et sans truculence, les fantômes d'Ensor n'habitent pas ce ciel, les commères près des marchés ne vous lancent pas leurs cordiaux « sais-tu ? », les garçons ne prennent pas les filles par la taille, la profusion des plaines luxuriantes n'a pas complètement triomphé de la morgue castillane, chacun prend garde à ne pas se départir de sa gravité, crainte de devenir trop vite méridional, tels les Toscans, les Lombards, les Piémontais se font parfois un peu trop dignes pour bien marquer qu'ils ne sont pas Napolitains... Un Bruxelles sans familiarité, mais à qui il faut, comme au vrai Bruxelles, beaucoup de travail, beaucoup de repos, beaucoup de plaisir, beaucoup de prières ; une bonne voierie, des libertés démocratiques, beaucoup de fêtes — laïques ou religieuses — et beaucoup de syndicats.

Toutefois, les villes européennes, si puissamment qu'elles se développent, gardent un minimum de proportions et un minimum de fixité. J'ai vu naître dans Paris bien des quartiers neufs, depuis les Buttes-Chaumont jusqu'à la porte de Versailles, mais la Cité ne bouge pas, ni les quais, ni la Madeleine. Ici le mouvement de la ville est sensible comme celui de ces terrains terrifiants où en quelques secondes un homme et un cheval s'enlisent. Le Broadway de Buenos-Aires, c'est Corrientes ; mais on devine que ce peut être, dans quelques semaines Cordoba. Déjà parmi les chantiers des cabarets nouveaux surgissent. L'avenue n'est pas ter-

minée, mais déjà — les deux dancings les plus élégants de la capitale — « le Gong » et « la Coupole » fonctionnent à plein. Je crois que le quartier le plus élégant de la ville c'est sans doute la place San Martin, à travers laquelle Florida rejoint Santa-Fé et Cordoba, le port. Mais je sais aussi que ce quartier élégant déjà remonte vers Alvear, vers Arenales, vers la rue Rodriguez Peña.

On dirait que la ville marche aussi vite que vous-même et le promeneur effrayé doute si les bâtisses ne seront pas bientôt plus rapides que son pas.

D'autre part, on a beau démolir, reconstruire, élargir, avec un courage d'abeilles et une énergie de termites, le centre reste trop petit pour l'immensité de la ville. Ses proportions ne sont pas humaines mais animales, elle grandit comme un boa, comme une méduse, comme une pieuvre, plutôt que comme une femme. Sa vitalité prodigieuse a quelque chose d'enivrant et de terrible. Florida, c'est la rue de la Paix, la rue Royale, le boulevard de la Madeleine réunis ; mais elle n'est pas aussi large que la rue Saint-Honoré. De là ce grouillement entomologique. Aucune situation n'est acquise, assise. Ni l'histoire, ni la géographie ne font frein sur cette rapidité. Les plus belles places, les rues les plus achalandées, il se peut que dans dix ans, dans cinq ans, elles paraissent des impasses, et que l'équivalent de ce qui est aujourd'hui la place San Martin, se retrouve à quelques kilomètres au sud ou d'ailleurs au nord-est. Au-dessus de la place Mitre, ou au contraire très au delà de la place del Majo... Telle dame d'ailleurs, voit aujourd'hui un amoncellement de boutiques sur le terrain où elle jouait dans son enfance. Le jardin de sa propre maison est devenu un carrefour du centre. Elle a retraité de quatre kilomètres, mais la marée des magasins la poursuit. Ces somptueux immeubles sont des châteaux de sable que recouvrent les eaux montantes de la prospérité.

Un ami m'invite à dîner. Il habite le haut de Guido ; le soir tombe, il fait porter le whisky sur le balcon. Je découvre enfin le Rio, ce n'est pas un bras de mer, c'est plutôt un saurien gigantesque. Je cherche vainement la ligne au delà de laquelle il s'incurve. Ni anse ni crique. A gauche et à droite il continue insoucieux des quais, des bateaux, des phares, des môles qu'il supporte : il ne les a certes, ni sollicités, ni prévus. Ce port énorme est peu de chose. Et pourquoi dont est-il là ? Il aurait pu être tout aussi bien à 20 kilomètres en amont ou en aval.

Je perçois la grande beauté de ce fleuve qui change sans cesse et ne bouge jamais. Je ne discerne ni son courant, ni ses flots. Il est. Et la lumière suffit pour rendre sa vie manifeste. Il passe du jaune au rose, puis au gris, puis au mauve, puis au violet. Voici qu'il reflète les premières lumières et les premières étoiles. Il joue avec la brume, éventail ou mantille. Les bateaux d'acier sombre enfoncent dans son épiderme leurs pinces de coléoptères, les remorqueurs, lucioles agiles accomplis-

sent en jouant leurs travaux délicats. Les bâtiments déploient dans la brume leurs fumées grises et blanches. La ville agite, éperdue, dans le crépuscule ses moignons innombrables. Quelle matière étrange s'est ainsi pétrifiée que les gratte-ciel fendent comme des cuirassés? A mes pieds des arbres que je ne connais pas lancent de tous leurs pollens des appels pathétiques aux insectes tropicaux.

L'Europe prend un recul que ne surmontent plus les avions débiles aux phares clignotants. Le fleuve déploie tant de grandeur que Buenos-Aires après m'avoir terrifié par sa puissance m'inquiète par sa faiblesse. Que ces banlieues semblent donc minces! Le Rio que la nuit dilate fait rentrer dans le royaume dérisoire de la petitesse toutes les choses humaines. Au fur et à mesure que la nuit s'installe, il révèle sa suprématie d'animal souverain « dont la gueule doit être grande vers le bas dans la direction de l'inconnu ». Qui est-ce qui a posé près de lui cette ville comme une proie? Avec quelle aisance il l'engloutirait. Pauvre ville, rien ne l'accroche au paysage. Pas une colline, pas un confluent qui la justifient et qui la soutiennent! En Europe, là-bas, l'homme et la terre sont un vieux ménage. Mais cette ville-ci ce n'est qu'un sursaut dérisoire de liberté avec un espace et dans un temps qui étirent tranquillement vers l'absurde, la fatalité de leurs anneaux.

CHARME DE BUENOS-AIRES. — Je m'installe au coin d'Esmeralda et dans Charcas. Il faudra m'habituer au duo strident des deux tramways qui l'entrecroisent. Buenos-Aires n'est pas une ville silencieuse. Ni fraîche décidément. Son nom lui a sans doute été donné par antiphrase. Je commence à admettre que l'humidité multiplie la puissance de la chaleur. Je comprends le mot d'un de mes compatriotes : Buenos-Aires compte près de quatre millions de survivants. Il faut boire beaucoup de café, prendre beaucoup de douches, changer beaucoup de linge.

La ville me plaît de plus en plus, au fur et à mesure que je la connais davantage.

C'est un délice, le matin et le soir, de lire sur les bancs de la place San-Martin. Il est rare à Buenos-Aires qu'une place ne soit pas charmante. Le moindre espace libre, dans cette cohue tumultueuse de maisons, ressort, comme un arbre à Venise. Le sens architectural des Argentins, leur fait trouver toujours des proportions heureuses. La chaleur, l'humidité et l'air, la fertilité du sol rendent prospères tous les arbres, tous les arbrisseaux qu'ils plantent. Place San-Martin, cette végétation subtropicale, sur la grande terrasse surélevée, forme une jungle miniature entre les bâtiments somptueux du cercle militaire et de l'hôtel Plaza. Le Congo place Saint-Augustin. Quelques marches à descendre et l'on se trouve dans un flot d'automobiles, quelques marches montées et l'on est parmi les pigeons et les lianes. Sous les pattes cabrées du cheval de bronze, les photographes photographient des fiancés. L'ombre des tipas et des magnolias fonce le vert déjà si doux des pelouses.

Des enfants jouent, des amoureux se cachent. Les chèvrefeuilles escaladent les cèdres bleus. Ce beau jardin, pourtant, n'est pas grand. A gauche, il donne sur le port que, d'ailleurs, on ne voit pas : la place du Trocadéro, mais d'où l'on ne verrait pas Paris. Quelquefois, dans la brume bleue surgit une cheminée de navire égaré, un môle. A côté de l'hôtel Plaza, la « Cavanna » donne l'idée d'un gratte-ciel réduit par un architecte grec à des dimensions plus humaines. Chaque buisson suffit à répandre au moins l'illusion du silence et de la fraîcheur. Un bel endroit.

C'est un plaisir continu que me donne la bonne grâce argentine. Les chauffeurs de taxis arrivent toujours là où je souhaite, quoiqu'ils ne comprennent pas un mot de ce que je leur dis. Ils prennent tous en pitié l'étranger, le « gringo » que je suis. Aucun ne cherche à profiter de ma situation défavorable. Leur sympathie devient manifeste quand ils savent que je viens de France et que j'y vais retourner. Bonne grâce de la libraire, dans le passage de Florida à Cordoba, bonne grâce des serveuses chez Desty. Je n'ai pas l'impression de faire en espagnol des progrès sensibles, mais il me semble qu'à force de gentillesse les gens de Buenos-Aires s'habituent à mon langage. Les quartiers prennent pour moi une signification amicale. La place Bartolomé Mitre, le jardin qui monte du quai à la statue du président et que les arbres à singes escaladent, m'annonce le charmant accueil que je trouverai, à Guido. La place Libertad me promet les feuilletés aux anchois que j'achèterai chez Paris! Maipù, Santa-Fé se chargent de souvenirs aimables. Alvear signifie les départs en voiture vers Olivos et San Isidro, les bons repas dans les belles maisons de la banlieue. Bien sûr, il y a beaucoup de Buenos-Aires que je ne connais pas, que je ne connaîtrai pas, mon domaine est petit. Il va de Cangallo à l'Avenida. Passé la Diagonale Norte, passé l'obélisque, passé la place de Mai je me sens hors de mes limites. Mais à l'intérieur d'un certain périmètre, j'ai mes habitudes, mes accointances, mes familiarités. Rares, les villes avec lesquelles on noue aussi vite des liens aussi forts.

Trois fois la semaine je vais au Mercado del Plata acheter ma viande et mes fruits.

Le marché m'émerveille, moins encore par son abondance que par sa propreté. C'est un jouet de Nuremberg posé au milieu de la ville.

Les canards au lait, spécialité d'Argentine ont la peau si fine qu'on les croit faits en étoffe. Les calamares s'étalent sur des glaçons translucides. A l'étal du fruitier, pas une guêpe, chez mon boucher pas une mouche. Lui-même sous sa toque blanche, dans sa blouse blanche, a l'air d'un chirurgien. Comment fait-il? Depuis six heures du matin, il débite de la viande, il en a vendu des tonnes, pas une tache sur sa manche, pas un pli à sa blouse impeccable. J'ai plaisir à savoir, plaisir à écrire que cet homme est Français. Quand on le regarde tellement attentif et intelligent derrière sa cage vitrée, on doute s'il prend des commandes

ou s'il écoute des confidences. L'un et l'autre. Le restaurateur lui explique quel banquet il prépare, la ménagère quels hôtes supplémentaires elle doit nourrir. Pour l'un, il sort d'un frigidaire comme d'un coffre-fort un morceau de choix que peut-être il se réservait à lui-même, pour l'autre, il diminue le poids, ajoute un os bien garni, et demande un prix dérisoire. Il connaît ses clients. Il veille sur eux.

La propreté est partout. Quand je rentre chez moi l'après-midi, je trouve presque chaque jour ma bonne en train de se laver les cheveux. De beaux cheveux noirs, brillants, une crinière de cheval de course. La boutique du marchand de poulets, devant laquelle je passe et repasse, à toute heure, est toujours nettoyée de frais. Le « Collectivo » même où les gens — la plupart pauvres — sont entassés comme les Parisiens dans le métro, sent le savon, les mauvais parfums, jamais la sueur.

Chez un cordonnier qui solde, les femmes se pressent pour essayer des souliers, pas un bas reprisé ou troué.

Buenos-Aires me prend. Il me semble parfois que j'y resterai toujours.

LA PAMPA. — Je n'ai jamais vu tant de ciel. Ni dans le désert, ni dans le bled, ni même sur le pont d'un navire. C'est que le désert est toujours crispé et plissé ; là où il n'est pas bordé par des montagnes il montre du moins un rocher, une esquisse de dune. Et sur l'eau de la mer, ou sur celle des chotts, le ciel ressort moins que sur ces herbages L'eau qui se combine avec lui et l'horizon en mange une partie. Cette terre semble attentive à ne pas perdre un millimètre du grand couvercle bleu qui la recouvre avec exactitude ; on dirait qu'elle s'arrange pour placer en arrière ou en avant de l'horizon le moindre bosquet, la moindre meule. C'est pour cela, sans doute, que le ciel lui verse plus de calme qu'à aucune autre terre. Il lui prodigue avec une tendresse tranquille sa lumière chaude et nourrissante. Il l'inonde d'un soleil formidable et inoffensif dont il prend soin d'amortir les traits par une brume imperceptible, mais efficace. La vue est éblouie et pourtant rien n'est brûlé. Les couleurs sont plus vives qu'au Maroc et pourtant estompées comme en Picardie. Sous cette interminable caresse, la terre se garde de bouger. Pas un frémissement, pas une ride. Elle répond à ce déploiement de lumière par un déroulement d'herbe non moins infini. Parfois, rarement, un boqueteau chétif ; plus souvent de grosses taches ovales ou rectangulaires, brunes ou noires : ce sont les troupeaux. De ces bœufs enfouis dans l'herbe, on ne distingue que les dos luisants et plats.

Non seulement je n'aperçois pas une maison, pas une église, pas un sentier, mais encore je ne vois pas un caillou ; cette étoffe verte n'a subi aucune déchirure. Gœthe dit que les pierres sont les lettres dont se sert la Nature pour écrire sa propre histoire. La nature ici n'a pas d'histoire, l'embrassement paisible de cette terre et de ce ciel a commencé avec la naissance du monde, aucun minéral, aucun végétal, aucun animal et aucun dieu, sans doute, n'ont eu la puissance ou l'audace de le troubler.

Les titans n'ont pas entassé ici leurs roches, les géants n'ont pas laissé l'empreinte de leurs pieds qui, d'ailleurs, dans cette immensité ne compteraient pas plus qu'un sabot de génisse. L'homme non plus n'a pas posé ici sa marque. Il n'est ni invité, ni exclus. Ni sa présence, ni son absence ne modifient cette pampa généreuse et indifférente. Les manies humaines d'appropriation, de distinction cessent d'être ou sublimes, ou odieuses, pour devenir simplement futiles. Ces herbages infinis — aussi larges et plus homogènes que les flots d'une mer — que leur importe si l'homme s'imagine les découper et déclare follement : « Cette parcelle est à moi. » ? La pampa ne lui refuse et ne lui demande rien. Elle n'a pas eu besoin pour verdoyer, de ses socs, de ses engrais, de ses canaux. Elle était avant qu'il n'apparaisse, elle continuerait d'être s'il disparaissait.

Sans doute l'autostrade s'efforce-t-il d'éviter les villages que nos routes s'évertuent à racoler, mais la vue ici porte loin, et depuis quatre heures que nous roulons, aucun signe ne m'a rappelé leur existence.

Cela suffit pour conférer au paysage la majesté des choses sur laquelle l'homme n'a pas mordu. Car enfin, j'ai vu bien des paysages analogues et pourtant ils ne lui ressemblent pas. La Beauce aussi est plate et la cloche du ciel tombe, bien d'aplomb sur ses blés, sans saillie et sans creux. Des herbages avec des bœufs dessus, qu'ont-ils pour nous surprendre ? Cette petite brume dans le grand soleil, je l'ai vue, l'été, en Picardie. Ces petits boqueteaux que la plaine à la fois porte et dédaigne sont familiers à nos peintres. Ces pâturages sont gras, mais pas plus que ceux du Béarn et de la Dordogne, ils le sont même un peu moins.

Mais la Pampa exhale une odeur inconnue de virginité, d'immensité.

Est-ce moi qui me le figure ? Je ne crois pas. Je m'aggrippe le plus solidement que je puis aux données de mes sens. Je me crispe pour ne rien voir d'autre que ce qu'effectivement je vois. Je bute tout de suite contre la ligne insidieuse où la sincérité et le mensonge se rejoignent. Et, bon gré mal gré, je suis contraint de reconnaître que la grandeur de la Pampa est, réellement sensible dans chacune de ses parties. Cette pièce d'étoffe se déroule depuis la forêt tropicale jusqu'aux glaciers de Patagonie et depuis les Andes jusqu'à l'Océan : mille deux cents kilomètres de largeur, la distance de la Manche à la Méditerrannée. Trois mille kilomètres en longueur : la distance de Paris à Stalingrad, je le sais, j'ai revu hier la carte. Je pensais bien que ce sont là données abstraites. Mais ce n'est pas vrai. En devenant plus vastes, les choses, l'espace lui-même prennent une sonorité différente. On ne voit pas plus de mer à Biarritz qu'à Boulogne et pourtant, si l'océan devenait aussi étroit que la Manche, la côte des Basques, il me semble, ne serait plus ce qu'elle est. Cette odeur de l'espace, il faut bien admettre qu'elle existe : une dame argentine m'a dit que, chaque fois qu'elle rentre d'Europe en Amérique, elle la hume avec volupté.

Il est d'ailleurs vrai que si j'ai vu des paysages analogues, aucun ne durait si longtemps. Voilà quatre heures que nous roulons, l'aiguille du

compteur kilométrique oscille entre cent vingt et cent quarante, rien, absolument rien n'a changé. Sous la même herbe la même terre, pas le moindre de ces affleurements blanchâtres ou grisâtres auxquels nous sommes tellement accoutumés, pas une crevasse ; la pièce d'étoffe gigantesque répète à l'infini sa chaîne et sa trame sans que ni son épaisseur ni sa couleur ne varient ; je la vois comme un insecte lilliputien doit voir un tapis.

Aucun obstacle à aucun vent. Toute vibration de l'air doit se propager avec une aussi parfaite rigueur qu'une onde sur une corde de piano. C'est pourquoi, sans doute, la Pampa rétablit de soi-même son équilibre thermique et hygrométrique. Une chaleur un peu trop forte amène automatiquement la pluie et en hiver le soleil prend d'autant plus d'éclat que le froid devient plus vif.

Cette herbe n'a jamais connu la mort. Elle verdoie éternellement, comme elle verdoie indéfiniment. Elle devient un peu plus jaune, à la fin de l'été ; jamais elle ne sèche, jamais elle ne refuse la pâture aux animaux qui la lui demandent. Ces vaches n'ont pas besoin d'étables ni de granges, elles n'ont pas même besoin d'eau, l'herbe les désaltère en même temps qu'elle les nourrit. Tout ce que peut faire pour elles la sollicitude de leurs bergers c'est de planter de-ci de-là quelques arbres qui les abritent du soleil, quelques haies qui les abritent du vent.

A gauche, en bordure de l'autostrade, je vois un troupeau. Je mesure, sa dimension qui de loin m'échappait, les vaches évidemment vont ici par centaines, par milliers, comme elles vont chez nous par dizaines, par unités. Je me rappelle mon voisin à Argentat qui menait toujours avec soi comme une grosse chienne, sa vache noire et blanche, tantôt pour la faire boire, tantôt pour la faire paître, le matin pour la sortir, le soir pour la rentrer à l'étable. Et je comprends soudain l'énormité du cadeau que la nature a fait au peuple de ce pays. J'avais oublié que chez nous les prés coûtent du travail, qu'ils en ont coûté, que dans l'Oise pour avoir un peu de foin il a fallu que je fisse labourer, engraisser, fumer, tout cela pour une vache et une génisse — d'ailleurs disparues lors de l'exode — et qu'au contraire, ce pâturage infini n'a rien coûté du tout. Il a suffi de mettre quelques vaches et quelques taureaux dans ce paradis bovin et de leur dire : « Croissez et multipliez. »

Les céréales demandent un peu plus d'effort, pas beaucoup. Le tracteur ne rencontre aucun obstacle, le soc ne bute contre aucune pierre, aucune côte ne ralentit le mouvement du semeur ou de la machine qui le remplace et le blémûrit avec la même régularité que le troupeau croît.

Tant de richesse vraie exhale un bonheur puissant. Je pense aux vers de Hugo :

Homme, ne crains rien, la Nature
Sait le grand secret et sourit.

Dans cette immensité plantureuse les guerres elles-mêmes semblent

petites. Le ciel, avec son soleil rassurant et formidable semble un paysan énorme dans l'œil duquel rit la ruse.

SAUTERELLES. — Les autostrades argentins ont leurs gares. Le poste d'essence se prolonge par un restaurant et par un atelier de réparations. Le voyageur peut y prendre ses repas, y prendre des douches, y acheter quelques provisions de route ; l'Automobil-Club est sans doute une des institutions les plus puissantes et une des plus efficaces de l'Union. L'abonné a droit au dépannage qui ne lui fait jamais défaut. Les préposés sont jeunes, vêtus de combinaisons blanches d'une propreté indiscutable, la douche qu'ils vous proposent, visiblement ils viennent eux-mêmes de la prendre.

Quant au restaurant, il est conçu pour Pantagruel. A Buenos-Aires, l'espace est précieux, la vie est chère. Ici, rien ne joue pour limiter l'abondance des portions. « Le Puchero » qu'on m'apporte est tel que je crois d'abord à une erreur. C'est une montagne de bœuf bouilli, de jambon, de saucisses, de maïs, de carottes. Beaucoup de pain, beaucoup de fruits, beaucoup de gâteaux. Les percolateurs chuintent, l'odeur du café domine celle des viandes et celle des vins. Nous reprenons la route, nous avons fait maintenant cinq cents kilomètres ; rien rigoureusement n'a changé, sauf la position du soleil. Le ciel continue à être tout bleu, la prairie continue à porter ses herbes et ses vaches. Soudain, devant nous, un nuage léger et bas ; on dirait presque une fumée. La consternation bouleverse le visage de mon beau-frère. « La langouste » murmure-t-il. Je ne comprends pas. Mais bientôt je comprends. Le nuage est formé de sauterelles. Elles s'écrasent par milliers sur le capot, sur les glaces de la voiture que nous fermons en hâte. On ne voit plus le soleil... Puis le nuage remonte, ou bien nous l'avions traversé. Mais c'est la route maintenant qui devient étrange, comme enduite d'un goudron clair. La voiture ralentit, elle dérape, elle roule sur un tapis gluant de sauterelles, pressées les unes contre les autres, trop jeunes pour voler. Elles marchent lentement. On dirait que chaque rangée est poussée par la suivante ; elles se tiennent si étroitement qu'on ne discerne aucun intervalle entre les pattes des unes et les têtes des autres ; et les moignons d'ailes ne pourraient se déployer sans renverser la sauterelle de gauche ou celle de droite. Est-ce des millions d'animaux ou un seul animal ? Elles avancent insouciantes et inflexibles. A chaque tour de roue, la voiture en écrase quelques milliers, sans déranger nullement leur ordre, sans troubler nullement leur marche. Ces sauterelles si sèches au dehors sont au dedans huileuses ; leur graisse fait patiner la voiture, il semble qu'on roule sur du verglas. De toutes manières, on ne pourrait augmenter la vitesse, car les cadavres s'amoncellent aussitôt sur le radiateur, sur le pare-choc et même sur les glaces. Une odeur infecte de friture fétide devient de plus en plus dense et de plus en plus nauséabonde. Cette carpette de vermine s'étend sur la route à perte de vue. Après vingt

kilomètres on retrouve, soulagé, le revêtement de l'autostrade ; on rouvre les glaces, on nettoie tant bien que mal les pneus, on repart. Mille cinq cents mètres plus loin, nouvelle armée de sauterelles : la première n'était qu'une avant-garde. Le défilé monstrueux se déploie sur cent soixante-dix kilomètres ! Il déborde largement la route, sur la droite et sur la gauche. Les herbes, les arbres, les fleurs, tout est rongé. Le paysage passe de l'été à l'hiver. Sauf sur les terrains où les propriétaires ont organisé une hâtive défense : ardoises plates bien à pic sur lesquelles les pattes de sauterelles glissent sans trouver de prise, incendies précipitamment allumés et dont les sauterelles ne peuvent traverser les cendres, trop molles et trop chaudes.

Je suis abasourdi par la dimension colossale du fléau, comme je l'ai été par celle de la Pampa, par celle de Buenos-Aires. Tout ici est à une échelle différente de la nôtre. Mais on aurait tort de croire que les objets multipliés gardent leur caractère originel. Maintenant que je l'ai vue par milliards de milliards, la sauterelle me semble une chose terrible ; je comprends que la Bible parle d'elle avec épouvante, et je ne comprends plus qu'elle m'ait semblé sur une pelouse, une bestiole inoffensive.

La lutte est engagée contre elle, sur tout le territoire argentin. Les avions militaires doivent bombarder au D.D.T. les colonnes en marche. Et les savants travaillent à multiplier une mouche qui, paraît-il détruit les sauterelles en pondant ses œufs dans leurs crânes.

Mais le fléau lui-même a quelque chose de mystérieux. Mon beau-frère m'affirme que les sauterelles sévissent durant sept années et cessent de sévir pendant les sept années suivantes. D'autre part, elles engraissent énormément la terre qu'elles ravagent ; l'huile de leurs cadavres lui rend la fertilité dont leurs mandibules anéantissaient les fruits.

Les anciens voyaient en elles un châtiment de la Providence, elles restent encore un mystère de la nature.

Cette odeur — incroyablement tenace — collera plusieurs semaines à la voiture, emplira mes narines bien après que les sauterelles ont disparu.

Le soleil, maintenant se rapproche de l'horizon. J'aperçois avec surprise, dans cette plaine aux limites de laquelle j'avais cessé de croire, une grosse bosse bleue. C'est la Sierra de Cordoba.

LOTES. — Promenade vers la Sierra. Il n'y a rien. D'ailleurs, il n'y a personne. Mais pourtant, je vois des inscriptions dessinées avec des pierres, peintes à la chaux, ou alors, des écriteaux dressés. Ce sont les annonces des lotissements. On m'explique la ville qu'on doit bâtir au-dessus de Santa-Rosa ; ici se dressera le réservoir d'eau, là s'étendra le jardin public ; un hôtel, un autobus pour les amateurs de pêche et de bains, un hôtel en haut pour les amateurs de golf ; ce petit plateau vert, il est

déjà un aéroport... Moi, je ne vois que deux ouvriers dans un pré : mais les avions de l'armée se sont déjà posés sur ce terrain.

A quelques kilomètres du sud, le terrain toujours désertique, doit devenir un grand centre sportif ; la place de la Cité Universitaire est déjà marquée en lettres blanches sur l'herbe verte. Le mot *lote* revient comme un leit-motiv.

La colline de droite est destinée à la Présidence de la République et la colline de gauche, au cercle militaire. Les vendeurs de lotes à Santa-Rosa m'expliquent que, en conséquence, le terrain vaut déjà quatre ou cinq piastres le mètre. Ils me conseillent d'en acheter : il montera de beaucoup.

Je les écoute avec ahurissement, je comprends assez mal qu'on négocie entre deux et trois millions l'hectare de terre à quinze kilomètres du village le plus proche et alors que jusqu'en haut du Champaki, la Sierra vous en offre par dizaine de mille, c'est que je ne comprend pas le « Lote ».

Les journaux sont pleins de lui ; les deux tiers de la publicité portent sur le lotissement. Chacun d'eux semble plus absurde que l'autre. Mais en règle générale, ceux qui ont conclu ces affaires qui semblent démentes, gagnent. Le vendeur se frotte les mains ébloui par son bénéfice, deux nuits plus tard, regrette amèrement d'avoir vendu. Le prix de la terre monte impitoyablement. C'est bizarre, vu que l'Argentine possède des terres en quantités presque illimitées et une population insuffisante pour sa grandeur. Mais cela est. La hausse appelle la hausse. L'acquéreur souscrit à ces lotes qu'il paie au mois, par petites sommes, espérant qu'il les revendra plus cher qu'il ne les a payés ; car le lote est sa tirelire, son épargne. D'ailleurs, il pense aussi qu'il ne vendra pas et se retirera dans la petite maison qu'il aura construite sur sa terre. Souvent cela arrive... Voilà pourquoi les lots se vendent dans cette Sierra vingt fois plus cher qu'ils ne feraient en France.

Toute la question est de savoir si le lotisseur fera ou non honneur à ses engagements, s'il installera comme il a promis l'eau et l'électricité. Mais en règle générale, il le fait, puisqu'il a vendu avec une marge bénéficiaire considérable.

L'espoir des uns recoupant l'espoir des autres, la ville effectivement surgit. Donogoo Tonka de la montagne ou de la plaine, ou de la mer. Il y a des accidents, il y a les crises, c'est là peu de chose par rapport à la hausse continue, qui reprend de plus belle, si elle s'est un moment arrêtée.

On pourrait acheter en dehors des lotissements puisque les terrains monteront nécessairement si le lotissement réussit. On ne le fait pas. Les Argentins ont tendance à se serrer les uns contre les autres. Le pays est illimité ; les agglomérations sont engorgées. L'immensité même du territoire, par un curieux paradoxe fait donc renchérir les parcelles dont théoriquement elle devrait limiter la hausse. Tout le monde veut être

là où tout le monde est. J'ai quelque peine à comprendre ce mystère, mais si on ne le comprend pas, on ne comprend rien à l'Argentine. Si comblée qu'elle soit par la nature, c'est à l'espoir qu'elle doit tout. Les hommes ne sont pas venus dans la province de Buenos-Aires pour exploiter la merveilleuse pampa mais pour chercher des mines d'argent qui ne s'y trouvaient pas. « Il faut regarder chaque matin de quel côté le soleil se lève », me dit l'un d'eux. L'espoir travaille cette Sierra. Les villes en fin de compte surgiront. On paiera à prix d'or des terrains qui ne vaudront pas plus que ceux qu'on laissera négligés... Énorme tapis de jeu.

Je fais sur l'Europe un retour mélancolique. Je sais que l'essentiel pour un pays est de multiplier ses maisons. Sa richesse se mesure au nombre de ses toits. Tout, chez nous conspire à décourager la construction, tout ici l'encourage ; même si les prétextes fournis étaient mauvais le résultat lui, resterait bon. Santa-Rosa est née, Santa-Monica va naître. Et une autre ville, face au Champaki, et une autre, et encore une autre. Une armée de nains bienfaisants et invisibles circule dans ces montagnes, es travaille ; et sans cesse s'éveille une nouvelle Blanche-Neige, pas toujours une beauté, mais toujours une jolie fille saine et rose.

Ce désert spéculatif n'en reste pas moins mystérieux pour moi. Les pensées bourgeoises que la paysannerie française vous fait absorber avec le pain et le vin opposent une réticence scandalisée à ces jeux de l'espoir et du néant. L'Economie de la Sierra ne m'est pas moins étrangère que ses iguanes et ses teros, ses gomeros géants que j'admire, mais qui à chaque rencontre, me déconcertent.

MAR DEL PLATA. — Des amis m'affirment que je trouverai la fraîcheur à Mar del Plata : ils m'y emmènent dans leur voiture chez d'autres amis ; les trains, bien entendu, sont combles, à la gare on vous propose une place à trois mois d'échéance. Plaisir d'emballer un chandail dans sa valise. Plaisir de retrouver la lumière de la Pampa. Elle est déjà pour moi quelque chose de plus qu'un souvenir, elle deviendrait vite un besoin. L'effet qu'exerce sur vous cette combinaison merveilleuse de puissance et de finesse ne s'émousse sans doute nullement avec l'habitude.

Je me suis fait, je crois, au colossal argentin. Aux millions de taureaux. Aux millions de pesos. Aux villes bâties en deux ans, aux superbénéfices. Je reste pourtant abasourdi devant Mar del Plata. Je n'ai jamais vu, ni même imaginé une station de bains de mer aux proportions si amples. C'est Deauville, Biarritz, Le Touquet et Ostende réunis. Les routes qui mènent aux plages et au casino sont aussi pleines de voitures que Corrientes et Alvear. Le casino lui-même n'a plus l'air d'un casino, mais d'une caserne géante ou d'un conglomérat de grands magasins sans étalages. Ou peut-être d'une usine mystérieuse sans fumée pour bombes atomiques, pour isotopes, que sais-je ? Et, en effet, c'est une usine à jeu. Chez nous le jeu cherche à se dissimuler, à s'attifer, à paraître une

modalité de luxe. Les tables de baccarat sont précédées de fleurs, de jardins, de terrasses, de salles où l'on ne joue pas, où on lit, où on écrit, où on boit, on mange ; le tout enrubanné de spectacles. Les vedettes chantent dans des halls où les joueurs, un moment, refluent. Le casino exhibe des ballets russes. Il sauvegarde les apparences. Il permet à ses clients de les sauvegarder. « Venez donc au grill du casino, c'est là qu'on trouve encore les meilleurs turbots », et on passe insensiblement du grill à la roulette.

Ici, rien de tel. D'abord le jeu est nationalisé. Le casino appartient au Gouvernement. Le joueur paie simplement une contribution indirecte comme le fumeur qui achète au bureau de tabac son paquet de gauloises. Ensuite, il y a fort peu de concurrence. Si l'on veut un casino qui ne soit pas celui de Mar del Plata, il faut aller à Ponte del Este, en Uruguay. Enfin, la passion du jeu est sans doute plus véhémente, assurément plus avouée en Argentine qu'en Europe. Le casino juge donc inutile de faire des frais généraux qui n'augmenteraient pas ses profits. Il n'a nul besoin d'un cuisinier célèbre, d'un orchestre de classe internationale. Il n'a nul besoin de fournir des justifications à un public qui n'en demande aucune. Il donne à jouer, et cela suffit, comme, dans une région affamée, c'est assez de donner à manger sans procurer en sus des danseuses et des éclairages. Les gens pour accéder aux tables se pressent comme aux guichets des cinémas quand passe un superfilm célèbre avant même qu'on le représente. Les salles s'entassent, par étages. On a beau les multiplier on en manque. Si énorme que soit le casino, en hauteur, en largeur, en profondeur, on va le doubler. Ses bénéfices, cette année, sont à l'ordre de cinquante milliards.

Toute l'Argentine joue ici ; les uns viennent pour un mois, les autres pour un jour, certains pour une nuit. Les hôtels sont pleins, les villas pleines, chacun entasse tous ceux qu'il peut dans les chambres qu'il a. Beaucoup de gens couchent dehors, dans leurs voitures, ou même sur les banquettes des cafés.

Là où l'argent exerce un pouvoir absolu, il finit par ne plus compter. Il n'y a plus de prix à Mar del Plata, aucune discussion n'est concevable entre les acheteurs épuisés et les vendeurs surmenés. On me montre des appartements qui semblent, vus de dehors, de dimensions modestes et qu'on loue 5, 6, 7 000 pesos par mois. Des villas humbles, dans le style « Samsufi » valent 100 000 pesos, c'est-à-dire, au cours du marché parallèle de 5 à 7 millions.

Une plage, deux plages, trois plages ; elles sont très grandes. Pas assez. Les parasols et les cabines cachent entièrement la mer. Pour prendre un bain, il faut faire la queue... La haute société de Mar del Plata cherche, dans ses Cadillac, à deux, dix, vingt kilomètres de là un sable et des vagues moins encombrées.

Cette plage géante, ce Casino géant ont engendré une ville dont le

développement paraît encore plus vertigineux que celui de Buenos-Aires.

Le peuple des joueurs suscite un peuple de commerçants. Toutes les maisons importantes de Buenos-Aires veulent avoir leurs succursales à Mar del Plata.

Le Club nautique, le Club de golf, toutes les institutions municipales qui rivalisent de grandeur, de magnificence, ont besoin d'un personnel qui s'ajoute à l'armée des croupiers. Les entrepreneurs travaillent tellement qu'ils finissent par s'installer, avec leurs familles, près de leurs chantiers. Le réservoir d'eau lui-même devient une manière de monument. La plate-forme supérieure est aménagée en terrasse d'où l'on voit la pampa, la mer et la côte. Encore un personnel supplémentaire. La bâtisse attire la bâtisse. C'est ainsi que Mar del Plata est devenue — soudain — une ville de cent mille habitants auxquels s'ajoutent en saison cinq à six cent mille estivants.

La hausse des terrains a été, je crois, proportionnellement, plus forte que dans la capitale elle-même.

Il en résulte, d'ailleurs, qu'on ne trouve plus aucun jardin à aucune villa. On est éberlué, que dans ce pays immense, les gens acceptent de se serrer ainsi. Des dames riches qui ont à Mar del Plata une belle maison, leur orgueil, ne peuvent tricoter sur leur perron, sans veiller à ce que leur pelote de laine ne roule pas chez leur voisine. Cette station somptueuse fait penser, parfois, à un lotissement de banlieue.

La personne chez qui des amis me mènent et qui veut bien devenir mon hôtesse, possède en haut de Mar del Plata, un jardin de deux hectares. On en parle, on me le montre comme un musée. Les parents de cette dame s'étaient établis à Mar del Plata bien avant qu'on ne songeât à y bâtir un Casino. Elle a joué enfant dans ce jardin. Elle veut le conserver. Elle l'aime. Et cela se voit tout de suite. Les arbres ont cet air heureux et sain des plantes qui ne sont pas seulement vigoureuses, mais soignées, un admirable parterre de dahlias arbore des fleurs dignes de toutes les expositions horticoles. Pétales beiges, cœurs bruns, dahlias blancs, dahlias bleus, dahlias rouges, toutes les couleurs se répondent, sans jamais se nuire. Une allée d'hortensias ; la haie s'abaisse par moments pour laisser voir la mer ; il est bien vrai que ce jardin est beau.. Je le regarde d'autant plus que je le sais condamné. Il ne survivra pas à sa propriétaire. Le terrain vaut trop cher. Si riches que puissent être les héritiers de cette dame, on doute qu'ils sacrifient plusieurs millions par an pour garder des arbres, des dahlias. Le lotissement implacable montera jusqu'au haut de cette côte, comme il a déjà ravagé tout le reste. Pourtant les villas de Deauville, les villas de la Côte Basque ont gardé leurs jardins. Et on comprend mal que les Argentins n'aiment pas mieux s'installer le long de leur côte infinie ailleurs qu'à Mar del Plata pour avoir un peu de terrain. Ce n'est pas l'esprit du pays ; dès qu'ils cessent d'être seuls, dans un espace illimité, ils veulent se sentir bien serrés les

uns contre les autres. Est-ce un reste des peurs anciennes, au temps où leurs aïeux craignaient les attaques des Indiens? Ou bien, dans ce pays ultra-moderne, l'effet redoutable du moderne grégairisme empêche-t-il de concevoir le plaisir sans l'étouffement?

Il est d'ailleurs vrai que Mar del Plata jouit d'un climat exceptionnel. C'est me dit-on, grâce aux courants marins.

Le fait est que j'endosse un chandail, alors qu'à Buenos-Aires et même dans la pampa, la chaleur devenait réellement pénible.

Mon hôtesse me mène dans une pièce toute décorée d'énormes cartes et me montre qu'une ligne tirée bien perpendiculairement à Mar del Plata depuis la côte, n'atteint derechef la terre ferme qu'en Australie. Je vois, en effet, que cette ligne passe sous le cap de Bonne Espérance et ne touche l'Afrique en aucun point; elle est plus longue que l'Océan Atlantique tout entier dans sa plus grande largeur. Il existe très peu d'endroits sur la planète où l'air qu'on respire soit purifié par une telle quantité d'eau, une fois encore, il me semble ressentir l'immensité comme une sensation inconnue. L'air, en tous cas, est extraordinairement léger. Vivifiant comme celui de nos plages de la Manche, mais beaucoup plus chargé de soleil. Mon hôtesse me dit que la lumière est encore plus belle ici en hiver qu'en été, lorsque la température descend très en dessous de zéro et qu'on ne s'en aperçoit pas, tant le soleil est fort.

Quelques heures dans ce beau jardin suffisent pour me faire oublier la fatigue que l'atmosphère sub-tropicale de Buenos-Aires m'avait causée. L'appétit et le sommeil prennent des revanches brutales. Chacun d'ailleurs ici, paraît stimulé, on ne sait trop dire dans quelle mesure c'est par l'air de Mar del Plata et dans quelle mesure cela tient à la vitalité merveilleuse surabondante de notre hôtesse ou à celle de ce prodigieux continent.

EMMANUEL BERL

SOUVENIRS

Les lecteurs de la Revue de Paris *ont déjà fait connaissance avec Anatole de Montesquiou (voir livraisons de mars et avril), dont les souvenirs, encore inédits, éclairent d'un jour si nouveau l'histoire de l'Empire et de la Restauration. Aide de camp de Napoléon, Montesquiou possède toute sa confiance. Malgré ses attaches étroites avec la vieille aristocratie, il appartient à une famille qui sert loyalement, et parfois à ses dépens, la dynastie nouvelle.*

C'est à elle que l'Empereur confie ce qu'il a de plus précieux au monde : son fils. Madame de Montesquiou, mère de notre mémorialiste, est connue dans l'histoire sous le nom de Maman Quiou, *le nom que balbutiait sur ses genoux le petit roi de Rome. Pas de surnom plus tendre, plus émouvant. Maman Quiou remplacera, dans le cœur de l'enfant, la mère oublieuse. Cette Marie-Louise ingrate, inférieure à son destin, les souvenirs qu'on va lire la montrent sous de cruelles couleurs. Ils sont complétés par les deux récits de madame de Montesquiou, sur sa vie auprès du roi de Rome et sur la façon dont une politique impitoyable la sépara de lui. On connaissait l'existence de ces récits ; on souhaitait les voir publiés un jour. Les voici.*

On ne sera point surpris de trouver dans ces pages un certain décalage chronologique. L'auteur écrit moins une relation systématique qu'il ne rédige des souvenirs à bâtons rompus ; cette méthode, si c'en est une, donne à son récit un ton de sincérité et d'abandon qui ajoute à sa valeur documentaire.

R. B.

LES DERNIERS JOURS EN FRANCE DE MARIE-LOUISE ET DU ROI DE ROME

La veille du départ de l'Empereur pour la campagne de 1814, il vint le soir dans le cabinet de ma mère aux Tuileries et lui dit : « Madame, je vais vous envoyer un paquet que je désire que vous mettiez en sûreté. C'est pour mon fils, c'est pour lui si je ne reviens pas. N'en parlez à personne. Constant va vous l'apporter. »

Ma mère, toute surprise et alarmée de cette précaution qui avait quelque chose de sinistre, lui dit : « Il serait à désirer qu'il n'y eût pas l'intermédiaire de Constant [1], puisqu'il est nécessaire que la chose

1. Vairy, dit Constant (1778-1845), premier valet de chambre de l'Empereur. Il l'abandonna à Fontainebleau en 1814.

reste secrète. » — « Ah! reprit l'Empereur, Constant est un homme sûr.» En effet, vers minuit, Roustan [1] apporta chez ma mère une boîte énorme très ficelée, très cachetée, dont le contenu restait pour moi un mystère. J'envoyai chercher, le lendemain, mon homme d'affaires, Beaugrand, et je le chargeai de porter sur-le-champ, très mystérieusement, cette caisse à Courtanvaux pour l'y cacher dans quelque réduit secret de cette vaste et vieille habitation depuis longtemps abandonnée. Mon ordre fut exécuté.

J'eus l'affligeant honneur de voir pour la dernière fois l'empereur Napoléon, peu d'heures avant son départ pour l'île d'Elbe, car je fus du nombre de ces rares amis qui lui restèrent et qui donnèrent, par leur présence auprès de lui, la preuve éclatante de leur admiration fidèle dans ce moment solennel que je n'oublierai jamais. Il jeta un coup d'œil rapide sur les principales circonstances de sa vie et daigna me dire quelques paroles sur sa position, sur son avenir, sur les moyens de défense qui lui restaient encore et qu'il sacrifiait volontairement aux intérêts de la France. Il me parla aussi de plusieurs hommes qu'il avait cru ses amis et dont il avait eu à se plaindre. Enfin, il fit une récapitulation rapide des torts qu'on lui attribuait en fouillant infidèlement dans l'histoire, puis il passa aux sujets de regret que sa chute imposerait à la France. « J'étais un obstacle à toutes les dilapidations dont les sujets naîtront de toute part. Mais l'on ne comprendra mon mérite que quand il ne sera plus temps. »

***

A Fontainebleau, en 1814, des écrits tentateurs et de fréquents émissaires essayaient de corrompre en détail l'armée qui restait à l'Empereur. Arthur de la Bourdonnais, un jour, me proposa une promenade à cheval dans la forêt. Arrivés dans un endroit qui nous plut, nous nous arrêtâmes et nous assîmes sur un rocher. Alors il me montra des lettres qu'il venait de recevoir de Paris, et, je crois, de madame Alfred de Noailles [2] et de madame Elie de Périgord [3]. Elles lui peignaient comme réel et général l'enthousiasme que les dames du Faubourg Saint-Germain et du Faubourg Saint-Honoré avaient cherché à développer dans la population de Paris. « Raoul de Montmorency [4] et Elie de Périgord nous ont déjà rejoints, disaient-elles. Venez, vous êtes attendu, amenez-nous du monde. » « — Eh bien, me dit Arthur, qu'allez-vous faire ? » « — Rester. »

1. Roustan, mameluck de Napoléon, ne lui fut pas plus fidèle au jour du malheur.

2. Charlotte-Marie-Antoinette, fille du duc de Poix, femme du vicomte Alfred de Noailles, mort à la Bérézina.

3. Augustin-Marie-Elie-Charles de Talleyrand-Périgord (1788-1879) épousa en 1807 Marie-Nicolette, fille du comte de Choiseul-Praslin (1787-1866).

4. Raoul de Montmorency (1790-1832), duc de Montmorency en 1845. De son mariage avec Euphémie de Harchies, il n'eut point d'enfants.

« — Ah! vous avez bien raison. Sans doute, il existe un lien, et je le sens. Mais, une fois dégagés de nos serments, et cela ne peut tarder... » « — Je resterai encore au delà. » « — Quoi, se peut-il? On me l'avait bien dit. Vous allez à l'île d'Elbe? » « — Oui. » « — Mais, songez-y bien; vous vous perdez. Venez plutôt reprendre votre rang. » « — Ma place est marquée par la reconnaissance. » « — J'espère qu'il ne le souffrira pas. » « — J'espère que si, et je regarde son consentement comme le dernier et le plus grand de ses bienfaits. J'ai voulu être auprès de lui dans ses triomphes; je dois prendre part à son infortune. » « — Ah! mon cher ami, vous justifiez mon estime et mes craintes; lorsque j'appris qu'il venait de vous nommer son aide de camp, je m'en affligeai pour vous. Je m'en serais réjoui, un an plus tôt. Mais à cette époque, il n'y avait plus que des malheurs à prévoir. »

En revenant au château, je remarquai cependant qu'Arthur était un peu aigri. Il alla même jusqu'à me dire : « Réfléchissez-y bien, car enfin, vous vous trompez peut-être. Prenez-y garde. L'empereur Napoléon, à Fontainebleau, est encore un grand homme; à l'île d'Elbe, ce n'est peut-être qu'un aventurier. Votre famille vous blâmera. » « — Elle ne peut pas trouver mauvais que je mette en action les principes de morale que j'ai reçus d'elle. » « — L'abbé de Montesquiou [1] que vous aimez et qui vous aime... » « — Je suis fort aise que le même nom se trouve là-bas en opposition, en expiation. »

***

Avant de suivre l'Empereur dans son exil, je tenais à prendre conseil de ma famille dont une partie avait trouvé asile dans le vieux château de Courtanvaux et dont l'autre partie était fugitive avec l'Impératrice, depuis la prise de Paris. Je partis donc de Fontainebleau, un soir, et je n'eus pas plutôt fait deux lieues que je tombai dans une avant-garde de cosaques. A l'aide de la langue polonaise que je n'avais pas tout à fait oubliée et dont même je me souviens encore quelquefois, je me tirai d'affaire. Je leur dis que la paix était signée, qu'eux seuls l'ignoraient encore, que de part et d'autre nous pouvions dorénavant voyager avec toutes les facilités et même en nous entr'aidant. Malgré mes protestations, ils entremêlaient leurs réponses de la désagréable menace de me conduire au général Czernichev, qui commandait à Étampes. Je finis par leur dire que, puisqu'ils ne voulaient pas me laisser passer, j'allais retourner sur mes pas. Dans l'embarras que leur causait l'idée de cette paix signée à leur insu, ils consentirent à ce dernier parti. Me voilà donc repartant pour Fontainebleau. Mais je ne renonçai pas à mon projet.

1. L'abbé de Montesquiou, cousin de l'auteur de ces souvenirs, était l'un des représentants les plus notoires du parti royaliste. Il fit partie du premier ministère de Louis XVIII.

Je ne tardai pas à me jeter hors de la grand'route ; et là, de ferme en ferme, par d'affreux chemins, sur tous les chevaux que je pus me procurer et avec toutes les difficultés nocturnes, je voyageai pendant toute la nuit. J'arrivai à sept heures du matin à Orléans [1], où se trouvait l'Impératrice avec toute la famille impériale revenant de Blois [2]. Il était de trop bonne heure pour voir Marie-Louise. De chez ma mère, je me fis annoncer à la duchesse de Montebello, qui me reçut sur-le-champ. Elle était au lit, et d'abord, au lieu de s'occuper des grands intérêts dont le nœud était à Fontainebleau, elle me parla avec tendresse d'elle-même, et du danger qu'elle courait d'attraper un gros rhume dans une chambre dépourvue de tentures et de rideaux. Un grand châle de cachemire d'une couleur foncée l'enveloppait avec grâce et faisait ressortir la blancheur de son teint. Elle minauda pendant quelque temps en débitant sur ce sujet tous les lieux communs. Enfin, elle me dit, avec l'air d'une excessive curiosité et d'absence de sentiment : « — Eh bien, dites-moi donc, l'Empereur ? Comment se porte-t-il ?... Est-il mort ? » « — Comment, mort ? m'écriai-je, mais pas du tout, je vous assure. Il se porte même très bien et m'a chargé de donner de ses nouvelles à sa famille. » « — Comment, reprit-elle, il n'est pas mort ? Vous en êtes bien sûr ? Mais à quelle heure l'avez-vous quitté ? » « — Hier, à sept heures du soir. » « — Ainsi, hier, à sept heures du soir, il n'était pas encore mort ? Oui, mais depuis... Croyez-vous qu'il se tue ? » « — Qu'il se tue ? Non. Il supporte le malheur avec autant de grandeur que la fortune. »

Comme la duchesse m'annonça qu'il était de trop bonne heure pour voir l'Impératrice, j'allai, en sortant de chez elle, chez le roi d'Espagne [3]. Il était couché et me reçut avec beaucoup d'affabilité et de simplicité, me parla amèrement de l'entêtement qui avait empêché son frère de faire la paix. « Enfin, ajouta-t-il, tout est fini. Nous n'avons plus qu'un désir, c'est que le roi de France nous permette de vivre en France comme de simples particuliers. C'est un prince sage, philosophe. Puisse-t-il faire le bonheur des Français... »

C'était le jour de Pâques. Je vis tout le reste de la famille à la messe,

1. C'est le 7 avril que le colonel de Montesquiou arrivera à Orléans, porteur de nouvelles toutes fraîches de Napoléon.

2. Le 28 mars 1814, le roi Joseph, à qui Napoléon a confié la défense de Paris et ce qu'il a de plus précieux, sa femme et son fils, réunit le Conseil de Régence et fait décider le repli de la famille impériale sur la Loire. Le 29, Marie-Louise et le petit roi de Rome gagnent Blois où le gouvernement est installé le 30 mars. C'est là qu'arrive la nouvelle de la déchéance de l'Empereur, proclamée par le Sénat. Le 9 avril, Marie-Louise part pour Orléans, peut-être avec le désir de rejoindre Napoléon qui l'attend à Fontainebleau. Autour d'elle un réseau d'intrigues se noue. au centre duquel agit la duchesse de Montebello, dame d'honneur, qui a voué une implacable rancune à l'Empereur. Finalement, Marie-Louise ne rejoindra pas son mari. Après avoir vu son père, l'empereur d'Autriche à Rambouillet, elle ira prendre les eaux d'Aix avant de se laisser emmener à Vienne.

3. Joseph Bonaparte (1768-1844).

qui fut dite, je crois, par le cardinal Fesch[1]. L'Impératrice avait apparemment entendu la messe dans son intérieur, car elle ne parut pas ; et moi, j'attendais toujours qu'elle me fît demander, ne pouvant pas croire que, dans de pareilles circonstances, elle n'eût pas quelque chose à dire au moins par bienséance à un aide de camp de son mari.

C'était une chose curieuse et imposante que le spectacle de cette famille qui, après avoir été séparée par la fortune heureuse et jetée sur tant de trônes, se trouvait de nouveau réunie, mais pour déplorer ses grandeurs perdues. Jérôme, roi de Westphalie, était fier de son épouse [2] dont l'antique famille lui semblait un appui ; cette reine cachait encore dans son cœur les grandes qualités et les hautes vertus qui brillèrent depuis avec tant d'éclat et de durée. Louis [3] savait assez bien s'accommoder de l'humble fortune pourvu qu'elle ne lui rendît pas son épouse [4]. Aussi, ne voyait-on pas celle-ci à Orléans ; elle avait suivi sa mère à Navarre [5].

Malheureusement, dans toute cette fuite impériale, on semblait être convenu de faire et de dire tout ce qu'il fallait pour déconsidérer Joseph. Il n'y avait qu'une voix sur son compte ; et cela me fut d'autant plus pénible que sa figure et sa tournure rappelant parfaitement l'Empereur, je ne pouvais pas le regarder sans vénération et attendrissement.

La mère de tous ces rois [6] conservait son attitude noble et ces restes d'une beauté qui semblait avoir été le type de toutes celles que l'on admira parmi ses enfants. Le cardinal Fesch rendait grâce à sa robe rouge qui lui assurait un rang et même un asile. Mais combien de mécomptes inattendus avaient déjà affligé tous ces illustres malheureux! Il venait d'y avoir autour d'eux d'innombrables désertions.

Cependant, le bruit de la mort de l'Empereur circulait au château et se trouvait dans toutes les bouches. Beaucoup de personnes avaient l'air de trouver mauvais que je m'occupasse de le démentir ; aussi avais-je bien de la peine à le détruire entièrement. Toute la journée se passa sans que je fusse admis chez l'Impératrice. Enfin, à huit heures du soir, elle me fit demander. Ce ne fut pas dans son cabinet et sans témoins qu'elle me reçut ; ce fut dans son salon, devant une vingtaine de dames rangées en cercle, devant ses ministres, plusieurs officiers de sa maison et, pour comble d'outrage, devant le comte Schouwaloff [7], aide de camp de l'empereur de Russie et chargé par ce prince de conduire l'Impératrice vers Paris au-devant de son père.

1. Joseph, cardinal Fesch (1763-1839), demi-frère de madame Lætitia.
2. Catherine de Wurtemberg (1783-1835).
3. Louis, roi de Hollande (1778-1846).
4. Hortense (1783-1837), fille de Joséphine, mère du futur Napoléon III.
5. Après le divorce, l'impératrice Joséphine s'était retirée au magnifique château de Navarre, près d'Evreux, dont il ne reste rien.
6. Madame Mère.
7. Le comte Paul Andriévitch Schouwaloff, lieutenant général, aide de camp et homme de confiance du tzar Alexandre.

Elle était debout, devant la cheminée. C'est là qu'elle me parla, tandis que tous les yeux et les oreilles s'occupaient de nous. De l'air le plus froid, elle me dit : « Comment avez-vous laissé l'Empereur ? » Et sans attendre ma réponse, elle ajouta : « Croyez-vous qu'il se tue ? » Je ne pus pas vaincre un premier mouvement, je frémis et, d'une voix que l'indignation rendait mal assurée, je lui dis assez haut pour que les assistants les plus voisins pussent l'entendre : « Rassurez-vous, madame, je suis certain qu'il ne se tuera pas ; qui donc pourrait se charger mieux que lui de sa vengeance ? Un homme faible se tue ; et l'Empereur est encore plus grand dans l'infortune que sur le premier trône du monde. »

Elle jeta avec embarras un regard rapide sur toute l'assemblée et me dit : « — Mais il va à l'île d'Elbe. J'ai fait ce que j'ai pu pour le rejoindre, cela a été impossible. J'en suis bien fâchée. Vous allez à l'île d'Elbe ? » « — Oui, sans doute. Voici pour les vrais amis de l'Empereur le moment de lui prouver leur affection. » « — Et moi aussi, j'irai à l'île d'Elbe le rejoindre. Je le veux, je le dois. Je sens que je n'y serai pas heureuse ; mais cela ne fait rien ; je remplirai un devoir. »

Elle s'attendrit à ces mots, et j'aurais voulu croire que ce fût sur le sort de son mari et sur celui de son fils.

***

Quelques heures avant le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe [1], il me fit appeler et me chargea d'aller trouver, à Rambouillet, l'Impératrice. A cette mission, il joignit ses adieux. « — J'aurais été charmé de vous emmener à l'île d'Elbe, me dit-il, mais j'aurais eu tort, j'aurais brisé votre fortune. » « — Ah ! Sire, m'écriai-je en fondant en larmes, c'en est fait. Quand on a eu le bonheur de servir près de vous, on ne peut plus s'attacher à aucune autre cause. » « — Il y a toujours celle de la patrie. » « — Désormais, la retraite. » « — Non, non, non, mon cher, vous êtes jeune, vous pouvez parvenir. Vous devez servir le nouveau Roi. Servez-le comme vous m'avez servi, avec la même fidélité, avec le même zèle. » « — Jamais... D'ailleurs, je ne crois pas que l'émigration et Coblentz puissent jamais sympathiser avec l'armée. » « — Le nouveau Roi fera beaucoup pour l'armée. » « — Sire, vous reviendrez. »

L'Empereur dressa la tête et me regarda avec surprise. « — J'en juge, Sire, par mes sentiments et par tous mes souvenirs. Jamais, on ne pourra oublier en France votre bonté, votre grandeur et vos bienfaits. » « — Non, c'est fini pour moi. Je sais bien que j'aurais pu tenir encore avec succès. J'aurais passé la Loire, je me serais joint à Soult, à Suchet, puis à Eugène

1. Après avoir abdiqué, le 7 avril, signé le traité qui lui confère la souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe — désespéré, abandonné, Napoléon, dans la nuit du 12 avril, tente en effet de se donner la mort. Après une nuit d'agonie, il revient à la vie. Il quittera Fontainebleau, le 20 avril, et s'embarquera le 28, à Fréjus, sur la corvette anglaise l'*Undaunted*, qui l'emmènera à l'île d'Elbe.

et je serais revenu sur Paris. Je les aurais surpris, terrassés ; il n'en serait pas échappé un seul. Mais non, ce que je veux, c'est que la France soit heureuse. Elle le sera avec son nouveau Roi. C'est un prince doux, spirituel, fin. » « — Sire, je ne comprends pas la France sans vous. » « — Mon cher ami, que voulez-vous... Ah! le mal est venu depuis les bords du Rhin et de plus loin. Déjà, Marmont a commencé à me trahir dès que les ennemis sont entrés sur le territoire. L'imbécile! Il fallait bien les laisser venir pour les exterminer. Mais ils n'ont pas voulu comprendre mon plan. J'ai été gêné de tous les côtés. Les misérables! Il y a trois hommes que j'aurais dû faire pendre : Marmont, Fouché et Talleyrand, et pour ces deux derniers, j'avais haut comme cela de papiers dont le moindre suffisait pour les faire pendre. Mais non, je leur ai fait des scènes horribles et je ne les ai pas fait pendre. Voilà où a été mon tort. Il ne faut pas mécontenter les gens, ou bien il faut alors leur faire leur procès. Vingt fois j'ai été tenté, et puis j'ai été trop bon. Ce Talleyrand... Qui est-ce qui m'a fait faire la guerre d'Espagne? C'est lui. Il m'avait persuadé que je ne serais jamais tranquille tant qu'un Bourbon régnerait en Europe. Le duc d'Enghien... C'est à lui que je l'ai sacrifié. J'ai haut comme cela de preuves. Eh bien, savez-vous ce qu'il va faire à présent? Il va exploiter tout cela contre moi. Je méprisais les hommes comme la boue. Eh bien, je ne les méprisais pas encore assez. Tous mes maréchaux, tous ces généraux, je les ai comblés ; j'ai eu tort. Il fallait leur donner, sans doute, mais il fallait surtout leur promettre. Comme cela, je les aurais toujours tenus en haleine. Je les ai gorgés, ils m'ont quitté. Ils croient qu'ils pourront se passer de moi... Ils verront... Les émigrés viendront réclamer les biens qu'ils ont perdus. Que leur répondra-t-on quand ils feront valoir les services pour lesquels ils ont été dépouillés? Comment ôter un bien aux acquéreurs et comment les leur laisser? On voudra vous faire payer toutes nos victoires, tous les malheurs de la guerre. Les États-Unis se présenteront avec leurs prétendues créances... Les États-Unis? Mais ils nous doivent bien plus que nous ne pouvons leur devoir... Si l'on établissait la balance, bon Dieu!... Et la Louisiane et Louis XVI... J'étais un obstacle à toutes les dilapidations dont les sujets naîtront de toute part. Mais l'on ne comprendra mon mérite que quand il ne sera plus temps. Louis XVIII est un homme d'esprit. Mais on dit qu'il est d'une corpulence et d'une conformation telle qu'il est obligé de porter un jupon. »

A ce mot de jupon, je fis une exclamation. « Ce n'est pas possible », m'écriai-je. « — Si fait, reprit l'Empereur, d'un ton absolu, il porte un jupon. » « — Mais, Sire, jamais les Français n'obéiront à un roi en jupon. » « — Que voulez-vous, mon cher? Il est sûr qu'un roi à cheval conviendrait mieux. Il faut une main de fer pour conduire les Français. Si celui-ci vient avec ses vieilles prétentions, il ne pourra pas s'en tirer. S'il arrive un homme nouveau, à la bonne heure, il pourra tenir. Adieu, je vous remercie de votre attachement, de vos regrets, de vos bons et

loyaux services, et si jamais vous passez dans les eaux qui baignent mon île, venez me faire une visite. J'aurai grand plaisir à vous voir. »

Ce furent ses dernières paroles. Je partis en suffoquant et en lui criant de nouveau : « Sire, vous reviendrez. »

Il était trois heures du matin. Ce fut avec un inexprimable serrement de cœur que je traversai cet appartement vaste et désert. Les planchers étaient encore couverts des matelas préparés pour les officiers de service, mais les désertions nocturnes laissaient de plus en plus ces apprêts inutiles. J'avais vu ces mêmes salles si pleines, et ces vastes galeries si parcourues et si assiégées par un foule admiratrice et solliciteuse! Ah! que ce contraste, signalé dans ce moment par la faible lueur de quelques lampes mourantes, offrait à mes regards une scène dramatique et terrible...

Je me précipitai dans ma chaise de poste qui m'attendait au pied du perron dans la cour du Cheval Blanc, et je partis pour Rambouillet, où j'arrivai en peu d'heures, sans avoir pu calmer un instant mon esprit et mon cœur tout rempli et tout inspiré par des idées nouvelles sur la réelle sagesse et la vraie grandeur.

« Et l'on veut qu'il se tue! me disais-je. Ah! qu'il a mieux compris son devoir en conservant la vie! Ah! qu'il y a d'élévation dans l'âme qui consent à rentrer dans une condition vulgaire après avoir dicté des lois, après avoir fait trembler le monde! Il semble ainsi braver ses ennemis comme le roc brave la tempête ; il semble défier ses souvenirs d'enfanter des remords. Cette abdication est volontaire, puisqu'il pouvait unir son armée du Nord à celles qui lui sont revenues d'Espagne et d'Italie. »

Toutes les idées de force, d'éclat, de grandeur et de prospérité ne pouvaient plus obtenir de moi que de la compassion et du mépris. Toute la rêveuse philosophie des anachorètes et des pères du désert s'emparait de mon imagination. Je ne songeais plus qu'à une retraite champêtre et solitaire et à l'étude profonde au milieu des bois, des rochers et des fleurs. J'avais déjà fini plusieurs ouvrages d'imagination et j'avais arrêté le plan de plusieurs autres. Mais j'étais bien décidé à écrire d'abord un précis des abdications célèbres. J'avais besoin de ce sujet-là pour soulager mon âme, pour exhaler en détail toutes les pensées nouvelles qui m'étouffaient.

J'arrivai à Rambouillet dans un état d'exaspération qui tenait un peu du délire. Et dans ce moment où j'avais tant besoin de calmant pour apaiser ma souffrance, je trouvai notre souveraine, la femme de Napoléon, entourée de cosaques dans son palais, supportant avec tranquillité cet avilissement et d'autant plus à plaindre elle-même qu'elle ne le comprenait pas...

Le roi de Rome, tout enfant qu'il était, puisqu'il n'avait que trois ans, avait le sentiment naturel de son infortune. Dès qu'il me vit, il me dit d'une voix attendrie : « Monsieur Anatole, comment se porte Papa?

Monsieur Anatole, vous ne savez pas? A présent, je ne peux plus porter l'uniforme des lanciers, je ne peux plus porter l'uniforme des grenadiers, je ne peux plus porter l'uniforme des chasseurs. Il faut que je porte l'habit des ennemis... » Et il se jeta dans mes bras en fondant en larmes.

Les propos calomnieux qui avaient surgi de la foule de ses ennemis à l'époque de sa naissance avaient eu assez de retentissement et de succès dans toute l'Europe et même à Vienne pour que la première pensée de l'empereur d'Autriche, en arrivant à Paris, eût été de faire une enquête sur l'accouchement de Marie-Louise. L'éclaircissement qui s'en suivit rassura son cœur paternel. D'ailleurs, la ressemblance du roi de Rome avec tous les archiducs et toutes les archiduchesses devait être à première vue un gage de filiation. Quand l'empereur d'Autriche vint à Rambouillet, Marie-Louise descendit jusqu'à la porte du château avec son pauvre enfant. Elle le jeta dans les bras de son père et lui dit alors quelques mots en allemand avec beaucoup de larmes et une apparence d'énergie. L'Empereur embrassa son petit-fils en pleurant aussi, et le pressa sur son cœur en disant : « Ah! je reconnais bien mon sang. Quel dommage que je sois arrivé trop tard... »

Je ne connais pas de mot plus niais que celui-là. Il semble que la couronne de France fût alors dégradée au point d'être devenue le prix de la course ou peut-être du hennissement, comme autrefois celle de je ne sais plus quel vaste empire d'Asie.

Cette visite de l'empereur d'Autriche avait déjà eu lieu lorsque j'arrivai à Rambouillet.

L'Impératrice me reçut avec plus d'empressement qu'à Orléans. Elle était seule et debout. D'une voix émue, elle me demanda des nouvelles de l'Empereur, puis elle ajouta : « — J'aurai bien voulu le rejoindre. » « — Eh, madame, m'écriai-je, que n'y couriez-vous lorsque les chemins étaient ouverts? » « — On m'en a empêchée. Mais mon intention est toujours de le rejoindre. » « — Vous n'avez pas pu le faire lorsque vous étiez souveraine, le ferez-vous à présent que vous êtes prisonnière? »

Ce mot la fit rougir. « Je suis, reprit-elle, je suis la fille de l'empereur d'Autriche, double raison peut-être pour lui être soumise. L'empereur d'Autriche n'oubliera jamais que je suis sa fille. Ma réunion avec mon mari ne peut avoir lieu dans ce moment ; mais elle aura lieu plus tard. »

Je fis un signe de dénégation et me retirai chez le roi de Rome.

LES SOUVENIRS DE MADAME DE MONTESQUIOU

Nous passâmes l'hiver de 1815-1816 à Courtanvaux. Cette retraite dans la solitude d'une vieille demeure devenue à peine habitable, malgré des travaux considérables, qui duraient encore, était sévère. A de courtes journées succédaient de longues soirées que l'on ne parvenait que diffi-

cilement à remplir. Un soir, nous demandâmes à ma mère [1] de nous raconter toute l'histoire de ses relations avec Napoléon. Ma mère s'en défendit longtemps. Je me rappelle que, habituellement disposée à céder à nos prières, dans cette circonstance, elle se bouchait les oreilles avec ses deux mains en disant : « Mes chers enfants, vous m'ennuyez quand vous me parlez de ce temps-là. Vous savez que rien ne m'est plus importun que ce souvenir. J'aurais dû ne jamais aller à cette cour. C'est vous, c'est votre père qui m'y avez entraînée. Et voyez le beau résultat, et dans quelle position nous sommes aujourd'hui. Un maire de village est, pour ma famille, une autorité redoutable ; et mes enfants restent sans avenir. M. de Montesquiou est banni de la Chambre des Pairs [2]. Enfin, nous sommes dans la position la plus odieuse. C'est un désastre comme on en voit peu. Je l'avais bien prévu. Aucun de vous n'a voulu me croire. »

Ne sachant comment obtenir ce récit désiré, nous prîmes le parti de contrarier ma mère sur quelques-uns des faits de ce temps-là. La contradiction obtint ce qui avait été refusé à nos instances. Voici le récit de ma mère :

« Je quittai ma retraite et ma vie paisible et presque ignorée avec une peine, une frayeur et une timidité d'enfant. J'avais perdu l'usage du monde et il ne me restait plus que de vieux souvenirs. Le pauvre abbé de Montesquiou, notre ami intime, avait été exilé par Napoléon. Cet exil le fatiguait, quoiqu'il ne se fût jamais rendu à la petite ville de Menton qu'on lui avait assignée pour unique asile. Il était las d'errer avec incertitude et mystère et de compromettre tous ses amis. Je me décidai de demander moi-même son rappel à l'Empereur. L'audience me fut accordée sur-le-champ. L'Empereur me fit le plus aimable accueil. Il y a plusieurs de ses paroles qu'il m'est impossible d'oublier. Je lui dis : « Après avoir compté toutes vos journées par des victoires, comptez-les » maintenant par des bienfaits. » — « C'est la même chose », me dit-il d'un ton sec et brusque.

» J'avoue que cette sécheresse et cette brusquerie inattendues furent au moment de me déconcerter. Peut-être s'en aperçut-il, car il reprit, avec une excessive douceur : « Votre cousin ne tarderait pas à vous » compromettre. Ainsi, vous me demandez une grâce, et je vous rendrai » le plus mauvais service, tandis que je veux que, pour vous, tout soit » miel et confiture. »

» J'avais été si contrainte, si troublée pendant toute cette longue conversation, qu'en en sortant j'étais au moment de m'évanouir. Madame

1. Françoise Le Tellier de Montmirail (1765-1835), descendante de Louvois. Elle avait épousé en 1780, le comte Elisabeth-Pierre de Montesquiou.

2. Le comte de Montesquiou, père de l'auteur de ces Souvenirs, avait été nommé pair de France, lors de la première Restauration. La seconde le destitua, comme ayant repris son service de Grand Chambellan pendant les Cent-Jours. Il ne rentra à la Chambre Haute qu'en 1819.

de Chevreuse, dame du palais de l'Impératrice, fut enchantée de mon évanouissement qui, pour elle, était un triomphe [1]. Elle me secourut avec un grand bruit, déclarant à l'oreille de toutes les personnes qui se trouvaient là qu'il était bien naturel qu'une personne qui avait vu la reine Marie-Antoinette aux Tuileries ne pût pas rentrer dans ce palais sans un trouble mortel. Elle me serra la main et me dit : « Ah! que je vous » plains et que je vous comprends! »

» Enfin, j'avais obtenu ce que j'étais venue demander. Je m'en retournai contente. Dès ce moment, je revis l'Impératrice [2] souvent, et bientôt ses malheurs augmentèrent encore l'attrait que j'éprouvais pour elle. Avant que l'Empereur fût remarié, mais lorsque c'était déjà convenu, elle me dit un jour, à Malmaison : « — L'Empereur veut vous nommer » dame d'honneur de la nouvelle Impératrice et veut nommer madame » Anatole dame du Palais, il me l'a dit. » « — Je vous en supplie, lui » répondis-je, de faire tout ce que vous pourrez pour qu'il n'en soit » rien, quant à ce qui me regarde. Pour ma belle-fille, à la bonne heure. » Mais, avec mon attachement si connu pour vous, quelle confiance » puis-je inspirer à l'autre? » « — L'Empereur le veut, reprit-elle, et » moi je le désire. »

» Rien ne me contrariait plus que cette idée. Cependant, l'Empereur me fit dire par la reine de Naples, sa sœur, qu'il me priait de lui désigner les personnes que je croyais convenables pour les places de premières femmes de chambre et de secondes femmes de chambre et pour un troisième service. Je fis ce travail. Cela me donna beaucoup de peine, d'incertitude et de tracas de tous genres. J'eus deux sujets de satisfaction fort peu de temps après. Je sus que je ne serais pas dame d'honneur, et la plupart des personnes dont j'avais fait choix furent nommées [3].

» A Fontainebleau, je fus nommée gouvernante de l'enfant qui devait naître. L'Empereur le dit à M. de Montesquiou après une étrange scène publique que Sa Majesté venait de faire à M. de Talleyrand et dont M. de Montesquiou avait été un des nombreux témoins. On avait, dit-on, hésité entre madame de Beauvau et moi, du moins le bruit public nous avait toutes deux désignées. L'Empereur, avant de faire connaître son choix, désirait avoir ma réponse par écrit. J'hésitais, j'étais effrayée d'une vie si nouvelle, d'une responsabilité si grande et de tous les obstacles que l'injustice, l'envie, la haine et l'incertain avenir pouvaient apporter sur mes pas dans cette route nouvelle. Vous me pres-

1. La duchesse de Chevreuse avait été nommée par force, dame d'honneur de l'Impératrice et témoignait à tout instant de son hostilité au régime et à la personne de l'Empereur.

2. Joséphine.

3. La « Maison » du roi de Rome fut ainsi constituée : comtesse de Montesquiou, gouvernante des Enfants de France ; comtesse de Boubers et madame de Mesgrigny, sous-gouvernantes ; baron de Canisy, écuyer ; Bourdois de La Motte, médecin ; mesdames Soufflot, Froment, Darnaud, premières femmes.

sâtes tous d'accepter, aucun de vous ne peut l'avoir oublié, et je cédai, voyant dans mon consentement une grande contrariété pour moi, mais des chances heureuses pour vous autres.

» Le duc de Bassano fut un des premiers à me féliciter, quoique je le connusse fort peu. « Je reçois, me dit-il, des nouvelles à la main fort » exactes et détaillées. On m'y parle beaucoup de votre nomination, » madame, et de l'assentiment général qu'elle a obtenu. Il n'en est pas » de même, ajouta-t-il, d'une autre nomination faite le même jour : » l'archevêché de Paris ne portera pas bonheur au cardinal Maury [1]. »

» Le duc de Rovigo accourut aussi. Il me fit des compliments qui tenaient de la félicitation et de la condoléance : « On est bien heureux » de vos succès, me dit-il. Dès le premier jour, j'ai vu sur votre tête » un nuage bien noir. »

» Marie-Louise vint en France avec de bonnes intentions et des idées sages. L'Empereur lui dit un jour : « Mais est-ce qu'en songeant au sort » de la reine Marie-Antoinette, tu n'avais pas quelque inquiétude? » Elle répondit : « On a beaucoup dit que ma tante avait eu une conduite » légère. Je tâcherai que la mienne soit toujours bonne. »

» On ne s'occupait dans son funeste intérieur qu'à lui donner des préventions contre tous ceux qui n'étaient pas d'une certaine coterie. Un jour (c'était avant ses couches), elle me dit, en riant beaucoup et en croyant dire une chose charmante : « — Savez-vous ce que dit la duchesse? » Elle dit qu'il y a trois animaux qu'elle a en horreur : le rat, le crapaud » et M. de Luçay. » « — Ah! mon Dieu, madame, m'écriai-je, qu'est-ce » que M. de Luçay fait là? » « — Ah! madame de Montesquiou, reprit-» elle, je trouve que c'est vraiment bien drôle. » Puis elle me parla de Vienne, de son départ, de tout son voyage. Mais elle plaça parmi les anciens objets de son affection et de ses regrets un gros rat qu'elle avait élevé en cage à Vienne et dont il avait fallu se séparer. J'avoue que je compris tout, excepté la tendresse pour un rat.

» Longtemps après et lorsqu'elle fut tout à fait sous l'empire de la duchesse [2], elle entra un jour chez moi en me disant : « — Ah! que nous » venons de rire. Comme M. de Saint-Aignan est aimable et spirituel! » Il est charmant, il est si médisant. Voilà une heure qu'il nous dit du

1. Jean-Siffrein Maury (1746-1817).
Bien que de très modeste extraction, il s'acquit vite une réputation flatteuse dans les milieux ecclésiastiques, littéraires et mondains. Membre de l'Académie française, député aux États généraux, il défendit avec éloquence la cause de la monarchie et de l'Eglise. Archevêque de Nicée. Rallié à Napoléon en 1806, il fut nommé au siège de Paris en 1810 et reçut le chapeau. La Restauration lui garda, de son attitude, une sévère rancune.

2. La duchesse de Montebello, née Guéheneuc, fille d'un commissaire des guerres, avait, en 1800, épousé Lannes. Elle fut dame d'honneur de Marie-Louise et mourut en 1856. Elle exerçait sur l'Impératrice une influence considérable. Il semble qu'elle ait cherché à l'éloigner de l'Empereur. Telle était du moins l'opinion de madame de Montesquiou. Aussi bien, les deux femmes se jalousaient et se détestaient.

» mal de tout le monde et si drôlement. » « — Ah! madame, lui dis-je, » si vous donnez avis à un médisant, vous en aurez bientôt cent auprès » de vous et puis les calomniateurs viendront à la file. »

» L'Empereur m'avait dit plusieurs fois que l'impératrice Joséphine désirait vivement voir son fils, mais que cela ferait tant de peine à Marie-Louise qu'il ne pouvait pas se décider à me donner des ordres pour une telle entrevue. Je lui dis de me laisser faire et de me répondre seulement qu'il approuverait ce que j'aurais fait. Il me dit : « J'y consens, mais » prenez garde de vous perdre. »

» Dès le lendemain, j'envoyai M. de Canisy [1] à Malmaison dire à l'impératrice Joséphine que je connaissais son désir de voir le roi de Rome, et que nous irions nous promener à Bagatelle le dimanche suivant, à deux heures et demie. Elle me fit répondre qu'elle était enchantée et qu'elle serait la première au rendez-vous. Pour ne pas laisser deviner notre secret, j'avais convenu avec M. de Canisy que je lui dirais, en montant en voiture, que je lui abandonnais le choix de la promenade. Peu de temps après, je le rappelai pour lui dire que si l'enfant avait besoin de s'arrêter, nous irions à Bagatelle. Effectivement, nous y arrivâmes. En entrant dans la cour, M. de Canisy, avec un air d'étonnement, vint m'annoncer que l'impératrice Joséphine était là. Je lui répondis : « Nous sommes trop avancés pour reculer ; cela serait inconvenant. » Elle était dans le petit cabinet du fond. Elle nous fit entrer tout de suite. Elle se mit à genoux devant l'enfant, fondit en larmes et lui baisa la main en lui disant : « Mon cher petit, vous saurez un jour l'étendue » du sacrifice que je vous ai fait ; je m'en rapporte à votre gouvernante » pour vous le faire apprécier. »

» Après avoir passé une heure avec l'enfant et moi, elle voulut voir tout ce qui composait dans ce moment le service du jeune Roi. Elle fut aimable comme elle l'était toujours, et le fut tellement pour la nourrice [2] que cette femme dit, en remontant en voiture : « Dame, que celle-ci » est aimable! Elle m'en a plus dit en un quart d'heure que l'autre pen- » dant six mois. »

» J'avais amené madame de Mesgrigny, sous-gouvernante, madame Soufflot, dame d'annonce et madame Marchand, berceuse [3].

» La première fois que je revis l'Empereur, il me dit : « Vous avez » dû la trouver bien fanée. Elle est bien vieillie. »

» Je fus indignée : « Sire, lui répondis-je, les malheurs font vivre vite. » Du reste, je n'ai remarqué que son attendrissement et sa reconnaissance. »

1. Louis-Emmanuel de Carbonnel de Canisy était écuyer de l'Empereur et premier écuyer du roi de Rome. Sa femme, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, puis de Marie-Louise, finit par obtenir le divorce et enfin épouser, en 1814, Caulaincourt, duc de Vicence.

2. Madame Auchard.

3. Madame Soufflot était la nièce de l'architecte du Panthéon. Quant à madame Marchand, son fils, qui devait accompagner Napoléon à Sainte-Hélène, s'éleva du rang de valet de chambre à celui d'ami et de confident de l'Empereur.

» Longtemps après, je parlai à l'Impératrice régnante en faveur de l'Impératrice disgraciée et je vis que cette conversation ne lui plaisait pas. « — Vous devriez y aller, lui dis-je, et au lieu de cela, vous empêchez » l'Empereur de la voir. Le sacrifice qu'elle a fait était cependant assez » grand pour mériter au moins votre estime. » « — En partant de Vienne, » me répondit-elle, je m'attendais à la voir, et je croyais même qu'elle » viendrait à la cour. Mais l'Empereur a laissé cela à ma disposition et » j'ai mieux aimé lui rester tout à fait étrangère. Je dois redouter son » crédit sur l'esprit et sur le cœur de l'Empereur. Du reste, ajouta-t-elle » fort sèchement, je sais fort bien que vous avez beaucoup d'amitié » pour elle et que, de plus, vous lui avez montré mon fils. » « — J'ai dû » exécuter les ordres de l'Empereur. »

» Elle reparla certainement à l'Empereur du zèle que j'avais montré pour sa rivale ; et je crois que l'Empereur ne me blâma point, car il donna peu après une preuve éclatante de sa persévérance. Ordinairement, il allait à Malmaison furtivement, à l'insu de tout le monde et surtout de sa femme. Mais le jour que je rappelle, en sortant de déjeuner (on était à Saint-Cloud), il se promena à pied avec sa femme et son fils sous l'avenue des marronniers dans laquelle donnait la porte vitrée de son cabinet. Nous trouvâmes une voiture à l'extrémité de cette terrasse et il y monta devant nous toutes en disant tout haut : « A Malmaison ». Je fus toute troublée de cet événement qui me rappela mon conseil si mal reçu, et qui me donnait gain de cause ; mais je me souviens que je triomphai modestement, que je baissai la tête et que j'osai à peine regarder Marie-Louise dont la rougeur trahissait le mécontentement.

» On faisait tout ce qu'on pouvait pour effacer dans le cœur de l'Impératrice le sentiment très réel qu'elle avait pour son mari. La duchesse détestait l'Empereur, et donnait avec ardeur dans le parti de la régence, parti toujours vivant, toujours agissant, qui avait pour chef M. de Talleyrand et pour appui M. le duc de Vicence, M. de Sémonville [1], M. de Guéheneuc [2], M. de Flahaut [3], Fouché, Corvisart [4]... Ce parti se rani-

1. Charles-Louis, marquis de Sémonville (1759-1839), ancien conseiller au Parlement de Paris ; rallié après la Révolution, chargé de mission en Belgique, à Gênes, à Florence, en Hollande ; sénateur et comte de l'Empire. Il négocia le mariage avec Marie-Louise, ce qui ne le gêna point pour voter, en 1815, la déchéance de l'Empereur. Comblé d'honneurs par la Restauration, il se rallia, après 1830, à Louis-Philippe.

Sémonville était le beau-père du maréchal Macdonald et du général de Montholon, compagnon d'exil de Napoléon à Sainte-Hélène.

2. Charles-Louis-Joseph-Olivier, baron, puis comte Guéheneuc (1783-1849) frère de la duchesse de Montebello, servit auprès de son beau-frère Lannes, jusqu'à la mort de celui-ci.

Général de brigade, aide de camp de l'Empereur en 1812. Mis en disponibilité en 1814 ; commanda en 1831 la brigade d'occupation de Morée.

3. Il s'agit du fameux Charles de Flahaut (1785-1870), fils, à n'en pas douter, de Talleyrand et dont le nom est étroitement lié à celui de la reine Hortense. Il mourut grand chancelier de la Légion d'honneur du Second Empire.

4. J.-N., baron Corvisart-Desmarets (1755-1821), médecin du Premier Consul, puis de l'Empereur.

mait à chaque départ de l'Empereur et ne faisait plus que végéter à son retour.

» M. de Talleyrand venait chez moi de temps en temps, me parlait de l'ancien temps, de la vénération de l'Empereur pour moi et de beaucoup d'autres choses. Je me rappelle bien à présent que, plus d'une fois, il eut l'air de chercher au fond de mon âme ce que je pensais d'une régence. Je comptais sur le génie de l'Empereur ; et une régence me semblait le plus juste sujet d'effroi.

***

» L'Impératrice Marie-Louise, aux Tuileries, était un jour fort en peine du salut de son âme. Elle en parla fort douloureusement. L'Empereur s'opposait indirectement à ce qu'elle fît ses pâques. Il la trouvait trop grande dame pour lui permettre de s'agenouiller devant le tribunal de la pénitence ; cela souffrit de longues difficultés, et je ne sais pas comment cela se termina, mais elle me dit ce jour-là : « — Je ne veux pas » aller en enfer pour le plaisir de l'Empereur. » « — Vous aimez mieux, » lui répondis-je, l'y laisser aller tout seul ? »

***

» Un jour, vers la fin de la campagne de Russie, et lorsque depuis un assez grand nombre de jours l'Impératrice était sans nouvelles de l'Empereur, elle eut l'imprudence de me dire : « — Ah ! madame de Montesquiou, que je vous conte quelque chose qui m'est arrivé ce matin » et qui m'a fait un effet horrible dont je suis encore toute saisie. J'étais » sous la grande allée de marronniers ; et je pensais à... vous savez bien... » quelqu'un qui est absent ; et je disais, qu'est-ce que je deviendrais s'il » revenait ? Dans ce moment-là un énorme marron me tomba sur » l'épaule. Je n'ai jamais été plus effrayée de ma vie, je crus que j'allais » perdre connaissance. » « — Apparemment, lui répondis-je avec un » grand sang-froid, apparemment que Madame se crut entendue ou » devinée. »

» Le fait est que, par tous les moyens, on était venu à bout de lui persuader que l'Empereur ne l'aimait pas et qu'elle avait des rivales dans son cœur. Après ce début, on lui fit entrevoir tous les charmes d'une régence et d'une jeunesse indépendante. M. de Metternich avait commencé, à Prague, quelques tentatives auprès d'elle pour la détacher de ses devoirs. Elle me l'avait dit avec indignation, mais peu à peu, la duchesse, chargée de cette mission, avait réussi où M. de Metternich avait échoué.

» Un jour la reine de Naples me dit : « Madame de Montesquiou, il » faut que je vous dise quelque chose qui vient d'arriver à votre sujet, » tout à l'heure. L'Impératrice vient de raconter à l'Empereur une longue

» histoire fort inconvenante et de fort mauvais ton. L'Empereur, impa
» tienté, lui dit : « Où vas-tu donc chercher tes histoires ? Va chez la
» gouvernante, tu en entendras d'un meilleur genre. » L'Impératrice,
» avec beaucoup d'humeur, lui répondit : « C'est précisément de chez
» elle que j'arrive. » Mais, soyez bien tranquille, madame de Montes-
» quiou, l'Empereur n'a pas été dupe de sa finesse. »

» Au commencement de la campagne de Moscou, j'eus l'idée de faire faire le portrait du Roi par mademoiselle Thibault [1]. Quand l'Impératrice revint de Prague, ce portrait n'était pas tout à fait terminé. Il lui donna l'idée d'en faire faire un en grand, par Gérard. Elle me dit qu'elle ne comptait pas envoyer celui-ci en Russie et que ce serait une surprise pour le retour. J'offris de ne pas envoyer le mien, mais au contraire elle exigea que je ne changeasse rien à mon projet. Cependant, à mon insu, Gérard n'ayant eu besoin de séances que pour la figure, ce portrait fut terminé, montré à tout le monde avec la recommandation de n'en point parler ; et enfin, il fut mystérieusement emballé sur la voiture de M. de Beausset, qui devait le porter. Je ne mis d'empressement à déjouer personne, je n'en eus même pas l'idée ; mais le hasard dérangea le stratagème et servit mon projet. M. de Montbreton, chargé du portrait que j'avais fait faire, rejoignit l'Empereur à Smolensk, tandis que M. de Beausset, voyageur moins jeune et moins leste, n'arriva au quartier général que la veille de la bataille de la Moskowa [2]. Ce dernier portrait n'eut pas plus de

LE ROI DE ROME, par Gérard

1. Aimée Thibault (?-1868), miniaturiste de talent. Elle débuta au Salon de 1804. Madame de Montesquiou lui commanda une miniature, d'après nature, du roi de Rome, à cheval sur un gros mouton, et le fit envoyer à l'Empereur en Russie. En 1814, sur la demande de l'Impératrice (ou de madame de Montesquiou ?), Mademoiselle Thibault exécuta, sur une bonbonnière qui fut envoyée à Napoléon aux armées, le célèbre portrait du roi de Rome, en prières, avec la légende : « Je prie Dieu qu'il sauve la France et mon père. »

2. Cf. le récit de la campagne de Russie par A. de Montesquiou, *Revue de Paris*, avril 1948.

bonheur par la suite, car il fut brûlé, par les ordres mêmes de l'Empereur, avec de nombreux bagages, pendant la retraite, à Orcha, sur le Borysthène. Gérard en avait fait une exacte et charmante copie qui me fut donnée par l'Empereur et que j'ai conservée.

» Après le retour de Moscou, l'Impératrice était bien changée. Elle avait de l'humeur, les yeux rouges, des maux de nerfs, des migraines, et ne voulait pas que l'Empereur vînt chez moi sans elle. Elle y tenait si maladroitement que l'Empereur finit par me dire un jour : « — Mais, » madame de Montesquiou, qu'est-ce que l'Impératrice a donc ? Qu'est-ce » que tout cela signifie ? » « — C'est, lui répondis-je, une révolution de » bonheur et de dents de sagesse. » « — Vous croyez ? » et il s'en alla en ayant l'air de ne pas croire que ce fût cela.

» Après la campagne de Saxe, l'empressement qu'elle mettait à ne jamais me laisser seule avec l'Empereur redoubla. Enfin, un dimanche matin, ayant conduit l'enfant chez l'Empereur pendant le déjeuner, je remarquai avec plaisir que l'Impératrice était coiffée seulement et que le reste de sa toilette était encore à faire. Cela m'assurait un instant d'entretien avec l'Empereur. Elle le comprit aussi et chercha à l'empêcher ; mais je tins bon. Dès qu'elle fut rentrée chez elle, je dis à l'Empereur : « — Ne vous avertit-on pas de ce qui se passe ? Ne vous parle-t-on » pas de Louis XVIII ? Ne savez-vous donc pas qu'il est à la porte ? » « — Bah ! le comte de Lille [1] ? Ce n'est qu'une poignée de monde qu'il » a avec lui. Mais, madame, comment le savez-vous ? Qui vous a dit tout » cela ? » « — J'entends de côté et d'autre différentes nouvelles, divers » propos, je n'ai que le talent de les réunir et d'en tirer un sens. Enfin, » et la régence, vous devez mieux le savoir, car c'est plus près de vous ? »

» Dans ce moment, l'archi-chancelier entra et, pendant qu'il faisait son salut, l'Empereur lui plaça sa main sur le cou en faisant un geste funèbre et dit : « Alors, cette tête tomberait. » « — Comment, comment, » s'écria l'archi-chancelier en reculant, qu'est-ce que cela signifie ? » « — Je disais à madame, reprit l'Empereur, que si le comte de Lille » rentrait, cette tête ne tiendrait guère. » Et l'archi-chancelier, d'un air fort mécontent, grommela entre ses dents : « Je n'ai point voté la mort, » je n'ai point voté la mort, je n'ai point voté la mort [2]. »

» Un jour, à Orléans, l'Impératrice entra le matin dans mon cabinet. Elle était fort rouge et l'on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle se jeta dans mes bras et me dit en sanglotant : « — Madame de Montes- » quiou, il n'y a que vous ici qui puissiez me donner un bon conseil. » Que faut-il faire ? » « — Madame, lui répondis-je, vous êtes sa femme, » vous n'avez donc qu'une chose à faire, le rejoindre et le suivre. N'avez- » vous pas partagé son bonheur ? » « — Ah ! oui, j'irai le rejoindre. C'est

1. Titre porté par Louis XVIII jusqu'à la première Restauration.
2. Cambacérès, en effet, n'avait pas, au procès de Louis XVI, voté la mort. Il s'était prononcé pour la détention perpétuelle, mais en cas d'invasion seulement.

» ce que je veux ; c'est mon devoir et mon désir. Mais, madame de Mon-
» tesquiou, ne peut-il pas croire que le duc de Vicence ne l'a pas servi
» comme il aurait dû le faire ? Et alors, je crains qu'il ne me soupçonne. »
« — Non, madame, vous serez toujours justifiée par son cœur. » « — Je
» suis très occupée de savoir comment je pourrai vous écrire. » « — Ma-
» dame, vous êtes bien bonne. »

» Deux jours après, elle me dit encore : « Comment ferais-je pour
» vous écrire de là-bas ? »

» Je la remerciai encore, et je lui dis que nous avions le temps d'y penser. Enfin, une troisième fois, elle réitéra cette question. Je me rappelle que cette fois-là, je la reçus moins bien et elle ne m'en parla plus.

***

» La reine de Naples[1] traitait à merveille le roi de Rome. Elle venait souvent le voir à Schœnbrunn et se le faisait amener dans la petite maison de campagne qu'elle avait à peu de distance. Elle admirait la grâce et la beauté de cet enfant. Quelquefois, elle me disait : « Madame, quand je ne le vois pas, il me semble que je ne puis pas l'aimer, son père m'a fait tant de mal. Mais quand je le revois, tout est oublié. »

» Elle me disait aussi : « — Sa mère, sa mère, qu'est-ce qu'elle fait ici ?
» Et que veut dire ce grand portrait qu'elle porte à son cou, si elle n'a
» pas son image dans son cœur ? Pourquoi n'est-elle pas à l'île d'Elbe ? »
« — Mais, Madame, elle n'est pas la maîtresse ; on s'y est opposé. »
« — Opposé, allons donc, opposé ? Mais qu'est-ce que cela fait ? On
» s'échappe. Ah ! si l'on avait voulu, autrefois, m'empêcher de rejoindre
» mon mari... Est-ce qu'elle n'a pas des draps dans son lit, des rideaux ?
» On s'échappe par la fenêtre. Il fallait ne pas être sa femme un ins-
» tant — et c'était là mon avis, comme vous le pensez bien — mais
» puisqu'elle l'a été, elle doit l'être toujours. »

» Jamais elle ne me parla de sa sœur, la reine de France. Un jour, je lui dis, en voyant ses mains qui étaient petites, blanches, potelées et jolies : « Il est impossible de voir ces mains-là sans reconnaître la sœur
» de notre malheureuse Reine. » Elle ne répondit rien et devint sérieuse et froide. J'en demandais dans la suite la raison à madame de Colloredo, qui me dit que la Reine cherchait toujours à écarter de sa pensée un si douloureux souvenir.

» Un matin, la Reine, passant dans le jardin sous mes fenêtres, m'appela. J'accourus à la fenêtre, que j'ouvris. « Madame de Montesquiou,
» me dit-elle, amenez-moi demain matin mon petit-fils, je lui réserve
» un camp qui l'amusera. »

1. Marie-Caroline, reine de Naples (1752-1814), fille de l'impératrice Marie-Thérèse, sœur de Marie-Antoinette, mère de Marie-Amélie, reine des Français, grand-mère de Marie-Louise.

» Le lendemain, à six heures, on vint m'annoncer qu'elle n'existait plus. En se couchant, elle avait dit aux femmes qui l'avaient accompagné depuis la Sicile : « Mes affaires vont bien, priez Dieu qu'elles se termi-» nent de même et vous vous en trouverez bien aussi. »

» Je lui disais un jour : « — Comment Votre Majesté ne s'adresse-t-elle » pas au roi de France, afin de lutter contre les efforts de Murat qui se » retourne de ce côté et tâche de l'avoir pour allié? Si Votre Majesté » allait à Paris, peut-être que... » « — Ah! pour ça non, me répondit-» elle, on dit que Murat veut y aller. Ne voulez-vous pas que je l'y » rencontre pour danser une chaconne avec lui? »

» Madame de Brignole [1] avait été choisie par la duchesse et sa clique pour accompagner Marie-Louise à Vienne [2], avec injonction de suivre mot à mot la ligne que l'on s'était tracée. Il s'agissait surtout de continuer à perdre dans l'esprit de cette princesse la personne qui suivait son fils. Cependant, madame de Brignole voulut un jour me mettre au fait de tout ce qui se préparait pour le retour prochain de l'Empereur. Je reçus excessivement mal cette confidence et lui dis même : « On voit » bien que vous n'êtes pas Française, puisque vous désirez des événe-» ments qui ne peuvent avoir lieu sans causer de grands malheurs à la » France. » Elle n'en parla plus.

***

» Le départ de l'Impératrice pour les eaux d'Aix se préparait [3]. On attendait la permission de Louis XVIII. Elle avait été demandée par l'empereur d'Autriche. Ce fut avec peine que le roi de France y consentit ; on lui avait nommé les personnes qui devaient accompagner la princesse et il se prononçait surtout contre Corvisart. Cependant, il répondit qu'il n'avait rien à refuser à son allié, surtout dans une circonstance qui intéressait son cœur. L'Impératrice emmena tous ceux qui l'avaient suivie dans la sortie de France, excepté son fils qu'elle laissa dans les mains de sa gouvernante. Le général Neipperg [4], nouvellement placé près d'elle par son père, fut du voyage. Elle s'occupait avec joie de tous les préparatifs, sachant qu'elle devait retrouver aux eaux la chère duchesse et Corvisart. Elle me confia en partant une partie de son

1. La comtesse Anne-Marie-Gasparde-Vincente Fieri était la veuve du comte de Brignole-Sale.

2. C'est le 25 mai 1814 que Marie-Louise partit pour Vienne. L'accompagnaient, outre madame de Montebello et une partie de la Maison du roi de Rome, mesdames de Montesquiou et de Brignole, le général comte Caffarelli, frère du général tué en Egypte, Méneval, Saint-Aignan et Beausset.

3. M. de Montesquiou revient ici en arrière. Ce départ pour Aix remplaça celui que Marie-Louise projetait, peut-être sincèrement, pour l'île d'Elbe.

4. Adam-Adolfus, comte de Neipperg (1775-1829). Successeur de Napoléon dans le cœur de Marie-Louise, qu'il épousa après la mort de l'Empereur. Il eut d'elle trois enfants.

trésor, montant à la somme de huit cent mille francs, qu'elle ne me redemanda que longtemps après son retour, car ce fut au moment de mon propre départ.

» La duchesse, fidèle au rendez-vous, vit bientôt qu'elle était remplacée dans le cœur de son amie et qu'il y avait des secrets pour elle. Cette absence qui ne devait durer que deux mois au plus, en dura, je crois, cinq. Elle revint à Vienne au milieu du Congrès et fut visitée par tous les souverains arrivés pendant son absence.

» Madame de Brignole tomba malade la veille du premier jour de l'an. Son rôle n'avait point cessé. Elle éloignait de plus en plus l'Impératrice de son fils et, par conséquent, de celle que l'on voulait perdre pour être plus à l'aise et assurer le succès des critiques. Aussi, dis-je un jour à Méneval : « Mon cher Méneval, mettez-vous bien une « chose dans la tête, c'est qu'il y a ici deux personnes qui doivent bientôt » mourir : madame de Brignole d'une mort physique et moi d'une mort » morale. »

» Pendant quelques jours, madame de Brignole, pouvant encore se lever, passait dans ma chambre qui donnait dans la sienne et y restait pendant qu'on faisait son lit. Ce fut alors qu'elle me dit que M. de Talleyrand désirait avoir avec elle l'entretien le plus secret, mais qu'elle s'y refusait toujours. Je lui rappelai ce qu'elle avait commencé à me dire au mois de juin 1814, au sujet du retour de l'Empereur. Elle me répondit, avec autant de vivacité que j'en avais eu moi-même alors : « Vous m'avez » si mal reçue la première fois que je ne suis guère tentée de vous en » dire davantage. Cependant, croyez que nous le reverrons. »

» Sa maladie augmentant de plus en plus, elle me fit appeler un jour de grand matin et, me regardant d'un air sinistre, elle me dit : « Madame » de Montesquiou, je vais glisser de Schœnbrunn dans l'éternité. Je » vous ai priée de venir parce que j'ai confiance en vous. Je vous demande » de consulter mon médecin quand il m'aura vue, afin qu'il vous dise » ce qu'il pense de mon état. Je me crois bien mal, et je veux mourir » en chrétienne. » Je fis une partie de ce qu'elle désirait, mais je ne lui communiquai pas la fatale réponse du docteur Frank. Je profitai de cette ouverture pour l'engager à faire ce que tout chrétien doit faire, même en bonne santé, pour se préparer à Pâques. A partir de ce moment, elle me faisait venir tous les matins auprès de son lit, pour lui faire de pieuses lectures et prier avec elle.

» Toutes les personnes qu'elle avait aimées lui étaient devenues insupportables, depuis sa maladie, et elle ne pouvait se trouver bien qu'auprès de moi. L'Impératrice dit un jour : « Je voudrais bien que l'on m'expli- » quât ce qui est drôle. Pourquoi madame de Brignole, qui, lorsqu'elle » se portait bien, ne pouvait pas souffrir madame de Montesquiou, à » présent ne peut plus se passer d'elle ? » Méneval lui répondit que les grandes maladies, en général, changeaient le caractère et les sentiments.

« Pardi, dis-je à Méneval, comment ne lui avez-vous pas répondu plutôt. « Elle est arrivée au moment où les illusions cessent, et où l'on voit les » choses et les personnes comme elles sont? »

» Un supplice pour madame de Brignole, pendant sa longue maladie, était de voir le général Neipperg arrivant chaque soir avec l'Impératrice et passant une heure auprès de son lit. Elle avait l'air d'entrevoir là-dedans quelque sujet de reproche pour elle. Ah! les amis de cette princesse et de cette cause avaient-ils donc calculé pour elle avec autant d'habileté qu'ils le pensaient les chances de succès et de bonheur? Pour la rendre puissante et heureuse devaient-ils la corrompre? J'ai entendu de chauds amis de l'Empereur dire à Paris, en 1814 : « Ah! si elle pou- » vait avoir un amant, elle serait bien plus disponible. » Les imbéciles! Quand elle eut cet amant il lui fut impossible de supporter l'idée de reparaître devant son mari. Tout fut bon, tout fut consenti par elle, pourvu que ce mari fût écarté sans retour. »

***

Il y a une chose singulière et cependant à peu près sûre, c'est que la duchesse de Saint-Leu [1] ne s'occupa point du tout, pendant la première Restauration, de faire revenir l'Empereur. Tout absorbée d'art, de plaisirs et d'amours, elle passa ainsi ces dix mois les plus heureux de sa vie. Mais l'on abusait de son nom et l'on se rencontrait chez elle. Elle était fort contente de la Restauration, qui avait eu des égards pour elle, lui avait donné le titre de duchesse ainsi qu'à sa mère, et l'avait séparée de son mari.

Quand l'Empereur arriva pour les Cent-Jours, elle en eut un contentement bien vif, quoiqu'il fût à rebours de l'autre. Dans le premier moment, l'Empereur la reçut tendrement; mais, le lendemain, il lui fit une scène : « Qu'est-ce que signifie votre conduite? lui dit-il, ne voilà-t-il pas une belle grâce qu'ils vous ont faite! Ils vous ont nommée duchesse et moi je vous avais nommée reine. Vous avez perdu au change. Et de quel droit avez-vous compromis vos fils? mes neveux? Quand on a, comme vous, accepté la prospérité d'une famille, il faut en accepter l'adversité. »

En parlant ainsi, il marchait à grands pas et la Reine, fondant en larmes, le retrouvait de temps en temps sur son passage et plaçait quelques petits mots justificatifs. Enfin, ils se trouvèrent tous deux devant une fenêtre ouverte, et la multitude rassemblée, les ayant aperçus, se mit à crier : « Vive l'Empereur, vive la reine Hortense! » Tous ces spectateurs bénévoles étaient persuadés que l'Empereur venait de leur présenter la Reine comme celle qui avait le plus contribué à son retour.

1. La reine Hortense avait accepté de Louis XVIII, lors de la première Restauration, le titre de duchesse de Saint-Leu.

ADIEU AU ROI DE ROME

En 1815, le colonel de Montesquiou avait été autorisé à se rendre à Vienne, auprès de sa mère qui continuait son service auprès du roi de Rome. Le Congrès siégeait, où l'on se partageait les dépouilles, sinon de la France, du moins de l'Empire.

M. de Montesquiou tomba dans une véritable souricière où il ne fut pas éloigné de reconnaître la main de Talleyrand. L'entourage de Marie-Louise, qui savait le culte de la gouvernante pour le petit Roi, fit ou laissa courir, le bruit qu'un complot se préparait dont les Montesquiou seraient les instigateurs. Il ne s'agissait de rien moins que d'un enlèvement de l'Enfant, et de son transfert en quelque lieu caché.

Il ne semble du reste pas que personne ait pris au sérieux une histoire aux ficelles vraiment un peu grosses. Mais le prétexte, du moins, était trouvé pour éloigner madame de Montesquiou et retenir son fils à Vienne. En effet, au moment même où l'affaire se tramait, arrivait la nouvelle du débarquement de Napoléon, échappé de l'île d'Elbe. Tous les tapis verts du Congrès s'en trouvèrent bousculés.

Ici prend place la relation, écrite de la main de madame de Montesquiou, de l'émouvant récit de la séparation du petit Roi et de celle qu'il appelait, de toute sa tendresse, sa « Maman ».

« Le lundi saint 20 mars 1815, étant établie depuis la veille au soir au palais de l'empereur d'Autriche, à Vienne, avec l'Enfant qui m'était confié, et ayant passé la nuit dans l'agitation que donne une inquiétude vague, je songeais à être la première au moment du réveil de l'Enfant, à l'occasion de son jour de naissance. Je donnai donc l'ordre à madame Marchand, sa berceuse, au moment où il ouvrirait les yeux, de l'apporter dans mes bras, et je l'embrassai de tout mon cœur. Je lui appris qu'il avait quatre ans ; et je lui demandai depuis combien de temps il m'aimait. Il me répondit : « Depuis quatre ans ! » et ajouta : « Je vous aimerai toute ma vie. »

» Je me levai, je passai dans mon cabinet pour y faire ma toilette, pendant qu'il achevait la sienne, et je revins ensuite pour lui faire faire ce qu'il appelait ses grandes prières. Lorsque nous étions à moitié de cette occupation, un valet de chambre m'annonça le Grand Chambellan de l'empereur d'Autriche. Je le fis prier d'attendre un instant, et ne doutant point qu'il ne vînt dans l'intention d'offrir à l'Enfant ses félicitations en souvenir de son jour de naissance, je recommandai au prince une grande politesse et je le pris par la main pour le mener dans la pièce où il devait recevoir cette visite.

» Pendant les premières minutes, uniquement occupée de lui, je cherchais à le faire valoir. Mon étonnement fut extrême lorsque je me vis obligée d'apprendre à M. d'Urban que c'était le jour de naissance de mon élève, et je ne compris qu'alors que cette visite avait un autre motif. Je continuai cependant de parler avec le comte d'Urban qui paraissait s'embarrasser de plus en plus, jusqu'au moment où il finit par me dire qu'il désirait m'entretenir un instant en particulier. Je commençais à voir que l'objet de sa visite était d'une plus grande importance que je

ne l'avais soupçonné d'abord ; je fis passer l'Enfant et les femmes dans une autre chambre et je demandai ce qu'on avait à me dire. Alors, il me dit avec beaucoup d'embarras : « L'Empereur, mon maître, m'a » chargé de vous dire que les circonstances politiques le forcent de faire » des changements dans l'éducation de son petit-fils. Il vous remercie » des soins que vous lui avez donnés et vous prie de partir sur-le-champ » pour Paris. »

» Je fus atterrée de cette nouvelle et, reprenant un peu mes esprits, je lui répondis : « L'Empereur m'aurait rendu un bien grand service » s'il n'avait pas exigé que je prolongeasse quelques mois de plus mes » soins auprès de son petit-fils, lorsque je lui annonçai l'expiration du » temps que j'avais fixé pour mon absence avec la permission du roi » de France. Alors, il ne semblait pas croire que ma présence à sa cour » devait si promptement devenir inutile. »

» Tout à coup, songeant que ce devait être un parti pris, je changeai de langage. « Veuillez bien, monsieur, dire à l'Empereur, qu'accoutumée » depuis un an à ne dépendre que de lui, je désire du moins remettre » dans ses mains le dépôt qui m'a été confié. »

» Enfin, voyant bien que cette demande était inutile, je demandai pour obéir un ordre par écrit. Il n'avait pas été question jusqu'alors de la mère de l'Enfant. Mais tout à coup, sentant les reproches que j'avais à exprimer se présenter à mon imagination, j'entamai ce chapitre avec toute la volubilité que peut donner un sujet inépuisable et avec toute la véhémence d'un cœur ulcéré. Je fus d'autant plus à mon aise que l'éloignement de mon auditeur l'empêchait de répondre, et je finis de moi-même, ne pouvant plus soutenir plus longtemps un état de crise aussi violente.

» Le Grand Chambellan me quitta pour aller rendre compte de sa commission. L'Enfant rentra et vint se jeter dans mes bras comme il avait coutume de le faire, lorsqu'il m'avait perdue de vue un instant. Sa présence mit dans ce moment le comble à ma douleur. Mais je ne pensais plus qu'à ménager la sienne en lui cachant le plus possible son malheur que de lui-même il avait depuis longtemps prévu, et dont il me parlait jamais sans pleurer.

» Je rentrai dans sa chambre, en disant à madame Marchand : « Je pars. » Cette pauvre femme était venue m'ouvrir sa porte ; en voyant l'état où j'étais, elle faillit tomber à la renverse. Elle comprit bien sur-le-champ que ce n'était pas une plaisanterie comme celle que je lui faisais quelquefois, et elle se mit à pleurer aussi.

» Je la remerciai de son attachement, mais je la priai de m'en donner une preuve nouvelle, en modérant sa douleur, afin que mon élève ne se doutât point encore de la perte qu'il allait faire. Je pris en même temps la résolution de ne le quitter que la nuit suivante et lorsqu'il serait bien endormi. Je rentrai dans ma chambre et je fis demander par un huissier à l'empereur d'Autriche à quelle heure il voulait voir son petit-fils. La

réponse que l'on m'apporta une demi-heure après fut que, de toute la matinée, Sa Majesté ne pourrait pas le recevoir. C'était la première fois que j'éprouvais cette difficulté. Car, lorsque nous arrivâmes à Schœnbrunn, il m'avait donné l'ordre de lui amener le prince tous les matins, et ce n'était que par discrétion que je mettais souvent entre les visites l'intervalle d'un jour.

» Pendant que l'on s'acquittait de cette commission, j'écrivis à Anatole un billet qui commençait par ces mots : « *La fin couronne l'œuvre* », car je ne pouvais voir dans cet événement que les suites d'une trame depuis longtemps ourdie contre moi.

» Mon billet trouva Anatole en chemin avant son arrivée. Je reçus encore une visite du Grand Chambellan qui me remit de la part de l'Empereur une lettre conçue en ces termes :

Madame la comtesse de Montesquiou, les circonstances du moment me forçant à faire un changement dans les personnes chargées de l'éducation de mon petit-fils, je ne veux pas manquer cette occasion pour vous exprimer toute ma reconnaissance pour les soins que vous lui servez depuis sa naissance, Recevez l'expression de ce sentiment et la marque du souvenir que je charge mon Grand Chambellan de vous remettre de ma part, madame la comtesse de Montesquiou.

Votre affectionné : François.

Vienne, le 20 *mars* 1815.

» Cette marque de souvenir était une parure de saphyrs fort belle. Mon premier mouvement, en entendant parler de présent, fut celui de l'indignation la plus vive. Je lui dis que je n'accepterais rien de l'empereur d'Autriche. Il posa le paquet sur la table. Je le priai de nouveau de le reporter à l'Empereur et de lui dire que je n'avais jamais attendu, en récompense de mes soins, que des bons procédés et de la bienveillance.

» M. le comte d'Urban me répondit qu'il ne pouvait pas se charger de ma commission. Que c'était une grande impossibilité, qu'on ne pouvait pas refuser les présents de l'Empereur, et alors, il se mit à me faire des excuses sur ce qu'il n'avait pas pu m'offrir cette parure dans un écrin, ce choix ayant été décidé trop promptement.

» Cette sotte observation fut pour moi la suprême nouvelle douleur, car je vis bien alors que rien de ce que je dirais ne pouvait être compris par cet intermédiaire imbécile. Ce fut une idée désolante et qui me découragea. Alors seulement, je compris à quel point j'étais isolée et privée d'appui.

» Ce pauvre homme m'avait donné ce jour-là, dans sa première et fatale visite, une autre preuve de sa niaiserie, en m'expliquant que l'Empereur l'avait envoyé chercher la veille pour qu'il exécutât cet ordre à Schœnbrunn, qu'il était arrivé tout de suite avec son vieil habit ; mais qu'il en avait toujours un neuf au château pour se préparer sur-le-champ

lorsque l'Empereur lui donnait une commission. De semblables détails, dans un moment où il me perçait le cœur, me parurent pour le moins ridicules.

» J'ai su depuis par Méneval, qu'effectivement, on l'avait envoyé à Schœnbrunn la veille pour qu'il s'acquittât de cette commission deux heures plus tôt ; mais que ce projet avait échoué parce que l'Enfant ne m'avait pas quitté un seul instant. Mais je crois que ce fut seulement à cause de la maladresse de M. d'Urban.

» M. d'Urban me quitta encore pour me faire avoir des passeports, qui me furent délivrés sur-le-champ.

» Tout à coup, une porte s'ouvre, et je vois apparaître mon accusatrice[1]. Sur-le-champ, je démêlai dans son air froid et sa contenance embarrassée la joie que lui causait notre séparation. Je m'attendris un moment et je lui dis : « — Eh bien, madame, vous » ne cesserez donc jamais de » croire tout le mal que » mes ennemies vous disent » de moi. » Elle me répondit, avec aussi peu de bonté que d'esprit : « — On m'en » dit beaucoup. » « — Hé» las! repris-je, je croyais » que ma conduite me met» trait à l'abri de la mal» veillance. »

MARIE-LOUISE, par Isabey

» Ensuite, je ne lui parlai plus que des apprêts de mon départ, pour les faciliter. Comme je n'avais pas de voiture, elle me dit qu'elle allait m'en faire donner une par son père, et elle me quitta aussitôt, moins pour s'occuper de cet arrangement que pour se soustraire aux reproches qu'elle pouvait craindre de moi, dans un moment où je n'avais plus rien à ménager. Du reste, une scène qui venait de se passer avec Anatole lui avait donné de l'humeur. Anatole, dans un moment d'indignation, s'était écrié devant elle : « Ma mère, voilà donc le prix de tous » vos sacrifices, mais, heureusement, le monde qui a vu votre conduite » en appréciera la récompense! » « — Ah! c'est que, avait réparti l'Impé» ratrice, voyez-vous, monsieur Anatole, on a fait peur de vous à mon » père. » « — Ah! Madame, avait répondu Anatole en baissant la tête en » signe de désolement et de faiblesse ; il est empereur d'Autriche, roi

1. Marie-Louise.

» de Bohême, roi de Hongrie et roi des Romains. » A cette réponse, elle » était devenue toute rouge et sortit de la chambre.

» Quand je fus seule avec Anatole, je ne me contenais plus. Dans le premier moment, je me donnais à toute ma douleur, c'était une consolation pour moi de la voir partagée. Cependant, dans toute cette journée, je cherchais à me distraire en songeant à mon retour dans ma famille.

» Nous cherchions vainement la cause de ma disgrâce. Anatole me dit qu'il venait de rencontrer dans la rue le vice-roi[1], qui lui avait dit tout haut : « Eh bien, Anatole, on vous accuse d'être venu ici pour enlever l'Enfant ? » Mais cela nous parut si absurde que nous ne pûmes croire alors que cette calomnie acquerrait une telle publicité et tant de crédit.

» J'avais besoin de voir quelqu'un qui m'entendît, qui crût à mon innocence et qui me plaignît. Je fis prier le vice-roi de venir me voir. Il vint mais j'étais encore avec le Grand Chambellan. Il passa vingt minutes à m'attendre dans mon cabinet. Il causa tout ce temps avec Anatole. Peut-être la crainte de se compromettre l'empêcha de rester plus longtemps. Il me fit dire qu'il était bien fâché de ne m'avoir pas vue, mais que des affaires l'empêchaient d'attendre davantage.

» Cette pénible journée se passa dans une agitation continuelle. J'étais bouleversée, je ne pouvais me calmer. Dès que je me trouvais dans la solitude, je me livrais aux plus sombres réflexions. La présence continuelle de cet enfant remontait sans cesse mon courage. Il ne savait rien, mais il pressentait quelque chose de triste et s'approchait de moi avec un air timide et caressant, et je l'éloignais sous différents prétextes, afin de ne pas lui montrer une douleur que je ne pouvais cacher.

» Je m'étais déjà plusieurs fois étonnée que madame Soufflot, à qui j'avais donné l'ordre le soir, en partant de Schœnbrunn, d'être revenue à neuf heures du matin, ne fût pas encore arrivée. Elle vint deux heures plus tard, et avec toute l'attitude du désespoir. Je ne crus pas ses démonstrations sincères, ce qui fit que j'évitai de lui parler en détail de ce qui venait de m'arriver et des sentiments dont j'étais agitée. D'ailleurs, le parti que j'avais pris d'écarter l'Enfant de moi, pendant toute cette journée, éloignait tout naturellement de moi celle qui le gardait.

» Un des premiers soins que j'eus au moment de cette catastrophe fut de me mettre en sûreté à l'égard de la santé de l'Enfant dans le moment où il sortirait de mes mains. Il est remarquable que l'état de douleur et de crispation de nerfs dans lesquels je me trouvais m'eût laissé toute la présence d'esprit dont j'avais besoin. Je déclarai que je voulais une consultation des premiers médecins de l'empereur d'Autriche, du médecin ordinaire de l'Enfant et du chirurgien de l'Impératrice pour que mon élève fût soigneusement examiné, et que l'on me délivrât un certificat qui attestât sa parfaite santé où mes soins l'avaient amené.

» Je songeais alors que des soins aussi constants, aussi tendres, aussi

1. Eugène de Beauharnais.

désintéressés ne remplaceraient peut-être jamais les miens, et il était possible qu'il lui arrivât par la suite des accidents dont, pour s'excuser, on ferait remonter l'origine au temps où il était encore dans mes mains. Cette précaution sage fut le résultat de la triste expérience que j'avais faite. J'étais devenue ingénieuse à prévoir les calomnies.

» Pour la troisième et dernière fois de la journée, l'Impératrice vint. Elle m'annonça qu'elle avait obtenu de son père la voiture dont j'avais besoin, et que cette voiture serait le lendemain matin à Schœnbrunn, afin de ne pas retarder mon départ. Je profitai de cette visite pour lui remettre les diamants de son fils. Elle m'en donna un reçu, qui fut écrit par elle et signé par elle ensuite. Je lui demandai la consultation. Comme le temps pressait, je la priai d'écrire elle-même au docteur Freund et je lui dictai la lettre. Elle causa avec moi pendant qu'elle l'écrivait et me demanda quand je comptais partir. Je lui répondis qu'après cette journée rien ne me retenait plus, mais aussi que rien ne me ferait quitter son enfant avant l'heure où il serait profondément endormi. « Je veux, lui » dis-je, lui assurer encore douze heures de calme et de joie. »

» Dans cette conversation, je parlai de mon retour dans ma famille ; elle me répondit froidement. « Je serai fort aise de vous y savoir. Ce » sera sûrement un grand bonheur pour vous. » Et alors, en riant, elle ajouta : « Je vous ai rendu aussi un grand service, sans que vous vous » en doutiez. Figurez-vous que M. de Metternich voulait vous faire » arrêter à Linz. » J'eus de la peine à me contenir à ces mots. « Veuillez » bien, repris-je, avec un ton de voix qui laissait percer toute mon indi- » gnation, veuillez bien dire à M. de Metternich que je ne suis plus » d'âge à m'arrêter en chemin, et veuillez bien aussi employer auprès » de votre auguste père tout votre crédit, afin que, si je dois être arrêtée, » je le sois à Vienne. » Un instant après, elle me dit : « Comptez-vous » voir l'empereur Napoléon ? » Je répondis : « Partout où il sera, j'irai » lui rendre compte de ma conduite. »

» Alors, elle laissa échapper cette exclamation à demi voix et très rapidement : « *Cela m'est égal.* » Et elle devint fort rouge. Notre conversation se ralentit. Elle se promena dans la chambre en attendant la consultation. Les médecins que j'avais appelés arrivèrent et, avec eux, le général Neipperg.

» Je déshabillai l'Enfant, qui ne comprenait rien à tout ce qui se passait. Quand la visite fut faite, l'Impératrice sortit, suivie du général Neipperg et je crois qu'elle passa le reste de la journée dans sa famille. Les médecins dressèrent leur procès-verbal et me le remirent après l'avoir signé.

» Le prince reçut peu de visites ce jour-là, quoique ce fût celui de sa naissance. Cependant, à une heure, arriva l'abbé Landi, maître d'italien, qui, ne sachant rien de ce qui se passait, s'était mis en habit de cérémonie et avait été nous chercher à Schœnbrunn. Dans son mauvais français, avec son accent et son air un peu patelin, il me raconta cette

bourde : « Moi, je ne savais rien, me dit-il et donc, j'arrive à Schœnbrunn » et je n'y trouve personne. Je questionne, à peine on me répond. Enfin, » j'entre chez le marquis de Bausac qui me dit : « — Ah! comme vous vous » êtes fait beau aujourd'hui, l'abbé. » Et je lui dis : « — Je venais présenter » mes félicitations au petit prince. » « — Ah! bien alors, c'est à Vienne » qu'il faut aller, et je vous charge de faire mes compliments à madame » Soufflot. » Alors je m'étonnai et je dis : « — Est-ce que madame la com- » tesse n'y est plus? Moi, je ne savais rien... On ne me dit rien... Je » n'entendais rien... et monsieur le marquis me raconta ce qui s'était » passé. »

» Le comte Sickingen, premier chambellan de l'empereur d'Autriche, vint à sept heures chez moi. J'avais souvent vu ce bon vieillard depuis que j'étais à Vienne, et il avait même cherché à m'être utile pour mes dotations. Nous causâmes longtemps ensemble, ce soir-là. Il prit la plus grande part à ma peine. Je lui racontai la manière ridicule avec laquelle cet ordre avait été exécuté par le comte d'Urban. « Ah! je n'ai pas de » peine à vous croire, me dit M. de Sickingen, on a choisi dans cette » occasion-là l'homme le plus bête. Je leur le ai bien dit; et quoique » ce fût une commission bien pénible, j'aurais voulu en être chargé. » Vous n'auriez pas pu douter de mon intérêt et au moins vous auriez » été sûre que de tout ce que vous auriez pu dire dans le premier moment, » il n'y aurait eu de rapporté que ce qui n'aurait pas pu vous nuire. »

» Je lui dis que j'étais sûre que c'était à M. de Talleyrand que j'avais cette obligation. Il me répondit : « Je ne puis pas le croire, car j'ai passé » deux heures avec lui ce matin à lui entendre dire du bien de vous » et combien il était fâcheux qu'on fût obligé de vous ôter cet enfant » que vous éleviez à merveille. Il est vrai, ajouta M. de Sickingen, que » j'étais chargé par l'Empereur de savoir quelques détails sur la position » de votre fortune. Lorsque j'en vins à cet article, il interrompit brus- » quement votre éloge, pour m'assurer que vous n'aviez besoin de rien, » que vous étiez fort bien. D'ailleurs, ajouta-t-il à mi-voix, ce sont de » ces personnes qui savent toujours se tourner du côté du soleil. Et » M. de Montesquiou est pair de France. »

» Cette heureuse manière de juger ma famille confirme tous les soupçons que j'avais déjà sur M. de Talleyrand.

» Quand M. de Sickingen fut parti, je m'approchai du petit lit où dormait mon élève. Je me mis à genoux. Je le recommandai au Ciel. Je demandai surtout que jamais on n'abusât de son nom pour occasionner des troubles. Je l'embrassai plusieurs fois et je m'arrachai d'auprès de lui après avoir attaché aux rideaux de son lit un petit crucifix qu'il m'avait souvent prié de lui donner.

» J'avais convenu avec madame Marchand qu'elle lui dirait que j'étais allé soigner madame de Brignole. Depuis quarante jours, je consacrais à cette pauvre femme tous les moments dont je pouvais disposer, et c'était la seule raison pour laquelle le prince supportait mon absence,

se contentant de me dire : « *Maman Mont, vous reviendrez bientôt.* »

» J'avais aussi recommandé qu'on lui parlât rarement de moi jusqu'à ce que son premier chagrin fût un peu calmé ; j'aimais mieux m'exposer à l'oubli que de le savoir malheureux.

» Cependant, la voiture m'attendait depuis quelque temps au bas de l'escalier. Je traversai toutes les pièces de l'appartement en me dérobant aux adieux de toutes les personnes du service et je montai en voiture avec Anatole, au milieu d'une foule de curieux. Arrivée à Schœnbrunn, je ne m'occupai plus que des apprêts de mon départ. Je passai la nuit dans la plus grande agitation et sans pouvoir fermer l'œil.

» Le lendemain, je fis demander à l'Impératrice un courrier pour m'accompagner. Le courrier fut désigné sur-le-champ et on l'envoya à Vienne chercher le passeport dont il avait besoin.

» Je fixai mon départ pour huit heures du soir. A neuf heures du matin, une première femme de l'Impératrice m'apportait de sa part une lettre et une tresse de ses cheveux qu'elle m'avait promise la veille, mais que je ne lui avais pas demandée. Cette lettre était conçue en ces termes :

Je n'ai pu vous remettre hier les cheveux que je vous avais promis, parce qu'on n'est venu me les couper que fort tard. Veuillez bien les accepter comme un faible souvenir de mon amitié et de ma reconnaissance ; ces deux sentiments que votre extrême sollicitude pour mon fils vous ont acquis ne s'effaceront jamais de mon cœur. Soyez sûre que je lui apprendrai à chérir et à respecter toujours celle qui a été pour lui une seconde mère. Nous parlerons souvent de vous, et je suis sûre que son jeune cœur ne l'oubliera jamais. Je n'ai pas voulu venir vous voir encore ce matin, j'ai craint de vous affecter encore une seconde fois. C'est une grande privation que je me suis imposée. Je suis bien fâchée aussi de ne pas pouvoir vous donner de suite le portrait de mon fils et le mien ; mais dès qu'ils seront achevés, je m'empresserai de vous les faire passer. En attendant, recevez l'assurance des sentiments d'inaltérable amitié et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je serai jusqu'à la mort,

Votre très affectionnée amie, Louise.

Schœnbrunn, le 21 *mars* 1815.

» Pendant que je répondais à cette lettre, on m'en apporta une de la part de l'impératrice d'Autriche [1] ; elle contenait ce qui suit :

Chère comtesse, n'ayant plus le plaisir de vous voir avant votre départ, croyez que je vous adresse par écrit mes sincères remerciements pour les soins touchants qu'avec une vraie tendresse maternelle vous avez prodigués au fils de ma chère Louise. Je me retrace la douleur que vous aurez éprouvée

1. Marie-Ludovica-Antoinette-Béatrix, de la branche des Habsbourg-Modène, était la troisième femme de l'empereur François, qui en épousa d'ailleurs une quatrième en 1816.

en vous séparant de lui. Je sens toute l'étendue de ce dernier sacrifice. L'éloignement n'en effacera jamais le souvenir. Je m'intéresserai toujours à ce qui vous est personnel et partagerai les sentiments de reconnaissance de ma chère Louise. Je vous renouvelle les assurances de l'estime distinguée que vous a vouée

Votre affectionnée, Marie-Louise.

P. S. — *Je me ferai un plaisir de rappeler au roi de Prusse la réponse qu'il me donna il y a quelques semaines au sujet de vos intérêts ; puisse ce résultat être conforme à mes souhaits.*

» J'étais tellement irritée contre tout le monde qu'au lieu d'accepter les offres, je répondis que ce n'était pas ma position qui m'occupait, mais que toute ma sollicitude se portait uniquement sur l'enfant malheureux dont j'étais séparée.

» En arrivant de Vienne, la veille, je n'avais pas été chez madame de Brignole, parce que j'avais craint que cet événement ne lui fît mal. Depuis sa maladie, elle s'était attachée sincèrement à moi. Cependant, j'appris que dès la veille elle avait été instruite de mon prochain départ, que cette nouvelle l'avait singulièrement affectée et qu'elle s'était écriée plusieurs fois pendant la nuit : « Ah! le malheureux enfant! Ils le tueront, » qu'on prenne garde à sa nourriture. Ils l'empoisonneront [1]. »

ANATOLE DE MONTESQUIOU[2]

1. Le colonel de Montesquiou partit, muni de tous les passeports désirables. Arrêté à la frontière, il fut refoulé sur Vienne, mis quasiment en prison et en danger d'être envoyé en quelque forteresse dans les confins de la Turquie.

Madame de Montesquiou, de son côté, fut enfermée au couvent. La mère et le fils ne purent regagner la France qu'au mois de mai.

2. Cette signature couvre l'ensemble de la publication, mais, en fait, tout le dernier chapitre (*Adieu au Roi de Rome*) a été écrit par la mère d'Anatole.

LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES DE L'EUROPE UNIE

La Fédération européenne est à l'ordre du jour. De l'Adriatique à la mer du Nord, de la Méditerranée à l'Atlantique, souffle un vent d'unité qui contraste heureusement avec les déchaînements lamentables de nationalisme qui ravagent d'autres contrées. Un racisme primitif persuade aux Hindous et aux Musulmans qu'ils ne peuvent pas vivre côte à côte sous peine de s'entr'égorger. Juifs et Arabes ont préparé un projet de partage de la Palestine dont le seul tracé sur la carte démontrerait l'invraisemblable absurdité si le moindre bon sens avait quelque chose à faire en ces questions passionnelles. Au contraire, des délégués de toutes les nations de l'Europe occidentale vont se réunir à La Haye pour affirmer leur volonté d'union. Ainsi est-on heureux de voir qu'à une heure où des races attardées dressent entre elles de nouvelles frontières et mutilent jusqu'à l'invraisemblable leur habitat physique, d'autres pays, infiniment plus évolués, montrent qu'ils ont dépassé l'époque des haines de clans pour accéder à la cohabitation pacifique de populations plus désireuses de collaborer dans le progrès que de s'assassiner.

Si vivement que l'on doive se féliciter de cet état d'esprit nouveau et éminemment favorable, toutes les difficultés n'en sont pas pour cela effacées. L'attrait général qu'éprouve incontestablement l'opinion pour l'unification de l'Europe occidentale, et les déclarations convergentes des gouvernements, recouvrent en effet des points de vue le plus généralement confus et souvent contradictoires, ce qui d'ailleurs n'a rien pour surprendre quand il s'agit d'un mouvement si vaste et si neuf.

C'est un fait, tout d'abord, que le mouvement qui a rapproché les divers États européens a été hâté par la nécessité d'organiser une entraide suffisante pour faciliter la distribution de l'aide massive que les États-Unis ont déclaré être disposés à leur apporter. Mais si le plan Marshall est à l'origine du mouvement auquel nous assistons, s'il en a

été l'opportun catalyseur, il ne se confond pourtant nullement avec lui. La preuve a été seulement faite, par son intermédiaire, que la division européenne était une absurdité et que rien de grand ni de fécond ne pouvait être mis en œuvre s'il n'y était remédié au préalable. Il n'en reste pas moins qu'il ne faut pas laisser cette origine particulière peser sur les destinées de l'unification européenne ; celle-ci correspond à un besoin général et permanent qui est une aspiration commune des peuples, née depuis fort longtemps, mais que les hommes d'État avaient l'habitude de négliger jusqu'à ce que des événements extérieurs les aient contraints à en prendre conscience.

C'est cette aspiration commune qu'il s'agit de préciser et de satisfaire, après que, très brièvement, on l'ait justifiée.

Chacun constate sans effort les méfaits économiques du cloisonnement de l'Europe. Il est clair qu'aucune région ne se suffit à elle-même, à moins que l'on n'imagine une invraisemblable autarcie, toujours ruineuse, et d'autant plus inconcevable qu'elle s'applique à des territoires plus petits. Il y a évidemment intérêt à ce que l'électricité produite par les châteaux d'eau de l'Europe puisse parvenir à des régions qui n'ont pas de montagnes. Le fer de Lorraine ne peut devenir acier qu'avec le charbon de la Sarre. On nous permettra de ne pas nous étendre sur de pareils truismes. Ceux qui, aujourd'hui, rompent des lances pour persuader l'opinion d'une vérité aussi évidente, font penser au navigateur qui découvrirait l'Amérique cinq cents ans après Christophe Colomb. Des constatations de cet ordre sont valables pour les conditions d'existence de tous les travailleurs et de tous les consommateurs de toutes les villes et de tous les pays. Il faut croire cependant que de telles évidences doivent être rappelées puisqu'elles sont quotidiennement ignorées. Un des exemples les plus notables de leur oubli a été fourni par ces diplomates ayant créé en 1919 une minuscule Autriche à peu près réduite à sa capitale. Ces singuliers hommes d'État se croyaient peut-être encore à l'époque des économies familiales. Ils ont commis une faute aussi grossière que s'ils avaient décrété qu'un vigneron du Léopoldsberg se nourrirait désormais exclusivement de vin et se vêtirait de feuilles de vigne, tandis qu'un employé de banque grignoterait des chèques et se taillerait des chemises dans un bordereau modèle C. L'agonie économique de l'Autriche, la crise chronique du shilling sont une preuve particulièrement éclatante, et dont on aurait pu se passer, qu'une ville ne peut pas vivre toute seule, pas plus qu'une campagne, et que la division du travail exige implacablement la suppression des barrières douanières et monétaires qui morcellent stupidement les activités humaines.

Des régions nationales trop étroites sont incapables de s'équiper et de travailler, c'est-à-dire de commercer, d'une façon avantageuse à elles-mêmes et au reste du monde. La rivalité qui s'institue pour la conquête ou la défense de marchés trop petits ou constitués par une population trop restreinte oblige à négliger les facilités considérables que donne-

raient une technique moderne et des outillages constamment renouvelés et améliorés. Chacun ainsi se renferme peureusement pour défendre un petit intérêt qu'il croit dominant, et il s'interdit de profiter de l'immense avantage que serait l'accroissement d'une production obtenue avec moins de peine. L'unification européenne devient une nécessité.

Il convient ici de dissiper l'équivoque grave que recouvrent les premières manifestations de l'Europe unie. Le flottement des idées entraînerait, s'il durait, une incompréhension profonde, d'autant plus dangereuse qu'elle serait moins nettement exprimée, et qui vicierait tout le développement futur du rapprochement si souhaitable. Le remède à la situation éminemment préjudiciable de l'Europe peut en effet être recherché dans deux directions qui, pour être de dénomination voisine, sont en réalité opposées. La première s'appelle la coordination des économies européennes ; la deuxième est la suppression des barrières entre les nations.

Il est frappant de voir avec quelle facilité les gouvernements et les administrations font glisser l'aspiration à l'unité vers un dirigisme de plus en plus étendu. C'est bien en effet de cela qu'il s'agirait si les gouvernements s'engageaient dans la voie d'accords de plus en plus minutieux, sous couleur d'éviter les équipements faisant double emploi et d'aménager leur économie nationale en la spécialisant contractuellement. De pareils traités, bien loin d'apporter une amélioration au standard de vie général de l'Europe, ajouteraient des contraintes bureaucratiques qui, étant internationales, seraient plus insupportables encore que celles que nous subissons, parce que plus anonymes et probablement plus absurdes. D'étonnants programmes prévoient déjà que les États s'entendront pour développer chez eux telle industrie ou telle branche de l'agriculture en réservant telle autre à ses voisins. On envisage même les transferts de populations qui seraient nécessaires à l'application de ces directives nouvelles. Pour que des États puissent prendre de pareils engagements, il conviendrait donc qu'ils aient à l'intérieur de leurs frontières, et sur leurs nationaux, les pouvoirs les plus dictatoriaux, car il serait inconcevable qu'ils prissent des engagements qu'ils n'auraient pas les moyens de tenir. On arriverait ainsi à cette conclusion paradoxale qu'au moment où le dirigisme interne fait la plus lamentable, mais la plus attendue des faillites, et où la bureaucratie fait la preuve de son incapacité à créer autre chose que le désordre, l'immoralité et la pauvreté, on supposerait soudain au plus difficile des dirigismes — puisqu'il doit s'exercer entre nations — les qualités éminentes qui ont fait si cruellement défaut à tous les essais qui ont été tentés à l'intérieur des nations. Cette soudaine promotion qui, d'un échec évident, conclut à un succès probable sur un plan plus étendu, ferait penser aux nominations auxquelles nous sommes habitués lorsqu'un Ministre qui a échoué reçoit une brillante et honorifique compensation pour excuser son déplacement. Le risque est grave, et doit être mis en pleine lumière. En

partant d'un fait exact, un faux syllogisme conduit à une fausse conclusion.

Le deuxième remède, le seul qui ait une valeur à nos yeux, consiste non pas à compenser le mal, mais à supprimer sa cause, qui est le compartimentage de l'Europe. On ne peut contester que l'exiguïté des territoires et l'étanchéité presque totale des frontières conduisent à des dépressions ou à des surpressions internes. La solution qui s'impose est d'éliminer les cloisons qui s'opposent artificiellement au jeu de l'activité humaine, comme on enlève la ligature d'un membre pour permettre à nouveau l'afflux de sang qui l'irrigue. La constatation de fait nous paraît indiscutable ; nous n'en n'admettons pas moins qu'on la discute ; sur toute question matérielle, les avis peuvent initialement différer, mais, dès lors que le débat est mené objectivement et sans préjugé, on doit arriver à une conclusion unique. Si cette conclusion est bien que les pays d'Europe occidentale sont trop petits pour les exigences modernes de l'économie et que leur isolement est une cause d'infériorité, il n'est pas admissible de proposer de nouvelles entraves, de nouvelles prohibitions et de nouveaux artifices, alors que la seule mesure s'imposant est la suppression de ce qui détermine la gêne dont nous voulons être débarrassés, c'est-à-dire les frontières.

Si l'objectif à atteindre est ainsi nettement fixé, il reste à examiner dans quelles conditions pratiques se pose la disparition des deux grands obstacles matériels que représentent les frontières au point de vue économique, c'est-à-dire les lignes de douanes et l'hétérogénéité des monnaies.

Le stade auquel est arrivée notre évolution veut que, si les douanes subsistent encore entre les grands ensembles à l'échelle des continents, elles disparaissent entre les nations comme elles ont disparu déjà entre les provinces, ou à l'entrée des villes qui en conservaient la trace sous forme de l'octroi. Les conditions sont d'ailleurs extraordinairement favorables à la suppression de cet héritage encombrant. On sait en effet qu'un des principaux arguments utilisés par les gouvernements désireux de taxer les produits étrangers était l'impossibilité où ils étaient de renoncer à une source importante de recettes. On aurait certes scrupule à compromettre un équilibre budgétaire qui serait réel et on comprendrait, sans le justifier, le souci d'un gouvernement mettant la stabilité budgétaire en balance avec d'autres avantages économiques, pour savoir lequel doit être préféré. Mais on conviendra que de pareilles prétentions sont hors de propos dans la situation lamentable de la plupart des budgets, et étant donné l'allégresse avec laquelle on a compromis les finances publiques. Cela veut dire que si l'argument de l'équilibre n'a pas été retenu un instant pour s'opposer à des mesures pourtant funestes au point de vue économique comme au point de vue financier, on n'a pas le droit de l'invoquer à l'encontre d'une politique économique qui sera incontestablement un progrès. Au surplus, nous n'avons jamais admis

de façon générale que le produit d'une taxe suffise à la justifier, alors qu'il est, au contraire, évident que l'inique écrasement fiscal dont nous souffrons empêche précisément l'équilibre budgétaire réel qu'il prétend assurer. L'élévation des impôts, aujourd'hui, bien loin d'être un moyen d'atteindre à l'équilibre, nous condamne fatalement à l'accroissement du déficit. Il se trouve d'ailleurs, dans le cas particulier qui nous intéresse, que les recettes douanières ont été, chez nous, extraordinairement faibles pendant le dernier exercice puisque, en 1947, elles n'ont rapporté qu'une somme insignifiante (si l'on en excepte la taxe sur l'essence).

La nécessité de la protection économique est l'autre argument que l'on continue d'employer pour justifier le maintien du système douanier, bien qu'il ait à peu près perdu toute valeur. Les droits de douane étaient autrefois présentés comme destinés à défendre un producteur français contre la concurrence de ses voisins mieux outillés ou mieux placés et susceptibles de vendre à meilleur compte. La situation se présente aujourd'hui tout autrement. Nos divers pays ont un besoin impérieux de produits importés, et ce qui les préoccupe est d'avoir à les payer trop cher, bien loin qu'ils songent à les pénaliser à leur entrée chez eux. Cela est devenu vrai même pour les produits étrangers analogues à ceux qui sortent de nos usines ou que fournit notre sol. La France fait actuellement des importations massives de vins italiens ou de blé argentin, et l'on supprime à cette occasion les droits de douane réguliers, car ces importations ont justement pour objet de briser les prix du marché intérieur jugés excessifs! Il est assez plaisant de voir ainsi fonctionner à contresens un mécanisme qui devait protéger la production française, et qui est aujourd'hui utilisé pour la combattre...

Le moment est également particulièrement opportun pour un progrès décisif vers la restauration monétaire de l'Europe. Si l'unification monétaire paraît chose difficile, c'est en raison d'un fait considérable et sur lequel on hésite trop souvent à éclairer l'opinion. La vérité n'est pas que nous ayons des monnaies différentes, mais qu'aucun de nous n'a plus une monnaie digne de ce nom. La différence est grande. Parmi les ruines qu'ont accumulées les deux guerres ayant ensanglanté l'Europe depuis 1914, la victime économique la plus mortellement frappée a été la monnaie. Les gouvernements ont, en effet, continué à exploiter pour des fins politiques l'instrument monétaire qu'ils s'étaient approprié pour les besoins pressants de la défense nationale et le salut de la patrie. Aucun gouvernement n'a su par la suite résister à la tentation fascinante de l'inflation à laquelle il avait déjà eu recours. Un froid observateur ne peut qu'être stupéfait par l'illusion dans laquelle les gouvernements et les partis politiques ont fait vivre les populations. La monnaie a été le soporifique dont on s'est servi pour atténuer toutes les réactions de l'organisme, susciter les rêves les plus flatteurs, dénier les promesses au moment même où on les faisait, baptiser richesse la pauvreté, bâtir la sécurité sur le mensonge. On se donne beaucoup de mal verbal pour

établir des programmes de restauration monétaire, mais il n'est pas un gouvernement qui soit prêt à reconnaître qu'il est lui-même l'auteur de l'affreuse maladie qu'il inflige à son peuple en nationalisant la monnaie. Il n'y aurait pas besoin de tant de conférences et de tant de technique si les monnaies que l'on veut régenter étaient véritablement des monnaies. Dès l'instant qu'un système monétaire commun à plusieurs nations sera entièrement soustrait aux pressions ou aux influences politiques de chaque gouvernement, pour être exclusivement au service de l'économie, le problème de la monnaie cessera de se poser. Il restera d'ailleurs à résoudre les questions, aussi passionnantes que vastes, posées par le développement et l'utilisation du crédit. Si portés que nous soyons à éviter tout développement de l'étatisme, nous sommes prêts à admettre que la politique du crédit soit largement influencée par le gouvernement, mais nous ne cesserons de déclarer que c'est un crime vis-à-vis de la nation que d'asservir la monnaie elle-même, car c'est lui enlever hypocritement ce qui est sa nature essentielle.

Reconstituer un véritable moyen de paiement international est aujourd'hui plus facile que jamais ; d'abord, en raison même des excès dans lesquels sont tombés tous les pays d'Europe ; ensuite, à cause de l'appui considérable apporté par les États-Unis aux nations qui veulent remettre de l'ordre chez elles.

Si nous avions des monnaies individuellement robustes, la création d'une devise unique, tout en restant aussi désirable pour des raisons de fond, serait plus ou moins opportune : chaque nation hésiterait à renoncer à sa monnaie, locale peut-être, mais saine, pour une autre de portée plus vaste, mais d'un statut à définir. Comme, au contraire, l'évolution de nos monnaies est depuis quelques années plus ou moins chaotique, sinon même catastrophique, l'occasion est exceptionnelle d'abandonner un instrument qui se dégrade pour le remplacer par un autre qui ne peut être que meilleur. Quant à cette dégradation de nos instruments monétaires, la preuve nous en est fournie surabondamment par l'échec de tout ce qui est tenté, avec cependant une bonne volonté évidente, pour prolonger leur fonctionnement.

Au point de vue interne, l'éclipse de la monnaie est rendue manifeste par le refus de l'épargne à s'engager de façon durable. La confiance n'est pas en effet un acte de foi aveugle ; au fur et à mesure que les divers pays prennent conscience du mirage monétaire qui s'est substitué à la réalité économique sur laquelle était construite leur économie, ils se détournent du processus d'épargne et cessent de créer les capitaux sans lesquels pourtant aucun progrès matériel n'est possible. On ne peut ignorer la gravité de cette situation puisque les représentants qualifiés des pouvoirs publics exposent eux-mêmes que l'on envisagerait de lancer en France un emprunt dont les intérêts et le remboursement seraient libellés en kilowatts. Il est impossible d'avouer de façon plus précise, et l'on dirait plus scientifique, jusqu'à quel point a été poussée

une œuvre, inconsciente mais systématique, de destruction d'un système monétaire. — Du point de vue international, les choses ne vont pas mieux. On a multiplié les accords bi-latéraux de paiements. Or, presque tous sont actuellement bloqués. Les crédits momentanément consentis de part et d'autre ont été entièrement mais unilatéralement utilisés, sans arriver à créer les échanges réciproques qui eussent été nécessaires. Et l'on en revient à régler les soldes des balances commerciales avec de l'or, qui demeure l'instrument le plus efficace des échanges internationaux.

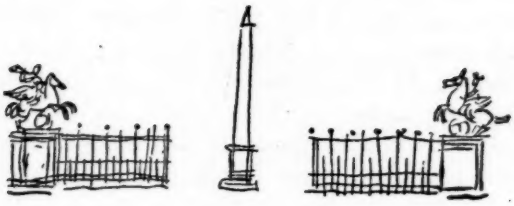
Une réforme monétaire, tout en étant possible sans appui extérieur, est grandement facilitée par un crédit en devises. Or, il se trouve que les États-Unis font actuellement à l'Europe non seulement des prêts étendus, mais encore de véritables dons sous la forme de l'aide intérimaire et du plan Marshall. L'aide américaine a représenté pour la France, du 17 décembre 1947 au 1er avril 1948, un envoi de 284 millions de dollars sous forme de marchandises, dont les plus importantes sont des céréales pour 101 millions, du charbon pour 94, du pétrole pour 32. Notre pays a donc reçu en trois mois pour 90 milliards de francs de produits qu'il n'a pas eu à payer, ce qui constitue un allégement extraordinaire de sa balance des comptes. De plus, le Gouvernement français vend en France ces marchandises à ses nationaux et le produit de leur vente sera utilisé pour la plus grande partie à couvrir des dépenses de reconstruction et d'équipement que le Trésor aurait dû sans cela assumer directement. Le plan Marshall va mettre à la disposition des pays européens des sommes beaucoup plus importantes encore : 100 millions de dollars par mois pour la France, 120 pour la Grande-Bretagne. On conviendra que nous sommes en face de l'effort le plus vigoureux, le plus généreux et finalement le plus intelligent pour rétablir l'équilibre européen. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'on voit un créancier se transformer en donateur ; la France en sait quelque chose, elle qui a perdu la plus grosse partie des prêts qu'elle avait consentis à des gouvernements étrangers avant 1914. Mais ce qui est nouveau, c'est d'accepter franchement et ouvertement cette transformation, ce qui permet de tirer de l'opération le meilleur parti pour l'économie du monde. Au contraire, lorsqu'on ne s'y résignait qu'à grand'peine sous la seule pression des événements, les prêts qui, sous leur forme primitive, mais hélas! provisoire, représentaient un effort d'entraide internationale, devenaient une occasion de rancœur entre les nations lorsqu'ils revêtaient la forme finale de cadeaux rigoureusement involontaires.

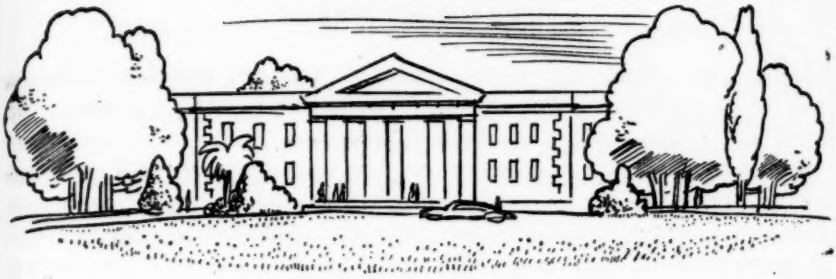
Au total, et pour ne parler que des questions économiques et financières, on peut dire que tous les éléments sont réunis pour permettre une unification réelle des pays de l'Europe occidentale. Le retour à une monnaie internationale nous libérera des entraves les plus insupportables et les plus artificielles qui, actuellement, paralysent les échanges nécessaires.

Le jour où cette unification sera faite, et ce jour-là seulement, l'Europe sortira des contraintes que la guerre commencée en 1914 lui a imposées en rompant le système monétaire qui faisait sa force ; jusque là, la guerre ne sera économiquement pas finie. Et cette solution apportée à une longue crise n'emportera pas d'autre abandon de la part des États souverains que celui qu'ils acceptaient tous sans le savoir au début du siècle. Car on ne peut pas sérieusement parler d'une abdication de souveraineté lorsqu'il s'agit seulement, pour les gouvernements, de renoncer au pouvoir maléfique de plonger leur pays dans les paradis artificiels les plus troubles grâce aux délices mortelles de l'inflation. Ce n'est pas un sacrifice pour un Etat plus que pour un individu que de reconnaître que la monnaie est une chose en soi, comme le blé ou le charbon ; puisqu'il en faut une, l'or est un instrument de paiement inégalable qui vaut mieux que tous les pitoyables succédanés qui nous ont été proposés et il doit être à la base de la monnaie nouvelle.

L'Europe unie est possible. Si on veut la faire, on le peut. Mais le veut-on vraiment? Telle est la seule question qui se pose. Et l'opinion doit être assurée qu'il n'y a aucun obstacle insurmontable à l'œuvre envisagée. Le tout est une question de volonté. C'est le cas de dire, avec la certitude de ne pas se tromper : *Where is a will, there is a way.*

ED. GISCARD D'ESTAING





L'ÉTOILE DU MATIN

VI

Une famille[1] ne se réunit généralement qu'à l'heure des repas. Lorsqu'une famille s'assied à table, ses membres se rapprochent et trouvent pendant quelques instants un centre d'intérêt commun : qu'y a-t-il à manger ? Pendant quelques instants, ils cessent d'être isolés les uns des autres et communient autour de la soupe, de la viande et des légumes. De cette communion, il est vrai, l'esprit reste à l'écart, solitaire et intransigeant.

Les Whittle se mirent à table au milieu du silence habituel.

Après quatorze années de mariage, M. Whittle ne se sentait plus dans l'obligation de raconter à sa femme tout ce qui lui était arrivé dans la journée, ce qui ne signifiait en aucune manière qu'il se détachât ou se désintéressât d'elle. Il aimait à entendre parler des événements ménagers survenus en son absence. Il aimait à apprendre que le plombier était venu comme il l'avait promis, ou qu'il restait dans la cave huit kilos de légumes sur les provisions faites par Amanda l'année précédente. Il faisait entendre un ricanement compatissant à la nouvelle que la blanchisseuse avait brûlé et troué l'un de leurs draps. Quant à ses propres faits et gestes, ils ne lui paraissaient guère dignes de commentaires.

Lucinda gardait elle aussi le silence, sachant à peine où elle était. Son

1. Résumé des précédents chapitres. — *Robert Whittle, professeur d'histoire au collège de Caraway (U.S.A.), mène, auprès de sa femme Amanda et de sa fille Lucinda, une vie paisible. Par malheur, l'idée que le monde va bientôt disparaître commence un jour à le tourmenter. Il faut s'attendre à une prochaine fantaisie de la bombe atomique. Nous allons tous être désintégrés. Pénétré de ces idées mélancoliques, R. Whittle, en laissant errer son regard sur les visages de ses jeunes élèves, est frappé par la beauté de l'une d'entre elles : Pénélope Andrews. A partir de cet instant, l'image gracieuse de Pénélope commence à lutter dans son esprit avec le pressentiment de la catastrophe prochaine. Autour de lui, personne ne devine les préoccupations qui agitent le professeur, pas plus sa propre famille que les Blaney — des amis intimes — de vieux amis, des amis qui seraient de tout repos si M. Blaney ne pensait un peu trop à Amanda, la femme de M. Whittle.*

esprit rêveur revivait les derniers moments passés à vagabonder dans la rue en compagnie de ses amies Marianne et Hélène. Elle souriait ou soupirait de temps en temps, sans raison apparente.

Perplexe, Amanda regarda M. Whittle avec un petit froncement de sourcils. Un tel mutisme était insolite, même chez son mari. Les pensées de celui-ci, à en juger par son expression absente, paraissaient plus lointaines que jamais. Peut-être avait-il trop travaillé ; peut-être le printemps et le changement de temps étaient-ils seuls responsables.

— Tu te sens bien, mon chéri ? demanda-t-elle.

— Eh ? fit-il, sortant de sa torpeur ; mais oui, bien sûr. Pourquoi ?

Il lança un coup d'œil autour de la table.

Rencontrant le regard doucement inquisiteur de son père, Lucinda se replia sur elle-même et baissa les yeux vers son assiette. Et voilà! Toujours la même chose : elle ne pouvait pas être tranquille une minute. Elle s'efforça d'écarter ses parents de son rêve. Vêtue d'une belle jupe-ballon et d'un corsage bouffant, elle se faisait escorter par M. Wender jusque chez le droguiste ; là ils prenaient un kola-cerise à la crème sous l'œil jaloux de Marianne et d'Hélène plantées sur le trottoir d'en face. « Excusez-moi, murmurait-elle d'une voix suave ; nous désirons rester seuls, Ralph et moi. »

— Lucinda, dit sa mère, mange tes petits pois.

— Oh! flûte, dit Lucinda.

Amanda enveloppa son mari d'un regard de tendre sollicitude. Les examens de fin d'année approchaient et la période comportait toujours pour les professeurs un surcroît de travail.

— Quoi de neuf? demanda-t-elle.

M. Whittle branla le chef.

— Je suis passé au club prendre Alfred, fit-il observer ; le pauvre conduit affreusement mal. Je me suis ensuite arrêté chez Euphémie Warren...

Son visage prit soudain une expression fermée et impénétrable, et ses yeux se voilèrent d'indifférence. Il avait remonté le cours de la journée et en était arrivé à Pénélope..

— C'est tout, dit-il.

Il ne savait pas très bien pourquoi il voulait garder le secret autour de la personne de Pénélope. Ce qu'il voulait, en réalité, c'était éviter de prendre toute décision à son endroit. Rien ne pourrait arriver tant que personne ne serait au courant ; rien de fâcheux pour Amanda ou pour lui-même ne pourrait advenir si personne ne soufflait mot. C'étaient comme ça, les mots : ça mettait tout en branle ; une pensée, une fois formulée, devenait dangereuse. Il fallait pourtant faire quelque chose ; il y avait là, en tout cas, un problème à résoudre.

Rien, absolument rien ne s'était passé ; mais s'il disait : « J'ai parlé à une jeune fille du nom de Pénélope Andrews », cela équivaudrait à introduire celle-ci dans son foyer et jamais plus il ne pourrait l'en faire sortir.

Pas complètement, du moins. On jette un caillou dans une mare ; les rides s'effacent bientôt, mais le caillou est toujours là, au fond de la mare.

Amanda remarqua le mouvement de retrait, l'expression contractée et fermée, et soudain, l'espace d'un instant, son cœur cessa de battre dans sa poitrine. « Il me cache quelque chose », pensa-t-elle.

En proie à une légère panique, elle fixa la table pour cacher ses yeux.

L'attitude de son mari pouvait avoir bien des raisons : un désagrément au collège, un ennui avec le docteur Thirkel... On lui avait peut-être même demandé sa démission...

Une telle catastrophe était inconcevable ; comment pourrait-elle supporter de mettre ses parents au courant ? Elle les entendait d'ici : « Nous n'en attendions pas moins, diraient-ils, et nous ne sommes pas surpris le moins du monde, mais tu peux compter sur notre aide, si besoin est. »

Jamais ! pensa-t-elle avec véhémence ; au grand jamais ! Et elle se mit à tirer des plans pour se passer de blanchisseuse, déterminant tout ce dont elle se passerait jusqu'à ce que Robert eût trouvé une autre situation, ce qu'il ne manquerait pas de faire, bien entendu : il était si bon professeur, disait-on partout...

— Le directeur m'a chargé de nouveaux cours pour la rentrée prochaine, dit M. Whittle. Il va falloir que je rassemble tout de suite quelques notes...

Amanda crut un instant s'évanouir de plaisir.

— Quelle horreur ! murmura-t-elle.

Eh bien, il ne fallait probablement pas chercher plus loin ; son mari n'avait pas voulu aborder ce sujet.

Elle se sentait humble et honteuse. « Pauvre Robert, pensa-t-elle ; il travaille si dur, et qu'en retire-t-il ? Une petite maison mal tenue et une femme dépensière. Je n'ai pas vraiment besoin de blanchisseuse ; les autres femmes blanchissent bien leur linge elles-mêmes, y compris les draps et les serviettes de toilette. Peut-être pourrais-je tout de même faire blanchir les draps... Je devrais peut-être vendre la voiture. Robert s'en sert à peine, excepté l'hiver. Mais voilà, elle nous manquerait bien, en hiver... et puis l'été, il est parfois bien agréable de pouvoir se déplacer, d'aller au lac... Il faudrait peut-être que nous invitions des gens à dîner. Euphémie Warren, qui plaît à Robert, bien qu'elle ne me plaise guère à moi. Mais, après tout, je la connais si peu. Et puis le docteur Thirkel... s'il veut bien venir ; mais nous aurions peut-être l'air de vouloir nous pousser... »

— En tout cas, déclara-t-elle, après ça, je peux bien me passer de déjeuner. Ce sera toujours autant d'économisé.

— Et pourquoi faut-il que tu te passes de déjeuner ? demanda M. Whittle.

— Je suis certaine que nous dépensons trop d'argent. Nous devrions faire beaucoup plus d'économies. Et d'ailleurs, j'engraisse.

— Jamais de la vie, dit M. Whittle. Cela ne te vaut rien de te priver ;

tu attrapes toujours un rhume. De plus, ajouta-t-il, je t'aime comme tu es. Alfred aussi.

Amanda leva les yeux, stupéfaite. Alfred? Alfred Blaney? Alfred avait-il vraiment dit cela? Voilà bien la dernière chose au monde à laquelle elle se fût attendue.

— Toi, tu inventes, dit-elle, pour de me faire changer d'avis.

— Il te considère comme une femme exceptionnelle, dit M. Whittle. Il me l'a dit.

— Allons donc, dit Amanda.

Exceptionnelle, en vérité. Il n'y avait pas là de quoi tant se réjouir. Un nain était exceptionnel, un veau à deux têtes aussi.

— Qu'est-ce que j'ai donc de si exceptionnel? demanda-t-elle.

Fronçant le sourcil, elle regarda sa propre taille qui, libre de tout corset, était ronde, ferme et nullement empâtée.

— Il faudrait que je maigrisse d'au moins trois kilos, dit-elle.

— La dernière fois, tu es restée deux semaines au lit, lui rappela M. Whittle. Avec une pneumonie.

— Une pneumonie! J'avais de la bronchite. Comme tout le monde à ce moment-là. C'était une épidémie.

M. Whittle poussa un soupir. Il était vain de discuter avec Amanda. Elle prononçait des phrases par habitude, ou pour voir quel effet elles feraient; il ne lui restait plus alors qu'à adapter la réalité à ses paroles.

— Qu'a dit Alfred, au juste? demanda-t-elle, tendant sur ses genoux l'étoffe de sa jupe.

M. Whittle regarda tranquillement sa femme; il essayait de la voir par les yeux de M. Blaney. Mais celui-ci ne rencontrait Amanda que de temps à autre et M. Whittle la voyait chaque jour. Ils avaient vécu ensemble trop d'années chargées de trop d'expériences communes, habitant la même maison, la même chambre... Il y avait entre eux trop d'intimité, trop d'affection même. « C'est par leur nouveauté, pensa-t-il, que les gens nous émeuvent et nous blessent »; quand on est jeune, le monde entier reste à explorer. Pour M. Blaney, Amanda était aussi inexplorée que l'Afrique.

— Supposons qu'elle vienne à me quitter, pensa-t-il; à mourir; à partir en voyage. Ou tout simplement à se lasser de moi...

Il se sentit aussitôt envahi, jusqu'à la souffrance, par une immense anxiété. Il se rendit compte qu'il ne pouvait vivre sans sa femme et, à l'idée qu'il pourrait rester seul et abandonné, il poussa un grognement inarticulé.

Lui seul était à blâmer d'avoir laissé l'habitude engluer leur existence; il était devenu par sa faute aussi indifférent à sa femme qu'une vieille chaussure. Dès lors, quand Alfred disait... Alfred, un étranger...

Amanda était là à le regarder, un doux sourire aux lèvres; elle se sentait à nouveau prise de pitié pour lui. « Je ne suis pas une très

bonne épouse, à vrai dire, pensa-t-elle ; je ne suis ni très séduisante, ni très intéressante. Autant l'admettre. »

Si encore elle y pouvait quelque chose...

— As-tu envie de sortir, ce soir ? demanda-t-elle timidement.

Elle n'avait en tête aucun projet précis, mais elle désirait être avec lui et aller n'importe où avec lui, fût-ce au cinéma.

— Il y a un film épatant au *Fox Rivertown*, déclara Lucinda. C'est l'histoire d'une personne qui croit bien qu'elle a tué quelqu'un, mais qui n'en est pas très sûre. Il y a un tas de coups de revolver et tout. C'est épatant.

Monsieur et madame Whittle échangèrent un regard de doute.

— Que joue-t-on à l'*Orpheum*, ma chérie ? demanda madame Whittle.

— Oh ! quelque chose de moche, dit Lucinda. Tu sais bien — de l'amour et puis tout ça.

Par « de l'amour », elle entendait le spectacle de grandes personnes qui s'embrassent, spectacle qui l'avait plus d'une fois embarrassée et gênée. Le sentiment qu'elle éprouvait à l'égard de Ralph Wender était aussi aérien qu'un papillon ; et c'était bien ainsi. Sur l'écran, elle aimait les films de cow-boys et les gens qui tombaient par la fenêtre.

Les Whittle allèrent à l'*Orpheum* ; ils s'assirent côte à côte dans l'obscurité, écoutèrent la musique, regardèrent, à dix pieds au-dessus de leur tête, le héros et l'héroïne s'insulter, tomber amoureux l'un de l'autre, s'épouser, se séparer et finalement se raccommoder. Le film était parfaitement invraisemblable, mais il avait coûté plusieurs millions de dollars. « Je t'aime, disait le héros au son d'un lointain orchestre, je t'aime parce que je vois dans tes yeux toute l'âme de la Prairie. » Il était censé être une brute finie, toujours prêt à jouer des poings ; mais il était beau, tout le monde l'aimait et la poésie n'était pas absente de ses propos.

Monsieur et madame Whittle se tenaient par la main lorsqu'on ne pouvait pas les voir. Bercés par la musique et l'obscurité, en présence de souffrances et de joies qu'ils n'étaient pas forcés de partager, mais qui leur rappelaient quelque peu les leurs, ils se sentirent un instant envahis par les espoirs confus et les doux rêves d'une jeunesse retrouvée. Dans la demi-obscurité, M. Whittle regarda le profil de sa femme ; elle lui parut aussi secrète et désirable qu'une inconnue ; il trouvait exaltante l'idée qu'elle lui appartenait et il lui pressa affectueusement la main. « Il faut que nous recommencions ceci souvent », pensa-t-il.

La figure de l'acteur et celle de l'actrice, agrandies jusqu'au gigantesque, se rapprochèrent en un dernier embrassement et le film prit fin. Monsieur et madame Whittle, suivis de Lucinda, se trouvèrent bientôt dans le couloir. La lumière les éblouit.

— Bon, dit M. Whittle en s'éclaircissant la voix.

— Comme panne on ne fait pas mieux, dit Lucinda.

A ce moment, au seuil du cinéma, M. Whittle aperçut Pénélope Andrews au bout du couloir, parmi un groupe de jeunes filles. Il espéra ne pas avoir

à lui parler, mais Pénélope se retourna soudain et le vit. Elle devint rouge comme une pivoine et bégaya :

— Oh... hello.

— Bonsoir, dit M. Whittle.

Et il passa.

Toujours suivis de Lucinda, Monsieur et madame Whittle parcoururent la rue en silence. Puis Amanda déclara d'un ton détaché :

— Qui était-ce ?

— Qui ? demanda M. Whittle.

— La jeune fille à qui tu t'es adressé.

M. Whittle répondit que ce n'était qu'une de ses élèves...

— Je vois, dit Amanda.

Elle resta un moment silencieuse, puis ajouta :

— Pourquoi a-t-elle rougi en te voyant ?

M. Whittle se sentit défaillir.

— Je n'en ai aucune idée, déclara-t-il, et il se mit à siffler en sourdine.

— Curieux, dit Amanda. Elle était vraiment jolie.

Elle se retourna pour s'assurer que Lucinda les suivait bien.

— Comment as-tu dit qu'elle s'appelait ?

— Miss Andrews, je crois, dit M. Whittle sur le ton de l'indifférence.

— Tu la connais donc ? dit Amanda.

— Je te l'ai dit : elle est dans ma classe...

— C'est curieux que tu ne m'aies jamais parlé d'elle, dit Amanda.

Et, quelques instants après, elle ajouta :

— Pourquoi rougir de la sorte ?

Amanda avait parlé d'un ton léger et froid, mais M. Whittle ne s'y laissa pas prendre. « Voilà toute la soirée gâchée, pensa-t-il ; mais qu'y faire ? »

— Est-ce que nous nous arrêtons quelque part pour prendre un soda ? demanda-t-il d'un ton engageant.

— Je n'en ai pas très envie, merci, dit Amanda.

Un gémissement s'éleva derrière eux.

— Oh ! m'man ! s'était écriée Lucinda.

Après une pareille séance d'effusion sentimentale... « Vraiment, pensait-elle, ce que les parents peuvent être lamentables. »

— Allez-y donc tous les deux, si vous voulez, dit Amanda. Moi, je rentre.

La solution convenait encore mieux à Lucinda, mais M. Whittle fut d'un autre avis.

— Nous rentrons tous, dit-il ; c'est probablement plus raisonnable, d'ailleurs.

Ils firent en silence le chemin qui les séparait encore de leur voiture. La paisible nuit était toujours suspendue sur Rivertown ; là-haut dans le ciel, les étoiles brillaient, minuscules et embrumées, au-dessus des rues vides ; venu de la rive opposée, un vent froid se mit à souffler, apportant avec lui l'odeur humide de la rivière. Amanda pensait à la

jeune fille du cinéma ; elle pouvait avoir dix-huit ans ; en tout cas pas plus de vingt. Elle était en compagnie d'un certain nombre de jeunes filles ; l'une d'elles l'avait peut-être taquinée...

Amanda lança un regard furtif à son mari. Mais oui, il était là, plus très jeune et fatigué... n'ayant à coup sûr rien d'un Roméo. Il n'avait décidément plus vingt ans, ce pauvre Robert.

La jeune fille l'avait cependant regardé bien en face... mais ce n'était peut-être qu'une idée. Ils avaient passé un si bon moment ensemble, au cinéma...

Amanda se prit à regretter de n'être pas allée prendre un soda chez le droguiste. Mais il ne fallait à aucun prix en convenir.

— Il est tard, dit-elle à Lucinda. Tu as classe demain. Le film était bon, dit-elle à son mari. Je me suis bien amusée. Merci.

Elle était peut-être dans son tort. Mais elle ne pouvait faire plus.

VII

Au cours des quelques jours qui suivirent, aucun événement digne d'intérêt ne survint chez les Whittle. M. Whittle fit sa conférence annuelle aux dames du Club Saint-Vincent, sous le patronage de la Société de Littérature et d'Histoire de Rivertown, à laquelle s'étaient jointes les dames patronnesses de l'église de Clark Street. Quelque quatre-vingts personnes assistaient à la conférence, y compris miss Euphémie Warren et madame Théodore Andrews, la mère de Pénélope.

La salle de conférence occupait le sous-sol de l'église de Clark Street. M. Whittle, debout sur une estrade basse, esquissa pour son auditoire un tableau de l'histoire universelle depuis l'origine des temps. Mais le temps lui-même, déclara-t-il, était une notion insaisissable : une sorte d'arc-en-ciel, qui ne se percevait que dans une direction déterminée et disparaissait dès qu'on s'en approchait.

— Pendant des millions d'années, dit-il, il a existé sur la terre des espèces reptiliennes qu'aucun œil humain n'était destiné à contempler. Le ptérodactyle, le diplodocus hantèrent les plaines antédiluviennes et fouettèrent l'air chargé de vapeurs. Ils étaient tantôt silencieux comme le serpent et tantôt poussaient des cris et des rugissements que l'esprit ne peut imaginer. L'homme, lui, est un nouveau-venu ; l'apparition de l'humanité ne remonte pas à plus de cinq cent mille ans.

» Il y a dix mille ans, ce continent était habité par une race d'hommes dont on ne sait à vrai dire que fort peu de choses. Ils chassaient le bison, le chameau, le mammouth et le mastodonte et les tuaient à l'aide de flèches fines aux pointes de silex. Ces hommes connaissaient l'usage du feu et devaient utiliser une sorte de langage ; ils se garantissaient contre le froid en portant des fourrures. Ils étaient capables de pensée. De leurs ossements, on n'a pu trouver trace, mais on a découvert des silex taillés

et des vestiges de camps enfouis sous les restes des grands glaciers. Il semble donc qu'en quatre cent quatre-vingt-dix mille ans, l'homme se soit instruit ; mais dans une faible mesure.

» D'après la légende, quelques milliers d'années après, il aurait existé des cités de boue et de pierres dans le Bassin Méditerranéen. Ces cités auraient péri englouties par des soulèvements volcaniques ou par les vagues du Déluge. Puis l'histoire proprement dite aurait commencé. Nous savons par les premiers hiéroglyphes qu'elle fut une succession ininterrompue de guerres. Ainsi, en partant de l'homme des cavernes, nous en arrivons après des milliers d'années aux querelles des nations et à la montée des Empires.

» Il y a deux manières de mesurer le temps : par sa durée théorique ou par sa durée réelle, c'est-à-dire soit par le nombre de jours ou d'années qu'il couvre, soit par les événements qui le remplissent. L'existence d'un éléphant dure largement plus de cent ans, celle d'un éphémère moins d'un jour. L'espace de temps considéré constitue dans les deux cas un tout, une expérience complète ; il est donc dans les deux cas égal et identique.

» Au cours des derniers siècles, l'histoire semble s'être accélérée. Permettez-moi de prendre un exemple. La civilisation de Rome ne différait pas sensiblement de celle de l'Égypte. Il a fallu deux mille ans à Rome pour se bâtir et à Thèbes pour s'effondrer, mais il en a fallu moins de deux cents à la ville de Chicago pour se construire dans les prairies mêmes où le buffle allait naguère se vautrer.

» Prenons un autre exemple. Il y a cinq cents ans, les hommes se servaient encore du silex pour allumer leur feu ; leurs armes étaient encore la flèche et l'arc. L'aspirine et le caoutchouc appartenaient encore au domaine du rêve ; le monde était considéré comme une surface plate.

» Et les cinquante dernières années ont suffi à l'homme pour apprendre à voler !

» Que d'événements extraordinaires se sont produits au cours de notre existence ! L'électricité à elle seule a révolutionné le monde : elle a conquis les ténèbres et l'espace. L'homme se déplace à la vitesse du son ; une goutte de médicament lui suffit à détruire les bactéries les plus redoutées ; il transforme le verre en vêtements, crée de nouveaux fruits et de nouvelles fleurs et regarde des images qui se meuvent et parlent. Il communique par la parole, en moins d'une seconde, avec les régions les plus reculées du globe, et la seule difficulté qu'il puisse craindre est de ne pas comprendre le langage de son interlocuteur. Ayant appris enfin à désintégrer l'atome, il a découvert le moyen non seulement de se détruire lui-même, mais d'anéantir la planète entière avec lui.

» Sommes-nous donc autorisés à croire que le temps ne peut se mesurer que par sa durée théorique ou que le dernier siècle ne compte pas davantage — en dépit des événements qui s'y sont produits — que toutes les années qui l'ont précédé ?

» Je pense que nous devons mesurer le temps en tenant compte de son contenu, et je crois que nous avons atteint la fin des temps humains.

» Ayant appris à nous détruire nous-mêmes, nous n'allons certainement pas y manquer. Nous nous querellons pour savoir qui régnera sur la planète : nous allons la détruire ; nous détruirons nos ennemis en même temps que nous-mêmes. Nous allons tous disparaître dans une vaste explosion, dans une grande gerbe de lumière blanche, en même temps que toute notre science et toutes nos cogitations passées — bref, en même temps que toute l'histoire de l'humanité. Dans l'univers entier, il n'y aura plus personne pour savoir ce qu'était l'homme.

» Je suis convaincu que telle est notre destinée ; je ne vois aucun moyen d'y échapper et je ne pense pas que nous nous trouvions jamais réunis à nouveau. Merci. »

Cet extraordinaire discours ayant pris fin, ces dames restèrent pétrifiées sur leur siège. Elles se levèrent enfin et échangèrent quelques remarques indignées.

— J'ai une toute autre conception des propos constructifs, dit le président du Club Saint-Vincent.

Et le trésorier de l'Aide aux Dames déclara :

— Je n'ai pas la moindre idée du sujet qu'il a traité.

— Prétendre que des hommes vivaient il y a cinq cent mille ans est de la folie, fit remarquer une dame. Dieu a créé Adam et Ève au Paradis terrestre ; puis sont venus Sodome et Gomorrhe. Je préfère croire à la Bible qu'à ce que j'ai entendu ici aujourd'hui.

— En tout cas, déclara une autre dame, je trouve qu'il est honteux de dire que nous allons nous détruire nous-mêmes. Moi, par exemple, je n'ai pas la moindre intention de ce genre. Ce que le monde réclame, c'est un guide moral, de l'optimisme et du courage. Je suis choquée par les idées du professeur Whittle et je plains beaucoup sa femme.

Sur ces entrefaites, Euphémie Warren s'approcha de M. Whittle et lui serra la main en silence.

— Ce que vous avez dit, déclara-t-elle, m'intéresse beaucoup, et j'admire le courage qu'il vous a fallu pour vous exprimer ainsi. Je suis de votre avis : il nous faut trouver la corrélation entre ce qui est et ce que nous voyons. Venez prendre le thé un de ces jours et je vous montrerai quelques-unes de mes études dans le domaine de l'abstraction formelle.

M. Whittle rassembla ses papiers et s'apprêta à quitter la salle. Il se sentait l'esprit las et vacant, mais se félicitait d'avoir dit ce qu'il fallait. « Il est impossible d'amener quelqu'un à penser sérieusement à la fin du monde, pensa-t-il, sinon au cours d'un orage. Ou bien on croit en Dieu, ou bien on n'y croit pas ; mais il n'y a, en tous cas, qu'une chose à faire pour tous les hommes, où qu'ils se trouvent : travailler pour le bien commun — il ne faut d'ailleurs pas trop y compter. »

Tandis qu'il passait la porte, une dame l'arrêta et lui dit aimablement :

— Je suis si contente, professeur Whittle, d'avoir assisté à votre petite conférence. Ma fille m'a si souvent parlé de vous.

— Merci, dit M. Whittle, et il hésita, plissant le front de l'air du monsieur qui se demande « si la personne lui a bien été présentée ».

Joignant à ses paroles un sourire encourageant, la dame ajouta :

— Ma fille suit l'un de vos cours. Je suis madame Andrews... la mère de Pénélope.

— Mais oui, bien sûr, répondit machinalement M. Whittle.

Il était surpris, et il examina soigneusement madame Andrews. Oui, il discernait une certaine ressemblance... Mais la mère n'était pas aussi jolie que la fille. Elle n'était qu'une femme entre deux âges... Et oubliant qu'il venait de discourir sur l'inanité de la notion de temps, il se dit en lui-même que quelques années de plus ou de moins représentaient une bien grande différence.

— Votre fille est en quatrième, dit M. Whittle ; je crois qu'elle s'en tire fort bien.

Madame Andrews acquiesça et ajouta :

— J'ai trouvé votre conférence si intéressante !

— Merci, dit à nouveau M. Whittle ; puis il s'inclina poliment, fit demi-tour et quitta la salle.

Mais, sur le chemin du retour, il s'immobilisa soudain, fronça les sourcils, et ses lèvres contractées émirent un petit sifflement. Qu'avait donc dit madame Andrews ? « Ma fille m'a si souvent parlé de vous... »

Ces paroles avaient été inspirées par les circonstances ; cela était évident. Mais enfin, pourquoi madame Andrews les avait-elle prononcées ? Pour le mettre à son aise ? Il ne s'était pas senti le moins du monde embarrassé. Ou pour établir entre eux un lien plus étroit ? C'était bien invraisemblable... Quel besoin y avait-il ?...

Eh bien, alors, peut-être que tout n'était pas faux dans ce qu'on venait de lui dire.

Ainsi, Pénélope avait parlé de lui chez elle.

Mais pourquoi avait-elle fait cela ? M. Whittle était déconcerté ; elle et lui appartenaient en effet à des mondes aussi différents que le monde de la tortue et celui des canards...

La comparaison était gênante : qu'était-il lui-même, tortue ou canard ? Ni l'un ni l'autre, à vrai dire. Mieux valait se borner à dire que la jeune fille n'avait en tête que les préoccupations habituelles de ses camarades.

Il lui sembla soudain la voir à ses côtés, elle se promenait avec lui sous les arbres aux feuilles bruissantes. Il lui sembla entendre Pénélope : « Non, vraiment..., disait-elle, quel type vous faites ! » Et soudain, il eut une impression de froid, de vertige, et il baissa timidement les yeux vers le trottoir.

Était-ce donc possible? Il se rappelait l'avoir vue rougir lorsqu'elle l'avait aperçu...

« Ma chère enfant, dit-il en lui-même sur un ton paternel; ma chère enfant... »

Et puis il s'arrêtait court. Après tout, il ne fallait pas porter de jugements sommaires; peut-être s'intéressait-elle vraiment à l'histoire. Il fallait cependant reconnaître que la supposition était peu vraisemblable.

Il se demanda ce qu'elle pouvait bien avoir dit de lui chez elle. Transporté en esprit devant ces parents inconnus qui devaient être à peu près de son âge, mais qui cependant lui semblaient être plus vieux que lui, il ressentit une certaine gêne. « Je vous assure, leur disait-il gravement, la jeunesse et la beauté de votre fille ne sont pas les seules raisons de l'intérêt que je lui porte... J'ai tout de même quelque bon sens; je ne suis pas à ce point idiot. »

VIII

Mais les événements se précipitèrent.

Le lendemain matin, au marché, Amanda rencontra la femme du pasteur de l'église de Clark Street, madame Burkit. Celle-ci lui fit un accueil plutôt frais; néanmoins, au milieu des boîtes de pêches et d'asperges en conserve, des pots de poudre de café et de beurre de cacahuètes, des bocaux de confitures et de nouilles en sauce, et des paquets de quaker, les deux femmes, manœuvrant chacune sa poussette à provisions, discutèrent avec une politesse apparente des difficultés du ménage, du printemps tardif, de la venue de l'été et du coût élevé de toute chose.

— Il m'est devenu impossible d'habiller convenablement ma fille, dit Amanda; elle grandit si vite!

Elle se pencha pour mieux voir un petit bocal de spaghetti à la sauce tomate.

— Et l'amidon! dit-elle avec un soupir.

— Impossible de donner bonne tournure à ses enfants, dit madame Burkit. Il n'y a rien à faire.

Et elle accompagna cette remarque d'un profond soupir.

— La manière dont les enfants grandissent actuellement, poursuivit-elle, est un véritable scandale. Ils n'ont jamais moins de six pieds de haut. Où va le monde? Je voudrais bien le savoir.

Tiens, mais, ce qu'elle venait de dire lui rappelait quelque chose.

— Au fait, dit-elle, votre mari a tenu des propos bien étranges, hier. Ces dames en ont été pour le moins surprises.

Amanda se redressa et dirigea vers madame Burkit un regard interrogateur. Des propos étranges? Que pouvait-il bien avoir dit? Elle ressentit un petit frisson d'inquiétude.

— Tiens? murmura-t-elle, s'attendant au pire.

— Toutes ces histoires de fin du monde, dit sévèrement madame Burkit; non, vraiment, madame Whittle!

« Mon Dieu! » pensa Amanda.

— Ce n'est pas comme si le professeur Whittle s'était exprimé en termes religieux, poursuivit madame Burkit. Non, non, bien au contraire, bien au contraire!

— Robert, dit loyalement Amanda, est très préoccupé de l'avenir de l'humanité.

— Il devrait aller plus souvent à l'église, dit madame Burkit. Il verrait Dieu, et son inquiétude en serait soulagée.

— Mais, voyez-vous, dit Amanda, mon mari pense que nous-mêmes...

Sa phrase tourna court. Placée entre Dieu et M. Whittle, Amanda était en proie à une certaine confusion.

— Mon mari a été surpris, déclara madame Burkit en se dirigeant vers le rayon de limonade, il a été choqué hier par les propos du professeur Whittle. Il les qualifie de cyniques, pour ne pas dire plus. Vous êtes sûrement trop croyante, madame Whittle, pour admettre que l'homme est venu au monde sans l'aide de Dieu, comme un simple brugnon.

— Je suis persuadée, dit tristement Amanda, que Robert n'a jamais voulu dire que l'homme était venu au monde sans l'aide de Dieu, madame Burkit.

La femme du pasteur renifla violemment.

— Il fallait entendre cela, dit-elle.

Elle enfonça dans un melon ses doigts longs et fins, puis porta le fruit à son nez d'un air soupçonneux.

— Hum! fit-elle. Mais là n'est pas la question. Ce n'est pas du passé, mais du présent que le docteur Burkit s'inquiète. Il est le pasteur de son troupeau. Il a la charge de deux cent soixante-deux âmes chrétiennes, sans compter les enfants qui ne sont pas encore baptisés. Il en a la responsabilité.

Amanda se sentit déprimée, et un peu effrayée. Dans les intonations sèches de madame Burkit, elle discernait la condamnation d'une vertueuse communauté.

— Je suis persuadée que Robert n'a voulu tenir aucun propos sacrilège, murmura-t-elle faiblement.

— Il a voulu dire ce qu'il a dit, déclara d'un ton sec madame Burkit; il a dit que le monde serait détruit par l'homme, et non par Dieu. Il n'y avait pas, que je sache, deux interprétations possibles.

Rigide, austère et triomphante, elle gagna la caisse.

— Non, madame Whittle, dit-elle, il se passera bien du temps avant

que votre mari soit appelé à parler de nouveau dans l'église de Clark Street.

Amanda rentra chez elle à bout de nerfs et, tout le reste du jour, essaya de noyer ses soucis dans le travail. Elle frotta le parquet du rez-de-chaussée et celui du premier étage, nettoya à fond le frigidaire, lava le dessus de lit de Lucinda et rangea trois placards. Mais elle ne réussit à calmer ni son exaspération, ni son humeur rebelle. Elle avait travaillé huit longues années pour se faire une situation à Rivertown, à elle-même et à sa famille : huit ans de politesses et de bonnes œuvres, huit ans pendant lesquels elle avait nettoyé la maison, adressé aux voisins des mots aimables, amidonné des robes pour Lucinda, versé à la caisse municipale et au fonds des girls-scouts. Et voilà que Robert venait de tout démolir, en se gonflant sur son estrade comme la grenouille de la fable...

« Qu'il aille donc au diable! » pensa-t-elle.

Les Whittle étaient en danger, elle le savait bien. Elle connaissait en effet le genre de communauté où ils vivaient... à vrai dire c'était même la seule communauté qu'elle connût. Les gens s'attachaient à vous et vous respectaient dans la mesure où vous leur ressembliez — parce que vous aviez les mêmes croyances et parliez le même langage qu'eux. Lorsque vous agissiez d'une façon qu'ils ne comprenaient pas ou que vous disiez des choses qui n'étaient pas de leur goût, ils vous rejetaient dans la rue et avaient l'air gêné en vous adressant la parole. Un homme n'avait pas le droit de dire tout ce qu'il pensait lorsqu'il était marié et avait à sa charge une femme et une fille. Le moins qu'il pût faire était de garder ses idées pour lui.

A cinq heures, M. Whittle rentra du collège, l'esprit à la dérive. La journée avait été chaude et il se sentait fatigué ; il y avait dans le monde, lui semblait-il, bien des gens qui étaient faits d'une matière dure et inattaquable, comme le verre ou la pierre. Il trouva sa femme, à genoux et la figure pleine de poussière, en train de frotter avec obstination le carreau de la cuisine.

— Eh bien, dit-il timidement, faut-il vraiment que tu te charges de ce travail ?

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, répondit-elle sèchement.

La figure de M. Whittle s'allongea et sembla se creuser légèrement. Il comprit qu'Amanda était de mauvaise humeur et qu'il y avait de l'orage dans l'air ; il gagna donc doucement son bureau et ferma la porte. Quelques instants après, celle-ci s'ouvrait en coup de vent, et madame Whittle apparaissait sur le seuil, l'œil enflammé.

— Tu trouves cela poli de me claquer la porte au nez ? demanda-t-elle.

M. Whittle avala sa salive, comme on fait dans un ascenseur qui descend trop vite.

— Je n'ai pas claqué la porte, dit-il. Je te demande pardon.

Et il ajouta à mi-voix :

— J'ai passé une journée dure.

— Ah! oui, fit madame Whittle d'un ton sarcastique ; comme ça, assis sur ta chaise... Tiens, je voudrais qu'une fois, une seule fois, tu fasses la moitié de ce que j'ai à faire toute la sainte journée. La cuisine, le ménage, la lessive...

— Lucinda ne peut-elle pas t'aider?

— Lucinda va à l'école, répliqua sa femme sur un ton exaspéré; peut-être l'as-tu oublié? Tu veux que cette enfant n'ait plus une minute à elle, je suppose?

— Très bien, dit M. Whittle, si tu as quelque chose à me donner à faire...

— Tout est fait, dit-elle froidement. Elle restait là, debout, couvant son ressentiment. L'ennui avec toi, dit-elle, c'est que tu crois être le seul à avoir du travail.

— Ce n'est pas vrai, dit M. Whittle avec lassitude. Je me rends très bien compte que tu travailles beaucoup.

— Oui, pour te faire un intérieur confortable.

— Mais oui, dit M. Whittle, qui commençait cependant à se sentir désorienté et désolé. Moi aussi, je travaille, dit-il doucement. Pour qui crois-tu que je fais tout ceci?

Et, d'un geste vague, il montrait son bureau où s'empilaient livres et papiers.

— Lucinda travaille toute la journée à l'école, dit madame Whittle. Tu ne veux donc pas la laisser souffler une minute.

— Ce que je veux dire..., commença M. Whittle.

— Tu ne pourrais pas être un peu plus raisonnable? demanda-t-elle.

Les yeux de M. Whittle se rétrécirent ; son poing se serra et se desserra lentement.

— Voyons, dit-il tranquillement, pourquoi ne pas me dire ce qui t'irrite tant?

— Je m'en garderais bien, dit madame Whittle avec un rire de mépris. Qu'est-ce qui te fait croire que je suis irritée? Ce n'est pas parce que tu rentres ici comme un forcené et que tu passes dans ta chambre en claquant la porte...

— Je n'ai pas claqué la porte, dit M. Whittle.

— Tout de même, poursuivit madame Whittle, il est assez décourageant de travailler comme une esclave et de voir ta manière d'agir.

— Quelle manière d'agir? demanda M. Whittle.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu fais un beau raté, je dois le reconnaître.

M. Whittle regarda par la fenêtre de son bureau. Entre sa maison et celle du voisin, la petite cour baignait dans l'ombre chaude de cette fin d'après-midi. Une mouche, en bourdonnant, vint heurter l'écran de toile métallique ; on entendait, dans la rue, des cris confus d'enfants. Une brise légère entrait par la fenêtre et soulevait les papiers placés sur

le bureau ; une odeur d'essence venue du garage se mêlait au parfum de l'herbe. Et M. Whittle se sentait très las et quelque peu irrité.

— Un raté ? Je ne m'en étais pas tellement rendu compte, dit-il d'un ton froid.

— Pourquoi te conduis-tu comme un enfant ? s'écria madame Whittle.

— Non, mais vraiment ! s'exclama M. Whittle, tu as peut-être l'impression de te comporter comme une grande personne.

— Mais certainement, dit madame Whittle.

Et elle ajouta, les larmes aux yeux :

— Et puis, si mes manières te déplaisent, je peux peut-être trouver un autre endroit où aller.

— Oui ? demanda M. Whittle. Lequel ?

Madame Whittle n'avait pensé qu'à quitter la pièce. Mais la question de son mari lui fit changer son fusil d'épaule.

— Nous trouverons sûrement, Lucinda et moi, un endroit où aller vivre, dit-elle, puisqu'on ne veut pas de nous ici.

— Une petite minute, dit M. Whittle. Je n'ai jamais dit...

— C'est ce que tu voulais dire, en tout cas, dit madame Whittle, qui commençait à pleurer. Ce que tu veux, c'est ta liberté ; tu l'as dit toi-même. Tu détestes la vie de famille.

— Ne sois pas ridicule, dit sèchement M. Whittle.

— Je ne suis pas ridicule, dit madame Whittle.

— Je n'ai jamais rien dit de semblable, dit M. Whittle.

— Tu n'as pas besoin de le dire, déclara madame Whittle ; cela saute aux yeux ; tu me hais. Pourquoi ne l'avoues-tu pas ? Pourquoi mentir ?

— Oh ! cela suffit, dit M. Whittle.

— Sois assez gentil pour parler moins fort, s'écria madame Whittle. Tu veux peut-être que tout le monde sache à quoi s'en tenir sur ton compte ? Non, ce n'est pas la peine de continuer : nous ne nous entendons plus, c'est tout. Tu t'en tireras bien mieux sans moi ; tu le sais très bien. Ne te fais pas de bile ; je m'arrangerai. Je trouverai du travail quelque part et je te débarrasserai de Lucinda, puisque tu nous hais tellement toutes les deux. Tu pourras te ridiculiser à ta guise. Tout le monde se moque de toi. Et tu ne t'en aperçois même pas.

Poussant un gémissement, elle fit volte-face, se précipita hors de la pièce et claqua la porte derrière elle. Quelques minutes plus tard, M. Whittle se leva de sa chaise. Atterré, il saisit son chapeau et quitta la maison.

En haut, madame Whittle pleurait, la tête dans l'oreiller. Elle ne se rappelait plus rien de ce qu'elle avait dit, mais sentait qu'elle avait parfaitement raison. Tout était fini entre eux... du moins, jusqu'à ce que M. Whittle lui fît des excuses.

IX

Les ombres obliques des dernières heures de l'après-midi avaient cédé la place aux bleutés vaporeux de la soirée ; ceux-ci, à leur tour, avaient sombré dans l'obscurité nocturne. M. Whittle se traînait, rompu, le long de River Road. Au dessous de lui, il entendait couler la rivière. Les lumières de la ville brillaient en face de lui. L'atmosphère qui l'environnait était humide, lourde de senteurs d'humus, de bûches pourries et de fougères. La lune, dans son deuxième quartier, haute sur la voûte céleste, chevauchait l'Occident, brillante comme un sou neuf, mais les arbres la dissimulaient aux yeux de M. Whittle.

Il avait fait un long détour à travers la campagne et ses jambes étaient lasses, mais il n'avait cependant pas recouvré la tranquillité d'esprit. Il n'en était pas à sa première querelle avec Amanda, mais cette dernière dispute lui semblait aussi décisive que déraisonnable. Amanda lui avait dit qu'elle le trouvait absurde et que tel était l'avis général. Cela, il ne pouvait l'oublier. Il ne croyait pas, lui, que tel fût l'avis général ; il ne croyait pas non plus que sa femme eût le droit de lui parler ainsi.

Il se sentait brimé, outragé ; quatorze années de vie en commun avaient abouti à cet épouvantable échec. Amanda avait révélé ses sentiments véritables : elle ne l'aimait plus. Parfait. Eh bien, il poursuivrait son chemin sans elle, et dirait à tous la vérité sur le monde et la vie, comme il l'avait fait ce matin-là, devant la Société de Littérature et d'Histoire. Qu'elle le quittât donc, puisqu'il n'était qu'un raté.

En réalité, M. Whittle n'était pas convaincu que sa femme le quitterait, car il la savait profondément attachée à son foyer. Il savait cependant que l'irréparable était entré dans leur vie et il se sentait seul, frustré, avide de consolation et d'affection.

Quand il parvint à l'entrée de la ville il était toujours dans ce pénible état d'esprit. Au milieu des coquettes résidences de Haversack Street et d'Elmwood Avenue, il avisa un petit mur de pierre sur lequel il s'assit un instant pour se reposer.

Plus loin, vers la campagne, « Chez Eddie » flamboyait de lumières au néon et résonnait de musique. Les serveurs s'affairaient à l'intérieur de l'établissement. Des voitures s'y arrêtaient, venues de Rivertown et même de Yuleville et de Des Plaines. Cependant, et bien qu'il ne fût guère que dix heures, un groupe de quatre jeunes gens était déjà sur le chemin du retour.

Pénélope Andrews avait passé une mauvaise soirée. Elle s'était arrangée pour sortir avec Marvin Greene, et s'était naturellement attendue à passer la soirée entière avec lui. Mais Marvin qui avait une petite voiture était passé prendre son camarade Henry Klum, et l'amie d'Henry, Gloriana Bast ; il avait fallu, Dieu sait pourquoi, que Gloriana occupât le siège avant, près de Marvin, tandis que Pénélope se trouvait reléguée

dans le spider aux côtés de Henry Klum. « Chez Eddie », où ils étaient allés danser, ç'avait été la même chanson. Marvin avait dansé avec Gloriana et abandonné Pénélope à Henry. Il n'était que trop évident que Marvin et Gloriana s'entendaient comme les doigts de la main et que le reste du monde pourrait disparaître sans qu'ils s'en souciassent.

Aussi Pénélope avait-elle demandé à rentrer de bonne heure chez elle, à la grande satisfaction de Henry Klum qui s'ennuyait avec Pénélope et n'aimait pas beaucoup la tournure que prenait la soirée.

Pénélope était maintenant assise dans un coin du spider, et fixait de ses yeux fiévreux le morceau de toile noire qui la séparait de Marvin et de Gloriana. M. Klum, après avoir, comme à contre-cœur, tenté maladroitement de lui prendre la main, s'était recroquevillé dans son coin pour somnoler ; Pénélope, elle, ruminait de sombres pensées. Le vent lui soulevait les cheveux, l'air frais lui glaçait le visage et une sourde angoisse étreignait son cœur.

Tout était donc fini, entre elle et Marvin. Il était cruel de rompre par une belle nuit d'été. Mais la beauté elle-même avait-elle d'autre but que d'ajouter à la peine du monde ? Au cinéma, par exemple, il y avait toujours de la musique quand les gens mouraient. A la pensée qu'elle devrait se réveiller le matin le cœur vide d'amour, elle jugea que la vie n'était plus supportable.

Le petit cabriolet regagna Rivertown, l'échappement libre claquant comme une volée de pétards, tandis que Marvin et Gloriana, cachés sous la capote, chantaient en chœur sur le siège avant de la voiture : « Je ne suis qu'un esclave de l'amour ». Pénélope, par bonheur, n'entendait pas.

Le cabriolet stoppa devant la maison de Pénélope, dans Elmwood Avenue ; Pénélope se dégagea du spider. Inutile d'inviter les autres à entrer.

— Bonsoir, dit-elle amèrement ; merci pour la soirée.

Et elle ajouta avec une feinte désinvolture :

— A un de ces jours.

M. Klum fit de la main un geste vague, M. Greene sourit aimablement et miss Bast jeta par la portière un regard étonné, comme si elle n'était pas très sûre de savoir qui était Pénélope. Puis le cabriolet démarra en trombe, la laissant là, seule, au bord des larmes.

Elle se retourna lentement vers la maison. Eh bien, voilà ! tout était fini.

A ce moment, quelqu'un fit entendre dans l'obscurité une toux sèche. Pénélope tressaillit et tourna la tête : à quelques pas d'elle, dans l'ombre, elle aperçut M. Whittle assis sur son mur.

Prise d'une crainte soudaine, elle fit un pas vers lui, pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle d'un ton rude.

Elle ne voulait pas être impolie, mais enfin, on l'avait surprise ; elle se croyait espionnée. M. Whittle fit un petit geste d'excuse.

— Je ne savais pas que cette maison était la vôtre, dit-il. Je me promenais et je me suis assis pour me reposer.

— Oh! dit Pénélope étonnée. Eh bien...

Elle fit encore un pas vers lui ; elle craignait d'avoir fait mauvaise impression.

— J'ai dû vous prendre pour quelque voleur, dit-elle et elle esquissa timidement un sourire où elle essaya de faire passer de la cordialité.

Tout à coup, elle se sentit embarrassée, ne sachant plus que faire.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je rentre, dit-elle.

M. Whittle jeta un regard autour de lui. La rue était paisible et sereine, les pelouses baignées d'ombre et les maisons plongées dans le clair de lune comme dans un rêve. Il se sentit tout à coup soulagé de sa lassitude et de sa tristesse ; mais il ne voulait pas que Pénélope rentrât chez elle et le laissât seul.

— Il n'est pas très tard, dit-il.

Comme c'est curieux, pensait-elle : je ne désire pas rentrer. L'idée qu'elle pourrait avoir envie de s'asseoir au clair de lune avec M. Whittle ne lui avait pas non plus effleuré l'esprit, d'ailleurs. Mais elle était inquiète et n'imaginait pas ce qu'elle pourrait faire chez elle, sinon penser à Marvin Greene...

Elle posa la main sur la pierre, qui était humide. Elle n'avait pas besoin de s'y asseoir ; elle pouvait tout simplement s'y appuyer quelques minutes... La nuit était bien belle, il fallait l'avouer : peuplée de songes, de clartés laiteuses et d'ombres...

D'un mouvement plein de jeunesse et de grâce, Pénélope se hissa sur le mur à côté de M. Whittle.

— Au fond, je n'ai pas besoin de rentrer tout de suite, dit-elle.

Puis elle attendit que son compagnon fît quelque remarque intéressante ou lumineuse.

M. Whittle ne souffla mot mais sembla soudain se détendre, comme si en lui quelque tenaille venait de relâcher son étreinte. Il demeura silencieux ; il se souriait tristement à lui-même. La jeune fille ne tourna pas franchement la tête vers lui, mais, voyant qu'il continuait de se taire, elle lui lança un regard de côté. Sous la lune, les traits de son compagnon paraissaient tirés et graves. Son visage ne paraissait plus vieilli mais affiné par l'expérience et la souffrance. Il avait l'air d'un inconnu. Elle se demandait à quoi il pouvait bien penser.

— Vous devez être content que l'année soit presque finie, dit-elle enfin.

— Content ? répéta-t-il.

Il paraissait surpris, comme si cette idée ne lui était pas encore venue.

— Et vous ? demanda-t-il.

Il répondit pour elle :

— Oui, sûrement. Parce que, pour vous, demain a tout autant d'attrait qu'aujourd'hui.

Pénélope se pencha en arrière, le menton incliné sur la poitrine. Demain? Que demain lui réservait-il de si charmant?

— Je voudrais que demain soit passé depuis longtemps, dit-elle.

M. Whittle, surpris, tourna la tête. Dans la demi-obscurité, Pénélope ne paraissait ni jeune ni vieille, mais semblait sans âge, comme la nuit. Elle avait l'air triste et plein de sagesse.

— Pourquoi voudriez-vous que demain soit passé depuis longtemps? demanda-t-il doucement.

— Oh! je ne sais pas, dit-elle; mais c'est comme ça.

Elle se détourna puis ramena lentement son regard sur lui, d'un air déconcerté. Comme c'était étrange d'être ainsi assise à côté de lui dans l'ombre... Étrange, parce que tout naturel. Ils étaient là, presque comme deux amis.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle, vaguement.

Une étoile filante, au-dessus des arbres, traversa le ciel de haut en bas; Pénélope en eut le souffle coupé.

— Oh! s'écria-t-elle, regardez!

— Avez-vous fait un vœu? demanda-t-il en souriant.

— J'ai oublié, répondit-elle en hochant la tête; elle a passé si vite.

— On prétend que les étoiles filantes portent chance, dit-il; je me demande pourquoi.

Pénélope, au bout d'un moment, se rapprocha un peu de M. Whittle. Son amertume s'était dissipée. La douleur était toujours là, mais elle semblait avoir changé de nature. Pénélope se sentait fraîche, alerte et agitée. Elle s'en étonna, car enfin, elle et lui ne s'étaient encore rien dit. Rien dit, et pourtant... J'ai l'impression qu'il me comprendrait, songeait-elle, si seulement il prenait conscience de ma présence.

— Rien ne porte vraiment chance, dit-elle.

M. Whittle crut la voir frissonner, comme sous l'effet du froid.

De la présence de Pénélope, il était conscient presque jusqu'à la souffrance. Il sentait contre lui la pression légère du bras de la jeune fille dont le corps exhalait un vague parfum.

— Vous n'êtes pas très heureuse, n'est-ce pas? murmura-t-il.

— Qui l'est? répondit-elle.

Personne n'est heureux, pensa M. Whittle; et il se sentait en même temps soulagé, à la pensée que Pénélope était malheureuse. Envahi soudain par une immense tendresse, il étendit le bras comme pour la protéger du froid.

— Êtes-vous sûre d'avoir assez chaud? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, fixant sur lui de grands yeux étonnés. Et vous?

Ils se contemplèrent l'un l'autre un long moment sans parler. Pendant tout ce temps, qui leur parut d'une durée infinie, ils se regardèrent profondément dans les yeux mais n'y virent que le reflet d'eux-mêmes.

Presque contre son gré, elle se pencha un peu vers lui, et une mèche de cheveux vint caresser le visage de M. Whittle dont la gorge se serra.

— Il se fait tard, dit-il.

— Ah? murmura-t-elle.

Pénélope semblait avoir les yeux fermés, comme plongée dans un rêve...

M. Whittle crut sentir dans la nuit un parfum de chèvrefeuille, bien qu'il fût encore trop tôt pour que les chèvrefeuilles fussent en fleur. La nuit répandait sa douceur sur la terre et sur ces deux êtres assis côte à côte.

— Appuyez-vous contre mon bras, dit-il.

Pénélope ne répondit pas. Elle se sentit soudain un peu haletante. Elle avait parfois ressenti cette impression lorsqu'un événement était sur le point de se produire. La nuit se penchait sur elle; la nuit se penchait aussi sur M. Whittle, comme pour les prendre tous deux dans ses bras...

M. Whittle regarda autour de lui les maisons endormies.

— Il faut que je m'en aille, dit-il.

— Vraiment? murmura-t-elle sans bouger ni lever la tête. Je ne sais pas.

— Désirez-vous que je reste?

— Je crois, dit-elle.

Sa petite main, douce et chaude, incurvée comme une feuille, était près de celle de son compagnon. Sans qu'aucune décision eût été prise, presque malgré eux, leurs doigts se touchèrent, puis s'entrelacèrent. Pénélope laissa tomber sa tête sur l'épaule de M. Whittle.

— On va nous voir, murmura-t-elle.

— Non, dit-il, et il pensa : « Pourquoi nous occupons-nous tant de ce que font les autres? Ils ne pensent pas à nous... chacun de nous est seul au monde, pour toujours. Chacun dans sa nuit... »

— Nous avons tort, murmura-t-elle.

« Et demain, pensa-t-il; qui sait de quoi demain sera fait? Qui sait même si demain existera? »

M. Whittle replia son bras et enlaça la jeune fille.

— Seul cet instant est clair, dit-il; seule cette nuit est belle.

Il attendait là, les yeux baissés vers la jeune fille, et souriait. Comme si elle avait senti ce regard, elle leva lentement son visage, bouleversant de jeunesse et de tendresse. Et elle sourit à son tour.

— Que dites-vous? murmura-t-elle, et elle tendit sa bouche vers lui.

« Qu'est-ce que je fais? » pensa M. Whittle sans pouvoir réprimer un gémissement.

Une voiture passa bientôt, inondant le trottoir de la lumière de ses phares; mais M. Whittle n'y prêta aucune attention.

Pénélope ne remarqua pas non plus la voiture. Elle avait les yeux fermés. Ses lèvres entr'ouvertes appelaient un nouveau baiser. Au bout d'un moment, elle inclina doucement la tête. « Oui », dit-elle, ignorant

ce qu'on lui avait demandé, et ce à quoi elle répondait : oui. Elle savait seulement que, quelque part dans la nuit, dans le silence et dans l'air frais et doux, son cœur s'était soulagé de l'immense poids qui l'oppressait. Un étranger la tenait dans ses bras ; un étranger qui était l'amour même. Elle oublia les désastres de la journée ; elle oublia le lendemain...

— Oh! vous, murmura-t-elle. Vous!

X

Lorsque M. Whittle était sorti de chez lui, il avait laissé Amanda pleurant dans sa chambre. Ce n'était pas tellement M. Whittle qui était la cause du chagrin d'Amanda, mais bien plutôt son sort à elle. Elle pleurait de fatigue et de colère. Elle pleurait de n'avoir pas su très bien s'exprimer. Au bout d'un moment, les larmes cessèrent. Elle redescendit préparer pour sa famille le repas du soir. M. Whittle était parti.

Lucinda mit quelque temps à remarquer cette absence.

— Où est père? demanda-t-elle enfin en jetant autour de la table un regard surpris ; il ne rentre pas?

— Je ne sais pas, dit Amanda avec indifférence.

Lucinda se fit une tartine de beurre de cacahuètes qu'elle avala avec impétuosité.

— J'aime bien quand nous sommes seules comme ça, dit-elle ; rien que nous deux.

— C'est vrai, ma chérie? demanda Amanda, adressant à sa fille un sourire pitoyable.

— Oui, rien que nous, les femmes, dit Lucinda.

Elle lança vers sa mère un regard méditatif ; la soirée s'annonçait comme pleine de possibilités ; le tout était de savoir les mettre à profit.

— Mère..., commença-t-elle.

— Oui, Lucinda?

— Père était-il aussi vieux que Marvin Greene quand il s'est marié?

— Plus vieux, dit Amanda. Mais oui, bien plus vieux!

— Marianne sait danser la rumba, dit Lucinda. C'est Marvin qui le lui a appris. Est-ce que je peux aller chez lui ce soir après le dîner? poursuivit-elle, penchée sur sa chaise dans une attitude de supplication.

— Pas ce soir, dit Amanda. Je veux que tu restes ici, avec moi.

— Bon, allons au cinéma, alors.

— Non, ma chérie, dit Amanda. J'ai du travail.

Lucinda grimaça de désespoir.

— Oh! flûte, s'écria-t-elle, il n'y a jamais moyen de s'amuser.

Et elle ajouta :

— Je ne vois pas à quoi cela sert d'être mariée, si l'on doit travailler tout le temps.

— Tu verras ça un jour, dit Amanda ; quand tu seras vieille.

— Je ne serai jamais vieille, s'écria Lucinda. Je mourrai à vingt-cinq ans. D'ailleurs, conclut-elle, père dit que nous allons tous sauter, de toute façon.

« Lucinda elle-même se souvient de ces balivernes », songea Amanda. Mais il y avait bien des manières de sauter. Pour la dixième fois, elle se prit à regretter d'avoir baissé pavillon lors de sa discussion avec Robert.

Après avoir aidé sa mère à faire la vaisselle, lu les « comics », téléphoné à Hélène, fait ses devoirs et utilisé cinq feuilles de papier à dessiner le portrait de Ralph Wender, — portrait qui s'obstinait à ressembler à une théière — Lucinda alla se coucher. Amanda prit alors son ouvrage et gagna le bureau de M. Whittle. Elle essayait de ne pas se tourmenter. Ce n'était pas du tout dans les manières de Robert de s'en aller ainsi... ou de rester dehors si longtemps. Il devait être bien en colère pour ne pas même rentrer dîner. Elle avait eu raison, bien sûr ; on n'avait pas besoin de se ridiculiser devant tout le monde, surtout quand on avait une femme et une fille, une fille qui allait à l'école et faisait partie des girls-scouts. Il était vraiment décourageant de lutter pour se faire une place dans une communauté et de voir toute son œuvre tourner en eau de boudin. L'expression n'était pas tout à fait satisfaisante mais c'était à peu près cela qu'elle voulait dire...

« Pourtant, se disait-elle, je n'aurais peut-être pas dû lui parler si durement. » En toute sincérité, elle devait reconnaître qu'il avait fait de son mieux. Ce n'était pas sa faute à lui, s'ils étaient pauvres... et il y en avait de plus pauvres qu'eux, à y bien regarder. Et après tout, à supposer qu'ils n'eussent pas eu autant d'argent que les Blaney, qu'y avait-il de si terrible à cela ? Bien des gens étaient dans ce cas, et appartenaient tout de même au club Saint-Vincent et au groupement des Filles de la Révolution américaine.

Lucinda était beaucoup trop jeune pour comprendre les problèmes matrimoniaux et c'était perdre sa peine que d'essayer de les lui expliquer. Il y avait bien des choses, d'ailleurs, qu'il était impossible d'expliquer à une enfant de douze ans ; matériellement impossible. Quant au reste... eh bien, c'était évidemment affaire de travail ; un travail dur, mais qui valait la peine. Elle n'avait, de toute sa vie, désiré qu'une chose : que sa maison fût préservée de tout malheur et bien tenue. Elle souhaitait qu'on lui accordât aussi un peu d'admiration de temps en temps pour maintenir son moral. On, c'était son mari, naturellement... ou quelqu'un.

Ses parents à elle n'avaient jamais eu grande considération pour Robert, mais ils se trompaient : Robert était travailleur et d'une remarquable intelligence. Il méritait mieux qu'Amanda. C'étaient tout de même des ménages comme le leur qui représentaient les assises de la nation ; Amanda n'avait peut-être jamais appris à danser la rumba, mais elle savait faire les biscuits, repasser une chemise et c'était plus que sa mère n'avait jamais su faire. Sa mère... et la moitié des membres de la Société de

Littérature et d'Histoire. Et plus que ne saurait faire Lucinda plus tard, selon toute probabilité.

« On n'est pas jeune très longtemps, pensait-elle ; et quand c'est fini, c'est fini. » Elle ne pouvait supporter les gens qui voulaient à tout prix que la vie ne fût qu'une succession de parties de plaisir, de soirées au cinéma... ou de promenades en voiture dans la campagne...

On voyait bien des accidents, sur les routes, de nos jours. Soudain prise d'inquiétude, Amanda sentit son aiguille trembler entre ses doigts. Elle leva la tête. Et si quelque mésaventure était arrivée à Robert, pendant qu'il errait dans la nuit?...

Jamais Robert ne s'était absenté si longtemps. Généralement, il faisait le tour de deux ou trois pâtés de maisons, puis rentrait sans avoir parlé à personne.

Soudain, elle le vit étendu sur le trottoir, écrasé et rendant un dernier soupir. La faute en était à elle, Amanda ; elle avait chassé son mari.

Maintenant follement inquiète, elle saisit le récepteur du téléphone pour appeler le poste de police. Mais elle se ravisa et décida d'appeler plutôt monsieur et madame Blaney.

— Puis-je passer vous voir un petit instant? demanda-t-elle ; si vous n'êtes pas trop occupés, bien entendu.

Elle ferait juste un saut, pensait-elle, et rentrerait tout de suite ; peut-être alors Robert serait-il de retour.

Les Blaney furent enchantés de la voir. Ils lui offrirent de la limonade et s'étonnèrent de lui voir préférer le whisky.

— Je me sens bien seule ce soir, déclara-t-elle en guise d'excuse ; Robert travaille...

Elle regarda autour d'elle, un sourire humble sur les lèvres, avec l'air de dire : quel bonheur d'avoir pour mari un banquier et non un homme de génie!

Madame Blaney exprima sa sympathie par un gloussement.

— Il ne faut pas laisser Robert trop travailler, dit-elle, surtout pendant ces premières chaleurs.

— Non, bien sûr, dit M. Blaney en rentrant les coins de sa bouche comme il avait coutume de faire à la banque lorsqu'il étudiait un intéressant paquet de titres. « Vous êtes donc seule », pensa-t-il.

Et, bien que sur ses gardes, il se sentit tout à coup de bonne humeur.

— Toujours au travail, jamais d'amusement, dit-il. Ah! Ah!

Puis il regarda tristement sa femme qui cousait avec ardeur.

— Je dis toujours à Alfred de ne pas trop travailler, déclara madame Blaney. N'est-ce pas, Alfred?

— Oui, enfin, dit avec complaisance M. Blaney qui aimait à passer pour un bourreau de travail et laissait croire que, sans lui, tout irait de travers. Nous avons nos petites notes à payer, ajouta-t-il en lançant vers Amanda un clin d'œil jovial.

— Ce n'est pas l'argent qui inquiète Robert, dit Amanda, ce sont les examens.

— Ils vont être bientôt finis, dit M. Blaney.

Amanda but une longue gorgée. Bientôt finis? pensa Amanda. On ne pouvait dire cela de rien. Les choses recommençaient toujours et toujours. Allez donc parler aux gens de vous-même! Chacun de nous est seul, tout seul...

— Depuis la mi-avril, dit madame Blaney, il m'a été impossible de me procurer du fil n° 50. Ce qu'il m'en reste durera, à peine, jusqu'à la fin du mois.

— Je ne m'occupe pas de la grosseur, dit Amanda, du moment que la couleur est assortie.

— Après tout, vous avez peut-être raison, dit madame Blaney. Mais moi, j'aime faire les choses comme il faut.

Un instant, réfléchissant la lumière de la lampe, l'aiguille brilla.

— Comme il faut, répéta-t-elle, même si cela ne doit pas se voir.

Oui, pensa Amanda ; si seulement on pouvait faire tout comme il faut. Mais comment s'y prendre? voilà le problème.

— J'ai l'impression de ne jamais avoir le temps, dit-elle.

— On a toujours le temps quand on le veut bien, dit madame Blaney. Enfin! A chacun sa manière, comme je dis toujours. N'est-ce pas, Alfred?

— Mais bien sûr, dit M. Blaney d'un ton enjoué. A chacun sa manière.

— Il faut de tout pour faire un monde, dit Amanda.

— Les gens ne sont jamais d'accord sur rien, dit M. Blaney.

Madame Blaney déposa son ouvrage sur ses genoux et fit une remarque totalement inattendue.

— Eh bien! je ne sais pas trop, dit-elle d'un ton doux. Quand on a vécu avec quelqu'un aussi longtemps qu'Alfred et moi avons vécu ensemble, les points de vue finissent par ne plus guère différer.

Madame Blaney, dont le visage exprimait une quiétude profonde, gardait le regard fixé droit devant elle.

— Et tout compte fait, dit-elle, qu'on fasse l'addition de bas en haut ou de haut en bas, le résultat est le même.

Elle reprit son ouvrage.

— A mon avis, conclut-elle, c'est une des choses qu'on a le plus de mal à se mettre dans la tête.

Amanda leva le nez de son verre et contempla cet intérieur confortable. Il faisait si calme et si bon chez les Blaney! Ces gens s'entendaient si bien entre eux : rien ne suscitait de querelle. Ruth Blaney, pensa-t-elle, est foncièrement bonne...

Amanda était tout à fait rassérénée. Elle ne savait plus très bien à quel sujet Robert et elle s'étaient querellés. Ses souvenirs se perdaient dans une sorte de brume. Y avait-il même eu dispute? peut-être pas.

Prise d'une soudaine envie de rentrer chez elle et de revoir Robert, elle vida son verre, et s'écria :

— Je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

M. Blaney avait témoigné à Amanda un tendre intérêt. Il essayait d'imaginer le corps qui se cachait sous ce corsage — les épaules rondes et blanches, le petit creux au-dessous du cou. Il avait borné là ses efforts, pour des raisons de délicatesse d'abord, et puis parce qu'il ne voulait pas s'énerver.

— Je vous reconduis chez vous, dit-il. La marche me fera du bien.

Dehors, l'air était doux. Amanda se sentit tout à coup moins pressée. Elle prenait plaisir à marcher doucement dans la rue. L'ombre des feuilles traversées par les rayons de la lune dessinait sur le sol des broderies délicates. Elle aimait à sentir auprès d'elle M. Blaney attentif à lui plaire. Une ou deux fois, son compagnon lui prit le bras pour l'aider à franchir une marche de trottoir, aide superflue, mais qu'elle accepta avec plaisir.

— Ruth est la gentillesse même, dit-elle. Et puis, comme elle est jolie!

M. Blaney en convint.

— Ruth est une femme sérieuse, dit-il ; l'épine dorsale du pays!

Mais en cet instant ce n'était pas seulement aux épines dorsales qu'il songeait.

— Vous avez été très heureux ensemble, n'est-ce pas? dit Amanda d'un air d'envie. Que de belles années!

— Mais oui, c'est vrai, dit M. Blaney.

Puis il ajouta brièvement :

— Ruth est une femme de premier ordre.

— C'est ce que je voulais dire, répliqua Amanda, qui, au fond, n'était pas très fixée sur ce qu'elle avait vraiment voulu dire.

Il lui fallait pour parler déployer un peu plus d'énergie que de coutume. Ses jambes lui semblaient lourdes ; peut-être avait-elle trop rapidement vidé son verre ; elle se sentait pourtant à l'aise, heureuse même...

— Vous avez été gentille de venir nous voir ce soir, dit M. Blaney. Il faudra revenir plus souvent.

— Oh! l'idée m'en est venue, dit Amanda.

Puis elle ajouta, comme surprise par une découverte soudaine :

— J'étais toute seule.

M. Blaney poussa un profond soupir et pressa doucement le bras de sa compagne.

— Vous ne devriez jamais être seule, dit-il. Je ne vous laisserais jamais seule si vous m'apparteniez.

Cette remarque, on ne sait pourquoi, amusa Amanda.

— Désolée, dit-elle ; j'appartiens à Robert.

— Je sais, dit gravement M. Blaney.

Puis il ajouta d'un ton solennel :

— Sait-il apprécier ce qu'il a?

— Sans doute, dit Amanda d'un ton incertain. Ce qu'il a, ajouta-t-elle quelques instants après ; et qu'a-t-il donc ?

— Vous, dit tendrement M. Blaney.

— Sans doute, dit Amanda.

Puis, après un court silence, elle ajouta :

— Je n'en sais trop rien.

Elle s'aperçut qu'ils avaient ralenti l'allure et que M. Blaney, qui lui avait pris le bras, avait oublié de le lui lâcher. Détail sans importance ; elle ne sentait en elle aucune hâte. Si Robert était rentré, il l'attendrait ; elle l'avait bien attendu, elle. Après tout, lequel des deux était parti en claquant la porte ?...

Frissonnante, elle poussa un profond soupir.

— Eh bien, voilà, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda M. Blaney.

— Rien, répondit-elle. C'est que... les choses semblent s'embrouiller, par moments.

— C'est bien vrai, répliqua M. Blaney, dont la main sembla trembler un peu sur le bras d'Amanda. Il est difficile parfois de s'y reconnaître.

— Nous nous aimons beaucoup, Robert et moi, dit Amanda. Jamais je ne voudrais lui faire de mal.

Elle leva vers le visage de M. Blaney un regard amical et déconcerté.

— Vous voyez ? dit-elle.

Amanda était presque chez elle ; les deux amis ralentirent le pas.

— Jamais je ne voudrais faire quoi que ce soit, dit-elle, qui... qui... qui le fasse souffrir, conclut-elle.

— Non, bien sûr, dit M. Blaney, la voix rauque.

Tournant les yeux vers M. Blaney, Amanda s'aperçut que le visage de son compagnon, visage grave et consciencieux, était altéré par une secrète émotion ; elle revit en pensée la paisible et confortable maison Blaney, auréolée de calme et de dignité. Elle revit l'épouse tranquille et respectable, imagina les succès de Blaney dans son métier. *Tout compte fait*, pensa-t-elle, *le résultat est le même, qu'on fasse l'addition de bas en haut ou de haut en bas.* Oui, mais... était-ce si vrai que cela ? Amanda baissa la tête, puis soudain, sans raison apparente, elle se mit à pleurer.

— Voyons, voyons, dit M. Blaney, au comble de l'ahurissement ; que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, murmura-t-elle.

A demi effaré de sa propre audace et le geste incertain, M. Blaney entoura de son bras sa compagne et lui caressa l'épaule.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

Il avait la gorge sèche et la voix tremblante.

Amanda hocha la tête.

— Rien, dit-elle.

Elle n'aurait su s'exprimer, trouver les mots convenables. Elle avait tant à dire... l'impression de n'être plus jeune, le passé englouti. Les

belles années s'étaient enfuies on ne savait où... L'avenir était devenu menaçant et n'offrait plus que des perspectives sèches et hostiles. Elle s'était disputée avec Robert. Personne ne l'aimait plus... Comment dirait-elle sa honte?...

Elle savait, au fond de son cœur, que rien de tout cela n'était vrai. La fuite de la jeunesse, c'était le sort commun ; l'avenir serait ce qu'elle le ferait. Il ne dépendait que d'elle de répandre l'amour... Ils s'étaient disputés, Robert et elle : à qui la faute?

— Gardez-moi un peu contre vous, murmura-t-elle.

Ils étaient debout devant la maison, près d'un lampadaire. Elle avait la tête sur sa poitrine. Il la tenait gauchement embrassée. M. Blaney ne savait que dire ; maintenant que ses espoirs s'étaient réalisés, il était désorienté, perdu dans une inquiétude enivrante. Il sentit l'une de ses jambes s'engourdir et porta tout son poids sur l'autre.

— Chère Amanda, dit-il, chère Amanda.

Amanda leva vers lui des yeux humides de larmes et un sourire affligé.

— Je m'excuse, dit-elle.

Puis elle tendit les bras, prit dans ses mains le visage de M. Blaney et l'approcha du sien.

— Vous êtes gentil, dit-elle, et elle l'embrassa.

Ce fut à ce moment que M. Whittle, qui rentrait lentement chez lui comme dans un rêve, l'esprit tantôt vide de toute pensée, tantôt rempli d'une joie ineffable, puis assailli de remords et de sombres pressentiments, tourna le coin de la rue et les vit.

XI

La secousse fut terrible.

M. Whittle ne vit pas Amanda rentrer en courant dans la maison ; il n'attendit pas que M. Blaney, après un moment de rêverie respectueuse, eût repris d'un pas alerte le chemin de sa maison. Il fit demi-tour et partit, hébété, dans la direction de River Road.

Il ne réussissait pas à comprendre ce qui lui était arrivé. Quelques minutes auparavant, il était encore un homme comme les autres, tantôt heureux, tantôt inquiet, mais prêt à prendre ses responsabilités, maître de la situation ; et voilà que, en un instant, il avait tout perdu, son foyer et sa liberté d'esprit. Sa femme le trompait avec le vice-président d'une banque.

M. Whittle n'aurait pas cru qu'on pût éprouver une telle angoisse. Il se sentait perdu, abandonné, sous la menace des plus effroyables accidents. Comment lui serait-il possible de continuer à vivre? L'avenir se referma sur lui comme une muraille — un avenir incertain où personne ne serait plus là pour lui préparer son petit déjeuner du matin

et lui prendre sa température s'il était malade. Il avait l'impression de ne plus pouvoir respirer, et, bien qu'il se sentît enveloppé d'un froid de glace, il était trempé de sueur. Il repensa à tout ce que, jour après jour, Amanda avait fait pour lui : ses attentions, ses efforts, ses gentillesses. A présent, il ne devrait plus compter que sur lui-même.

Il comprenait, en effet, qu'ils n'avaient plus qu'à se quitter. La responsabilité de leur séparation, c'était Amanda qui devrait la porter. Il ne la blâmait pas, mais l'angoisse était toujours là et la sensation d'être perdu, seul au monde. Je suis un raté, se dit-il : tandis que je me plongeais dans le passé, quelqu'un d'autre me prenait ma femme ; tandis que je rêvais aux grands empires du monde, je perdais le mien.

Il ne pouvait comprendre pourquoi sa femme avait choisi Alfred Blaney, qui était plus vieux que lui et n'avait pas d'attrait physique. Puis il se rappela que M. Blaney était un homme riche ; il en fut à la fois choqué et obscurément réconforté. Je ne dois pas m'en prendre à moi-même, pensa-t-il, mais au système économique...

Maintenant qu'il avait perdu sa femme, elle lui paraissait infiniment plus séduisante et désirable. Elle n'avait jamais eu son égale, pensait-il ; elle était si bonne ménagère. Aucun travail ne la rebutait. Mais tout irait à un autre, maintenant ; un autre en aurait le bénéfice. Elle n'était plus sienne. Elle appartenait au monde, elle s'appartenait à elle-même...

Il l'imagina libre et heureuse, la figure éclairée d'un gracieux sourire, s'amusant en compagnie de M. Blaney ou de quelque autre personne plus séduisante encore. Elle ne pensait pas du tout à lui. Écoute, avait-il envie de lui crier, j'ai peur... je suis très malheureux. Ne me laisse pas ainsi.

Il était trop tard ; elle l'avait déjà quitté.

Il baissa la tête. Me voilà vraiment seul, pensa-t-il. Il y avait Pénélope, bien entendu, mais il n'était pas encore prêt à penser à Pénélope. Ce qui lui apparaissait le plus clairement, c'était qu'il n'avait jamais eu l'intention de quitter Amanda, ou de se rendre coupable envers elle d'aucune grave infidélité.

D'ailleurs, personne ne l'avait vu.

Mais lui avait vu Amanda et Alfred Blaney. A la pensée que cette femme qu'il connaissait si bien, dont la voix, le parfum, la chevelure lui étaient si familiers, s'était fiévreusement blottie dans les bras d'un autre homme, il se sentit submergé d'une vague de dégoût et de désespoir ; au souvenir du geste tendre qu'avait fait Amanda pour étreindre M. Blaney, il laissa échapper un grognement.

— J'aimerais mieux être mort, s'exclama-t-il.

Puis, comme un coup de tonnerre, lui vint l'idée qu'en tout état de cause, il serait bientôt mort, comme Amanda elle-même et M. Blaney. Et il s'étonna de n'en pas éprouver une consolation plus grande.

Il était sûr, en effet, de désirer la mort pour lui-même et pour tout le monde : être anéanti, cesser d'exister, n'être plus qu'une vapeur flot-

tant parmi les étoiles dans l'espace infini, sans trace d'identité, sans avenir ni nom, sans honte ni douleur...

Une fois de plus, comme il l'avait fait plus tôt dans la soirée, il leva les yeux vers la nuit claire et fraîche de rosée ; la lune était presque entièrement dissimulée derrière un banc de nuages noirs.

— Que tout ceci finisse, dit-il, et que l'humanité se trouve libérée de son destin, qui n'est que souffrance et destruction.

La lune sombra derrière la frange argentée du banc de nuages sombres, et le vent fraîchit. La terre s'enveloppa de silence ; le vent tomba, les étoiles s'obscurcirent et un éclair brilla dans le lointain. Parmi les fougères humides qui dominaient la rivière, dont il entendait le clapotement, M. Whittle s'assit. Une odeur de bois et de champignon pourris, de mousse et d'eau flottait autour de lui.

Que de mondes perdus dans le vide, pensa-t-il, de mondes parmi lesquels le nôtre n'est que le plus petit et le plus insignifiant. Pourtant, sur cette terre, il existe un animal appelé homme, qui a une épine dorsale deux bras, des mains munies chacune de cinq doigts, dont l'un, le pouce, est d'une valeur inappréciable. L'homme fut fait, dit-on, à l'image de Dieu ; aussi n'est-il pas surprenant que nous adorions un Être qui a deux pouces, deux yeux et une barbe. Mais supposons que, sur quelque planète gravitant autour d'une petite étoile, dans un petit monde perdu au sein des innombrables mondes de la Voie Lactée, il existe des êtres à tête de cafard et à corps de sirènes... alors, que faudrait-il penser ?

— Hein, dit-il, levant les yeux au ciel, que trouves-tu à répondre à cela ?

Immédiatement une image de Dieu prit forme, dans l'air, au-dessus de la tête de M. Whittle, du côté où l'orage approchait. Dieu, qui ressemblait légèrement au docteur Thirkel, du haut de son banc de nuages, abaissa son regard sur sa créature.

— Je revêts de multiples formes, dit Dieu ; Je suis tour à tour feu, air, cours d'eau, soleil, viande, vin, silence et ombre. Imagines-tu donc que Je me contenterais de vous ressembler, à M. Blaney et à toi ?

— Non, sans doute, dit humblement M. Whittle.

Mais, loyal, il ajouta :

— Amanda est belle.

— Pas aux yeux d'une mante aquatique, dit Dieu. La Beauté n'existe que dans l'œil de celui qui regarde ; Moi aussi.

— Pourtant, dit M. Whittle, qui s'entêtait, il y a bien de la beauté dans l'humanité, et si Tu dois nous détruire, je voudrais que, quelque part dans l'univers, Tu laisses un souvenir de nous.

— La vérité, dit Dieu, l'air songeur, c'est que je n'ai pas la moindre envie de vous détruire. Je suis plus soucieux que toi de l'avenir de l'humanité. J'aime cette Terre, ses champs et ses prairies, ses mers assombries par le vent, ses arbres et ses fleurs.

» J'avais l'espoir que l'homme ne découvrirait jamais le secret de sa destruction, et c'est pourquoi J'ai défendu à Adam de manger le fruit de l'Arbre de Science. Je savais que la connaissance ne lui vaudrait rien, mais il n'a pas voulu M'écouter. »

Sur ce, Dieu poussa un profond soupir.

— S'il doit en être ainsi, dit M. Whittle, soit! Mais c'est cette attente qui me déplaît; pourquoi ne pas en finir?

— Ne Me mets pas ainsi le couteau sur la gorge, dit Dieu. Je cherche un moyen d'en sortir.

— Il n'y a pas moyen d'en sortir, dit M. Whittle. Amanda m'a quittée.

Venue d'au delà de la rivière, une rafale de vent vint assaillir M. Whittle, un éclair aveuglant illumina le ciel, accompagné d'un coup de tonnerre assourdissant. M. Whittle tendit le visage à la pluie; il exposa son âme nue à l'éclair qui répandait une lueur terrible du haut en bas de la vallée.

— Ce n'est pas ma faute, s'exclama-t-il, si je suis né pour aimer la beauté, pour vieillir et mourir. On ne saurait me reprocher les élans de mon cœur ni les appétits de mon esprit, la soif d'allégresse ni le désir de bonheur. On ne doit pas non plus me demander compte de la souffrance que je me suis trouvé contraint d'imposer aux autres ou que j'ai moi-même subie, car tout aurait pu tourner différemment et avec moins de désordre. Je suis innocent; ma destruction est injustifiée et n'a aucun rapport avec mes actes.

Un dernier craquement vint déchirer l'air assourdi, et Dieu parla; comme toujours, Il avait le dernier mot.

— Balivernes, dit-Il.

XII

Le monde ne prit pas fin cette nuit-là; l'orage alla porter ses rumeurs plus à l'Est, au-dessus de Yuleville et de Prairie Falls. Le lendemain matin, le soleil se leva sur Rivertown, étincela sur les trottoirs mouillés et sur les pousses vertes des feuilles, sombres de l'averse nocturne.

Dans la chambre de Pénélope, les rideaux suisses à pois ondulaient doucement, agités par une fraîche brise matinale; les rouges-gorges chantaient sur la pelouse, et le doigt d'or d'un rayon de lumière vint effleurer la joue de la dormeuse, rose et tiède sur l'oreiller. Pénélope poussa un soupir, puis sourit. Elle ouvrit alors les yeux et resta un moment immobile à contempler le plafond.

La jeune fille ne savait pas très bien où elle en était et se demanda pendant quelque temps si elle devait être heureuse ou triste. Tel celui qui reprend connaissance à la suite d'un accident ou d'une opération, elle explora ses sentiments avec précaution.

Mais elle ne découvrit rien en elle-même, sinon une sensation de santé, une somnolence matinale et l'envie de prendre son petit déjeuner.

Dans un bâillement, elle se leva et gagna la fenêtre. Elle huma l'air lavé par la pluie et la chaude senteur estivale d'herbe humide et de terre saturée d'eau ; ce fut à ce moment précis qu'elle se sentit parcourue d'un premier frisson à l'idée de revoir M. Whittle.

Les événements de la nuit, sortis tout à coup de la brume douillette du sommeil, lui revinrent à la mémoire. Comme c'était bizarre... rien n'aurait pu se passer de plus inattendu, de plus invraisemblable. Pourtant, les faits étaient là, incontestables. Et quel avait été son partenaire? M. Whittle. M. Whittle qui, de tous...

Un sourire étonné sur les lèvres, elle se vit entrant dans la classe et apercevant M. Whittle assis à son bureau, comme d'habitude... Non, pas tout à fait comme d'habitude, jamais plus comme d'habitude, après ce qui s'était passé. Car, à présent, lorsqu'ils échangeraient un regard, il y aurait entre eux un secret...

Elle avait à peine dix-huit ans et elle avait été embrassée par un homme qui aurait pu être son père. Elle se rappelait l'air grave et sombre qu'avait pris M. Whittle, un air que n'ont jamais les collégiens, mais plutôt les conducteurs de foules. Pourtant, lorsqu'il l'avait embrassée, elle avait été aussi troublée ou même plus qu'elle ne l'avait jamais été par Marvin Greene.

A la pensée de Marvin Greene, Pénélope fit une moue dédaigneuse, pour lutter contre le soudain déchirement qu'elle avait ressenti du côté du cœur.

Penchée sur la coiffeuse, elle se livra à une longue et sérieuse contemplation de son image reflétée dans la glace. M. Whittle la trouvait-il vraiment belle? Elle lança au miroir un petit sourire et s'abandonna à une timide rêverie.

Quelques instants après, elle saisit entre ses dents sa lèvre inférieure. « Pénélope Andrews! » murmura-t-elle avec stupeur. Il lui semblait qu'on lui avait confié un joli rôle sur la scène du monde. Que la vie était bizarre! Et comme on pouvait être heureuse — en se réveillant par un beau matin de mai...

Au petit déjeuner, elle persévéra dans une attitude de star et vida sa tasse d'un air distrait. Elle se sentait initiée ; mais elle ne savait pas si elle demeurerait ou non à la fin de la classe pour parler à M. Whittle.

— Ton professeur nous a fait l'autre jour une conférence bien intéressante, lui dit sa mère. Une conférence entièrement consacrée à la fin du monde. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre ; il a parlé de gens qui vivaient il y a dix mille ans et qui mangeaient du chameau, ce que je ne peux pas m'empêcher de considérer comme horrible ; je n'aimerais pas du tout manger du chameau.

Pénélope regarda sa mère d'un air absent. Elle se voyait en pensée traverser le terrain de jeu du collège en compagnie de M. Whittle, et tout le monde se retournait avec surprise. Les gens ne pouvaient pas s'empêcher d'admirer son port gracieux, son allure avenante. Voilà une

jeune fille singulièrement originale, disaient-ils ; personne ne s'attendait à un tel changement.

— J'aimerais mieux que tu ne mettes pas tant de beurre sur ton toast, si tu ne dois pas le finir, dit madame Andrews d'un ton désolé. Il ne nous en reste qu'une livre et il est impossible de s'en procurer.

Dans le lointain, comme dans un rêve, Pénélope entendait sa mère discuter du ravitaillement et de l'orage de la nuit précédente, mais elle n'intervint pas dans la conversation. A quoi bon ? Le monde était plein de beauté, l'été approchait, une sorte d'enchantement rayonnait de toutes parts. Que lui avait donc dit M. Whittle ? « Seul cet instant est clair... » Et puis, il l'avait embrassée. Bientôt le chèvrefeuille serait en fleur, puis ce serait le tour des roses.

Seul cet instant est clair. Mais un moment pouvait durer, durer toujours.

Pénélope prit le chemin de l'école par le clair matin ensoleillé, et le moment dura dans son cœur et dans le monde ; elle n'avait jamais remarqué à quel point les feuilles étaient vertes ; elle n'avait jamais remarqué la profusion de roses qui recouvraient les murs du terrain de jeu ; elle ne s'était jamais sentie à la fois si joyeuse et si attentive. Elle se demandait où M. Whittle pouvait être et ce qu'il faisait ; elle se demandait si lui aussi pensait à elle.

Elle se demandait sous quel aspect lui apparaîtrait son professeur et ce qu'il dirait. Elle se voyait elle-même s'asseyant à sa place et levant les yeux pour lui décocher un regard. Mais si, cette fois, leurs yeux se rencontraient, il ne détournerait pas la tête... Parce qu'elle songeait à lui, elle pensa qu'il était heureux. Je suis sans doute amoureuse de lui, pensa-t-elle.

Elle ne savait pas que c'était de l'amour qu'elle était amoureuse, et de Pénélope Andrews, et que, durant toute sa vie, elle n'aimerait jamais rien d'autre.

« Je suis amoureuse du professeur Whittle », pensa-t-elle. Le cœur battant elle prit le chemin du bâtiment des Arts et des Sciences.

— Pénélope, dit une voix.

Elle ne s'attendait pas à le voir surgir de derrière un arbre, mal rasé, hagard, les vêtements mouillés et froissés, les yeux injectés de sang.

— Pénélope, dit-il d'une voix rauque.

Elle s'arrêta, médusée, et le regarda fixement, bouche bée. Était-ce donc là l'homme dont elle avait rêvé ? D'un air troublé, un sourire effrayé sur les lèvres, elle murmura :

— Bonjour.

— Il faut que je vous parle, dit M. Whittle.

Il semblait s'être enrhumé ; il avait le nez un peu rouge, comme à force de s'être trop mouché.

— Écoutez, dit-il.

Mais à présent que Pénélope était là, debout devant lui, il ne savait plus exactement ce qu'il voulait dire. Il avait attendu pour la voir...

pour se faire pardonner, peut-être, ou se faire consoler. Était-ce là donc tout ce qu'il avait voulu? La revoir avant de partir? Il était en effet parfaitement convaincu qu'il allait quitter Rivertown et le collège de Caraway. S'imaginait-il que peut-être la jeune fille, elle, lui demanderait de ne pas partir, mais de rester, pour l'amour d'elle? Il ne savait pas; il n'avait pas tenté de résoudre ce problème. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il lui fallait la revoir.

Elle se tenait là, dans l'éclat du soleil et le rayonnement de sa jeune beauté; tout était changé.

Tout était changé aussi pour Pénélope; à vrai dire, elle avait été profondément bouleversée. Elle restait là, debout, essayant d'être polie et regardant de temps en temps par-dessus son épaule d'un air inquiet, pour voir si personne ne venait. Elle n'arrivait pas à croire que cet homme qui avait l'âge de son père, cet homme qui portait un costume sale et froissé, était M. Whittle. S'était-elle vraiment laissée embrasser par cet homme? Elle ne pouvait le croire; ce n'était pas vrai. A quoi avait-elle donc bien pu penser? Comment avait-elle pu? Oh! comment avait-elle pu?

Rouge de honte, elle murmura d'un ton malheureux :

— Ne parlons pas de cela, je vous en prie.

Longtemps, M. Whittle regarda Pénélope, sans parler, l'air suppliant; puis il promena un regard accablé sur le terrain de jeu. Il comprenait, aussi clairement que si elle le lui avait dit, qu'elle le trouvait ridicule et répugnant. La réalité décevait à ce point son attente qu'il en restait tout étourdi.

— Je pensais, dit-il lentement; j'ai dû penser...

Juste Ciel, pensa-t-elle, faites que je puisse m'en aller d'ici. Si quelqu'un arrivait et l'entendait!

— Vous n'aviez pas le droit, dit-elle; vous n'aviez absolument pas le droit.

Du fond du cœur, elle eût souhaité que la journée de la veille fût effacée; elle aurait voulu n'avoir jamais connu M. Whittle. Elle avait envie de s'enfuir pour aller se cacher, oublier, se sentir à nouveau intacte et libre... Elle avait envie de retrouver sa mère, sa chambre aux rideaux suisses à pois, les amies de son âge... elle avait envie de revoir Marvin Greene. Des larmes de colère et de pitié lui jaillirent des yeux.

— Allez-vous-en, murmura-t-elle, je vous en supplie, allez-vous-en.

Puis, faisant volte-face, elle s'enfuit brusquement, sachant à peine où la menait le sentier qu'elle avait pris.

XIII

Il se trouvait, ce matin-là dans Rivertown, au moins une autre personne qui s'était réveillée l'esprit profondément troublé, et cette personne, c'était Amanda. Elle était restée debout une partie de la nuit à regarder l'orage. Follement inquiète, elle avait espéré contre toute vrai-

semblance que son mari n'était pas sous la pluie. Épuisée de fatigue, elle s'était enfin endormie.

Quand elle se réveilla, le soleil brillait ; pendant un premier instant de délicieuse somnolence, elle ne prit pas conscience des craintes qui l'avaient assaillie ; mais elle se retourna et aperçut près d'elle le lit de son mari, le lit qui n'était pas défait et où l'on n'avait pas dormi, et son cœur glissa dans un abîme.

« Il faut que je cache mon inquiétude à Lucinda », pensa-t-elle. Les gestes tranquilles, mais la figure pâle, elle se mit en devoir de préparer le petit déjeuner.

Lucinda ne posa pas de questions ; elle accepta, à peine surprise, le fait évident que son père n'était pas rentré chez lui la veille au soir. Elle pourrait enfin connaître les dernières tribulations de Dick Tracy sans regarder le journal à l'envers : telle fut la première pensée de Lucinda. Les faits et gestes de ses parents ne la touchaient pas. Les grandes personnes menaient une vie dénuée de sens.

— Papa s'est peut-être fait écraser, dit-elle.

Puis elle partit pour l'école, sans s'attacher plus longtemps à cette idée.

Abandonnée à elle-même, Amanda se mit distraitement à son travail. Elle avait l'esprit ailleurs ; elle fixait des objets pendant des minutes entières, sans seulement les voir, et poussait de profonds soupirs. Ses mains étaient glacées ; l'oreille tendue, elle était attentive au moindre bruit qui résonnait au dehors. Mais on n'entendait que l'habituel bruit matinal, les appels des enfants, les aboiements des chiens, et, de temps en temps, le passage d'une voiture ou d'un camion. La rue s'alanguissait sous le soleil du matin ; devant la fenêtre, la lumière glissant sur les feuilles des arbres allait projeter sur le plancher des raies vertes et jaunes ; la maison était peuplée par le silence et les battements du cœur d'Amanda. Que faire ?

Elle essaya de penser, de raisonner. Où son mari avait-il pu passer la nuit ? Elle connaissait de vue plusieurs petits hôtels... Un accident avait pu se produire. Mais alors, ne devrait-elle pas appeler le poste de police ? Pourtant, si la police l'avait trouvé, on l'aurait prévenue. En tout cas, la police... c'était le dernier recours ; à cette pensée, Amanda sentait tout son courage défaillir.

Elle ne pouvait pourtant pas rester assise là, à attendre éternellement...

Une fois de plus, en désespoir de cause, elle appela les Blaney.

— Alfred, dit-elle, Robert n'est pas encore rentré.

M. Blaney fut pris au dépourvu, car il avait complètement oublié l'existence de M. Whittle.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas, dit Amanda. Je crois qu'il m'a quittée.

Puis elle attendit que M. Blaney la rassurât.

M. Blaney raccrocha le récepteur d'un air pensif. Il était d'autant

plus ému qu'il ne s'était attendu à rien. Voilà les ennuis qui commencent, pensa-t-il ; oui, de sérieux ennuis. Moi, je retire mon épingle du jeu. M. Blaney ne réussissait pas néanmoins à repousser une vague impression de culpabilité et il en était un peu troublé ; après tout, il avait fait la nuit précédente certaines déclarations dont il n'avait pas l'exact souvenir, mais qui pouvaient aisément avoir été mal interprétées. Il s'était laissé aller... enfin, presque laissé aller.. jusqu'à quel point, il ne se le rappelait plus... à prononcer des paroles qui, étant donné le tour que prenaient les événements, étaient de nature à lui inspirer quelque alarme. Amanda était jolie, elle était séduisante, certes, mais elle ne devait pas attendre de lui qu'il veillât sur elle ; il n'était pas son mari, après tout. Alors, merci...

Non, non ; mieux valait oublier cette petite promenade au clair de lune. Une belle bêtise, d'ailleurs, cette promenade ; et si quelqu'un les avait vus ? Il serait évidemment désolé qu'un accident fût arrivé à M. Whittle ; mais pourquoi Amanda se tournait-elle vers lui ? Avait-elle pu penser... s'imaginer... supposer un seul instant qu'il avait l'intention de... ?

Quelle terrifiante pensée ! Le visage grave et les sourcils résolument froncés, il gagna sa banque à la hâte et donna à sa secrétaire la consigne, au cas où madame Whittle se présenterait, de répondre qu'il était sorti.

Mais Amanda n'avait plus envie de s'adresser à M. Blaney. Elle se rendit chez Euphémie Warren, au collège. Elle ne connaissait pas très bien Euphémie, mais elle savait que M. Whittle, lui, la connaissait et qu'il passait parfois chez elle prendre une tasse de thé, après la classe. Peut-être Euphémie était-elle au courant ; bien faible espoir, mais Amanda aimait mieux s'y cramponner que de rester chez elle à ne rien faire... ou d'appeler la police. Elle était folle d'inquiétude...

Lorsque Euphémie apprit que M. Whittle n'avait pas réapparu de toute la nuit, elle haussa les sourcils et prit une attitude grave.

— C'est donc vrai, dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Je dois vous dire qu'hier soir, en rentrant chez moi en voiture, j'ai cru apercevoir votre mari, mais je n'ai pu établir de rapport entre ce que j'avais vu et ce que je croyais savoir. C'est souvent le cas, n'est-ce pas ? Autrement, nous nous surpasserions nous-mêmes.

— Oui ? demanda Amanda avec impatience. Et où était-il ?

— Avenue Elmwood, dit miss Warren, après une légère hésitation.

— Ah ! dit Amanda, déçue. — L'avenue Elmwood était fort longue. — Il se promenait, évidemment, dit-elle.

— Il était assis, dit miss Warren d'un ton calme.

Amanda crut deviner des réticences dans cette réponse.

— Et, demanda-t-elle, tout avait l'air de bien marcher ?

De nouveau, miss Warren hésita, parut pensive et désolée.

— Oui, dit-elle enfin, tout paraissait marcher parfaitement.

— Eh bien, demanda Amanda avec timidité, peut-être pourriez-vous me dire où vous l'avez aperçu...

— Je ne connais pas le numéro de la maison, dit miss Warren, mais je pourrais vous y mener. Si vous croyez que cela en vaille la peine, ajouta-t-elle.

Miss Warren avait pitié d'Amanda ; elle eût souhaité n'avoir rien dit. Mais peut-être tout était-il pour le mieux.

— Je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre, dit Amanda, si cela ne vous dérange pas trop.

Miss Warren l'emmena jusqu'à la maison au petit mur de pierre et attendit, tandis qu'Amanda, qui était descendue de la voiture, promenait autour d'elle des regards inquiets. Mais tout semblait normal.

— Vous êtes sûre de ne pas vous tromper d'endroit? dit Amanda.

— Certaine, fit miss Warren, d'un signe de tête. Il était assis là, en plein dans la lumière de mes phares.

Il paraissait absurde d'aller sonner à une porte pour demander si personne n'avait vu un homme assis sur un mur la veille au soir. Mais, que faire d'autre? Et si, par hasard, un habitant de cette maison avait vu M. Whittle, lui avait parlé? Cela ne valait-il pas la peine de paraître ridicule, pendant quelques minutes? Amanda hésita néanmoins avant d'appuyer sur la sonnette.

Lorsque la porte s'ouvrit, Amanda lui tournait le dos ; elle avait les yeux fixés sur le petit mur de pierre et, au-delà, sur la voiture de miss Warren. Elle se retourna brusquement, puis resta un moment pétrifiée.

Pénélope Andrews était debout sur le seuil, le visage morne. Elle avait pleuré. Elle avait les yeux rouges et les joues pâles, et ne reconnut pas Amanda dès l'abord.

— Maman n'est pas là, dit-elle d'un ton triste.

Puis, tout à coup, elle se rappela avoir vu Amanda un soir au cinéma, en compagnie de M. Whittle. Bien sûr : c'était madame Whittle!

— Oh! fit-elle, le souffle coupé.

Ses yeux s'emplirent de larmes et, portant la main à sa bouche, prise de panique, elle fit volte-face et disparut dans la maison.

Amanda suivit lentement. Et voilà, pensa-t-elle. Voilà donc ce qu'Euphémie voulait me cacher. L'aventure devait être déjà ancienne, et moi je n'en savais rien.

Pénélope s'était réfugiée dans la bibliothèque ; du coin de la fenêtre, elle fit face, comme une souris acculée au mur ; elle tendait ses mains en avant, comme pour se protéger.

— Que me voulez-vous? Je n'ai rien fait de mal.

Amanda resta debout à la regarder. Dans cette enfant jolie, stupide, réduite à l'impuissance, barbouillée de larmes et à demi-morte de frayeur, elle crut voir écrite toute l'histoire de M. Whittle et la raison de son étrange conduite.

Pas besoin de chercher plus loin.

Pénélope s'était effondrée sur le siège disposé devant la fenêtre et se couvrait le visage de ses mains.

— Ce n'est pas ma faute, murmura-t-elle ; vraiment pas. Il n'y a rien eu du tout.

— J'en suis bien persuadée, dit Amanda. Je suis persuadée qu'il n'y a rien eu du tout.

— Je voudrais être morte, dit Pénélope d'un ton de désespoir.

— Cela n'arrangerait rien, j'en ai bien peur, dit Amanda.

Elle se sentit prise d'un tremblement et dut un instant s'appuyer contre une chaise.

— Où est-il ? demanda-t-elle ; c'est tout ce que je veux savoir.

— Je ne sais pas, gémit Pénélope. Je ne sais pas où il est. Je ne veux plus jamais le revoir.

Puis elle éclata en sanglots.

Amanda resta debout à la regarder, le cœur plein de colère et de mépris, inquiète cependant des conséquences que l'affaire entraînerait pour son mari. Vous, les jeunes gens, pensa-t-elle, vous vous croyez braves et hardis. Vous vous croyez malins et forts. Vous croyez que vous pouvez tout faire et ne jamais rien payer. Vous vous imaginez que jamais rien ne peut vous arriver. Et pourquoi cela ? Rappelez-vous un peu le sort du diplodocus...

Oh! mon Dieu, pensa Amanda, je parle comme Robert.

Elle ne pouvait compter sur aucune aide de la part de Pénélope ; elle s'en rendait bien compte. Elle fit demi-tour et se dirigea vers la porte, mais avant de partir, elle lança vers la jeune fille en pleurs un dernier regard, un regard grave et indigné.

— Quoi que vous vous proposiez de raconter, dit-elle, n'allez pas jeter le blâme sur mon mari. Il est plus bête que je ne le croyais, mais il n'a pas l'habitude de forcer les gens à agir contre leur volonté. Il se peut qu'un jour vous ayez assez de bon sens pour vous rendre compte de ce que vous avez fait. Je l'espère, du moins. Mais en attendant, si j'étais vous, je ne dirais rien à personne. A personne, vous m'entendez.

XIV

Amanda revint à la voiture avec un visage impassible.

— Nous nous sommes certainement trompés d'endroit, dit-elle posément. On n'a vu personne de toute la soirée.

Miss Warren ne s'y laissa pas prendre, mais elle avait le cœur pitoyable.

— J'ai pu me tromper, dit-elle. Il faisait vraiment très noir.

Les deux femmes étaient bien certaines l'une et l'autre qu'elles savaient tout ce qu'il y avait à savoir. Miss Warren reconduisit Amanda chez elle et la quitta. Celle-ci pénétra dans la maison d'un pas preste, un sourire contraint sur les lèvres. Mais, la porte une fois fermée derrière elle, elle monta l'escalier comme si elle avait le diable à ses trousses et se jeta sur son lit.

Ce fut là que, l'œil sec, elle s'abandonna à un accès de fureur. En effet, et en dépit de ce qu'elle avait dit à Pénélope Andrews, c'était la colère qui dominait en elle. Où que M. Whittle pût être, l'endroit où il se trouvait lui paraissait avoir moins d'importance que le fait d'avoir été trompée. Trompée? Pire que cela : ridiculisée. Quel acte totalement méprisable il avait accompli là! Il n'avait même pas eu la décence de choisir une femme de son âge, comme Euphémie Warren ou madame Blaney; il était allé dénicher une enfant à peine plus âgée que Lucinda, une créature qui n'avait pas plus d'idées dans la cervelle qu'une poupée, et avait l'âge de sa fille.

Sa fille : qu'adviendrait-il d'elle à présent, la pauvre enfant? Qu'adviendrait-il d'elles deux? Elle pourrait toujours emmener Lucinda chez ses grands-parents, pensait-elle, tandis qu'elle-même s'occuperait d'obtenir le divorce. Lucinda ne serait pas contente, et elle-même ne serait plus jamais heureuse, mais la vie était ainsi faite. C'était toujours ainsi que cela finissait lorsque les gens se laissaient aller à dévoiler leur vraie nature. Elle n'avait plus qu'à faire ses bagages et à s'en aller avant qu'il revînt.

— Qu'il revienne ou non, cela m'est bien égal, dit-elle férocement. J'espère bien ne plus jamais le revoir.

S'avisant que ces paroles ressemblaient à celles de Pénélope Andrews, elle sentit sa fureur redoubler en songeant à cette nouvelle preuve de l'inconduite de son mari.

Elle était en train de donner des coups de pied dans l'édredon, lorsqu'elle s'immobilisa soudain, leva la tête et prêta l'oreille. Il y avait quelqu'un dans la salle de bain; elle entendait l'eau couler. Lucinda était-elle donc rentrée de l'école? Mais non, il était trop tôt pour que ce fût Lucinda. D'autre part, ce n'était pas le jour de la femme de ménage. Intriguée, elle se leva sur les coudes.

— Qui est là? demanda-t-elle.

Aucune réponse ne vint; la personne qui se trouvait là semblait se gargariser. Amanda écarquilla les yeux, pâlit, serra les poings, et s'écria :

— Qui est là? C'est toi, Robert?

Un éternuement lui répondit et, l'instant d'après, M. Whittle apparaissait dans l'encadrement de la porte, une potion à la main.

— J'ai attrapé un mauvais rhume, dit-il.

Amanda avait souhaité ne jamais le revoir. Mais elle se l'était imaginé l'air dur et provocant, ou bien contrit et honteux, en tout cas sous l'ap-

parence d'un ennemi qu'il faudrait écraser. Le voyant, au contraire, pâle et fiévreux, les cheveux en désordre, les habits froissés, les yeux et le nez rouges et humides, elle bondit, en proie à une soudaine inquiétude, et, traversant la pièce en coup de vent, elle lui mit la main sur le front.

— Tu es malade, dit-elle ; tu as la fièvre.

Lui prenant le verre des mains, elle le poussa vivement vers le lit.

— Déshabille-toi, dit-elle, pendant que je te prépare quelque chose de chaud.

Comme engourdi, M. Whittle se laissa mettre au lit et administrer de l'aspirine dans de la citronnade chaude. Il était trop fatigué et trop mal à l'aise pour élever des objections ; il ne se rappelait plus rien de ce qui s'était passé ; il oubliait qu'il avait vu Amanda dans les bras de M. Blaney. Plus les heures passaient, plus il se sentait fiévreux, et, en fin d'après-midi, Amanda envoya chercher le docteur, qui prescrivit des sulfamides.

— Tenez-moi au courant, dit-il. Je repasserai demain dans la matinée.

Mais le lendemain matin, le doute n'était plus possible : M. Whittle avait une pneumonie.

Il avait quelque difficulté à respirer et s'en effrayait. Il était étendu dans son lit, regardait le plafond, et sa respiration était lente et pénible. Étrange impression que celle de voir les choses les plus simples, les plus ordinaires, comme l'air, vous faire défaut, d'avoir à lutter, lutter sans cesse pour rester en vie... de toute votre force...

Il ne lui venait pas à l'idée de s'abandonner ; mais que tout cela était fatigant et inquiétant! M. Whittle se faisait une idée différente de la mission qui devait être la sienne en ce monde — quelqu'un d'autre aurait dû faire ce travail pour lui. Ces poumons, qui lui faisaient si mal, qui se dilataient et se contractaient avec tant de peine et de si mauvaise grâce, — ce cœur aux battements si lourds... Ils ne s'identifiaient pas à lui, ils n'étaient pas M. Whittle. M. Whittle était autre chose : un fragment de ce rêve de Dieu qu'était l'Univers.

Amanda était assise à son chevet ; elle observait le malade, écoutait la respiration lente et bruyante dont elle ne voulait pas admettre l'inquiétante signification. A la vérité, et pour la première fois de sa vie, elle avait une peur horrible. Elle aussi se refusait à reconnaître M. Whittle ; la créature qui peinait, qui luttait là, sur le lit, était pour elle un inconnu, quelque malheureux étranger dont la vie ne tenait plus que par un fil ténu, un fil qu'elle seule, Amanda, pouvait protéger. Puis, aussitôt, elle se rendait compte que c'était bien M. Whittle qui gisait là, en proie à la souffrance et à la peur, et qui tournait vers elle des regards suppliants. O Dieu, pensait-elle, faites qu'il ne meure pas! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

Elle pensait avec désespoir à toutes les occasions où elle s'était mise en colère contre son mari : en général, c'était elle qui avait raison ; mais à quoi cela avait-il servi ? Jour après jour, pour le seul plaisir d'avoir raison, elle avait gaspillé son bonheur... Elle savait à présent que la seule manière d'avoir raison était d'aimer sans réfléchir.

Quand j'étais jeune, se disait-elle avec tristesse, je ne vivais pas avec mon esprit, mais avec mon cœur. Rendez-moi mon mari, Seigneur! Je peux tout lui pardonner, sauf de mourir.

M. Whittle était bien loin ; l'esprit fumeux, ravagé par la fièvre et anéanti par les drogues, il s'imaginait être à nouveau sur River Road, tandis que l'obscurité l'enveloppait et que soufflait le vent. Dans le soir, il entendit soudain la voix de Dieu.

— Eh bien, dit Dieu d'un ton calme, que t'avais-Je dit?

M. Whittle baissa la tête, résigné.

— Est-il vraiment temps pour moi de mourir ? demanda-t-il humblement.

— Qu'est-ce que le temps? répliqua Dieu. Le mesures-tu par son contenu ou par sa durée? Pendant ces trois derniers jours, tu as vécu toute une existence. Il faut t'en contenter.

M. Whittle protesta.

— Je ne m'en contente pas! lança-t-il à l'Invisible ; ne me demande pas de me résigner.

— Voilà bien le défaut que tu as, dit Dieu, qui poussa dans l'obscurité un immense soupir : tu n'es jamais satisfait.

» Tu as fait des études, tu as des diplômes, mais tu n'as jamais rien compris. Tu n'as jamais su distinguer ce qui t'appartenait de ce qui ne t'appartenait pas.

— J'avais un foyer, dit M. Whittle, et une famille.

— Tu ne t'en es pas contenté, dit Dieu.

— Je voulais quelque chose de plus beau, dit M. Whittle en guise d'excuse : quelque chose qui ressemblât au paradis.

— La Beauté n'existe que dans l'œil de celui qui regarde, dit Dieu.

L'Éternel resta un moment silencieux, et M. Whittle crut l'entendre respirer, mais c'était sa propre respiration, rauque et pénible, que M. Whittle entendait.

— Bien, dit-il d'un ton somnolent, il est trop tard.

— Crois-tu qu'il soit poli, demanda Dieu, de Me claquer la porte au nez?

— Je n'ai pas claqué la porte, dit M. Whittle. Je m'excuse.

Et il ajouta simplement :

— J'ai passé une journée dure.

— Je sais, dit Dieu.

» Ne t'imagine pas que je n'ai pas de cœur, ajouta-t-Il ; Je ne suis qu'indifférent. Ce qui ne signifie en aucune manière que Je ne sache

pas aimer ; mais Mon amour, différent en cela du tien, doit embrasser l'infini et durer éternellement.

Une étoile sillonna le ciel de haut en bas, laissant derrière elle un sillage argenté.

— As-tu fait un vœu ? demanda Dieu d'une voix douce.

— J'ai oublié, dit M. Whittle. Elle a passé trop vite.

— Il n'est pas trop tard, dit Dieu.

— Eh bien, alors, dit M. Whittle de tout son cœur, je voudrais revoir Amanda avant de mourir.

La lueur argentée prit de plus en plus d'éclat ; elle parut accaparer tout l'espace et le temps. M. Whittle ferma les yeux pour s'isoler de la lumière, qui lui faisait mal ; puis il entr'ouvrit à nouveau les paupières avec précaution. Il lui semblait être dans sa propre chambre, chez lui à Rivertown ; quelqu'un était penché sur son lit et lui souriait. C'était Amanda ; et, derrière elle, il reconnut... le docteur ; il se souvenait à présent. Il se sentait faible, mais pouvait à nouveau respirer...

— La crise est passée, dit le docteur avec satisfaction.

M. Whittle tendit vers sa femme une main tremblante.

— Il m'a dit qu'il n'était pas trop tard, murmura-t-il.

Amanda lui prit la main entre les siennes et la porta à ses lèvres. Puis, posant sa tête à côté de lui sur la couverture, pour la première fois, elle pleura amèrement.

— Ne pourrais-tu pas au moins prendre tes caoutchoucs, dit-elle en sanglotant, lorsque tu sors sous la pluie ?

ROBERT NATHAN

(TRADUCTION DE VIC CHEVET)

LA RECHERCHE MÉDICALE AUX ÉTATS-UNIS

Les États-Unis d'Amérique sont décidés à devenir le centre mondial de la recherche scientifique. Cette pensée accompagne à chaque pas le visiteur des Instituts et des Laboratoires du Nouveau Monde. L'hégémonie française était fondée jadis sur la diffusion de sa pensée, de sa langue, de ses manières et de ses mœurs ; celle de l'Allemagne se traduisait, aux yeux du voyageur, par ses défilés militaires ; celle de la Grande-Bretagne par la grandeur du port de Londres et la puissance de la Cité. Celle des États-Unis est rendue apparente par le prodigieux et incessant développement des techniques. Aucun progrès n'est considéré comme durable ; chacun s'attend à ce que le progrès de demain bouleverse tout. Les objets fabriqués depuis la plus haute antiquité en bois doivent être faits en substances synthétiques, les tissus en fil de verre! Les modes de cuisson des aliments, de construction des demeures vont changer, grâce à des découvertes que l'on pressent, dont on prévoit l'application immédiate, car on ne saurait attendre! Les techniques nouvelles s'appliquent à tout. On voit un même souci de perfectionner la bombe atomique, de rendre plus actifs les insecticides qui protègent la culture, de créer des nuages artificiels pour que la pluie tombe là où il faut et quand il le faut et de « perfectionner » l'élevage des dindons de Noël pour produire une petite race d'animaux pouvant cuire dans les fours des cuisinières électriques. Le *National Bureau of Standards*, à qui le président F. Roosevelt confia le projet d'application à la guerre de l'énergie atomique, est le siège de recherches fondamentales dans le domaine de la chimie, de la physique et de la mécanique. C'est un « banc d'essai » aussi bien pour l'acier de construction que pour les bas nylon. Les Instituts, les Centres de recherches, les Écoles, les laboratoires, les bureaux d'études sont l'orgueil du pays. Très nombreux, monumentaux, bien dotés, desservis par des milliers de travailleurs, ces organismes sont pour les Américains le fondement de leur puissance :

L'industrie, l'agriculture tout comme l'armée et la marine, l'aménagement des cités et des logis, le mode de travail, le confort de la vie courante sont comme suspendus à leurs décisions et dépendent vraiment de leurs constatations, de leurs indications, de leurs découvertes. Celles-ci sont largement diffusées par une presse bien informée au milieu d'un public avide de cette sorte de connaissances. Pour celui qui compare l'Amérique d'aujourd'hui à celle d'il y a un quart de siècle, l'abandon des vieilles routines européennes paraît plus grand et la recherche du nouveau plus pressante. C'est dans ce cadre et au milieu de cette atmosphère que se place l'effort médical, singulièrement puissant aux États-Unis.

Celui-ci bénéficie aussi d'autres facteurs. Le souci de protéger la vie humaine contre la souffrance et la mort est plus grand que celui de la justice sociale, dans le sens où l'entendent les peuples de l'Europe. L'Amérique n'accepte pas la résignation devant la douleur et éprouve peut-être une plus grande peur de la mort. La victoire contre les difficultés et les misères de la vie est plus souvent glorifiée que le sacrifice.

En outre, on ne saurait oublier que tout est établi sur de plus larges dimensions que dans la petite Europe. L'échelle, a-t-on coutume de dire avec raison, n'est pas la même : ainsi, on réunit facilement des centaines de cas morbides pour les étudier et les conclusions du travail sont plus fermes que celles données par l'examen même approfondi et raffiné de quelques observations isolées.

***

Les grandes Universités d'Amérique ont chacune une École de Médecine. Celles-ci sont richement dotées. La générosité américaine — une des plus belles qualités de ce peuple — leur verse de larges subventions. Elles sont vraiment gâtées, choyées, ces Écoles, et l'on est émerveillé par l'abondance et la qualité des instruments de travail. Elles sont faites pour instruire un petit nombre d'élèves, « triés » parmi de nombreux candidats. Leurs qualités intellectuelles et morales sont envisagées pour établir ce choix délicat.

Chaque petite promotion dans ces Écoles de grand choix reçoit une éducation soignée à tous égards. A ce propos, l'on ne saurait trop dire l'excellence des études propédeutiques : la biologie, la biochimie, la physiologie sont étudiées à fond. Cette tendance — que nous considérons, pour notre part, depuis bien longtemps comme excellente — s'oppose à notre formation routinière, où domine l'étude de l'anatomie au détriment de la biologie d'une valeur éducative plus grande et infiniment plus utile aujourd'hui au médecin et même au chirurgien qu'elle ne l'était jadis. Les jeunes hommes élevés dans ces Écoles connaissent les techniques de dosage qu'ils ont pratiquées eux-mêmes, savent discuter les problèmes de chimie biologique que pose la clinique humaine, étayent leur pensée sur une base physiologique bien solide. Nos étudiants ne

peuvent faire de même, malgré l'effort de professeurs excellents. Mais, à vrai dire, il ne faut pas comparer. Dans ce domaine comme dans les autres, les différences sont trop grandes, les organisations, les ressources trop dissemblables. Il n'y a point de rapport entre ces Écoles d'élite et nos Facultés gonflées par un afflux d'étudiants. Il faut bien insister sur ce point : nous n'examinons pas ici l'ensemble des Facultés de Médecine américaines, qui distribuent leur enseignement à la masse des médecins, puisque c'est essentiellement le problème de la recherche en médecine, sur lequel nous voulons attirer l'attention.

La part réservée aux investigations originales dans ces Écoles de Médecine américaines est grande. L'importance des laboratoires et leur bon équipement, leurs larges ressources ne sont pas le seul facteur — si capital qu'il soit, certes — qui doit être mis en lumière. L'esprit qui anime ce corps universitaire et le genre de vie qui est organisé dans ces Écoles ne sauraient être considérés avec trop d'attention. Chaque discipline a son centre d'études. Au professeur titulaire sont souvent adjoints des professeurs de recherches, libérés de toute autre obligation que celle du travail scientifique. Ainsi se constituent des équipes. Le travail en groupe, en *team*, la vie intellectuelle en commun sont favorisés. Chaque chercheur approfondit un des éléments du problème posé et apporte à ses coéquipiers le fruit de ses constatations et de ses pensées. Un bel esprit de solidarité entre les membres de l'équipe et de *fair play* vis-à-vis de l'équipe voisine remplace les jalousies et les aigreurs où mène un travail individuel, poursuivi avec peine dans l'isolement. Rien n'est plus sympathique que cet esprit sportif parmi ces intellectuels. Ils participent au goût du nouveau, remarquable dans tout le pays : le cas rare, une constatation surprenante les attirent ; ils ont, par-dessus tout, le désir d'aller de l'avant, de gagner la course dans la poursuite de l'inconnu. La réunion libre, d'allure moins compassée, moins hiérarchique que dans le Vieux Monde, de ces hommes passionnés par leur tâche donne vraiment l'impression d'une équipe de sport. On pourrait presque dire, poursuivant cette comparaison, que leur vie est organisée en vue d'assurer le succès de leurs couleurs. L'équipe entière passe sa journée à l'hôpital. Cette existence heureuse que mènent — faut-il dire que menaient ? — les jeunes Français durant l'internat, où la journée passée à l'hôpital permet le travail continu, l'observation et l'étude posément poursuivies dans une vie commune de camaraderie, les universitaires américains de ces Facultés de Médecine élues la mènent leur vie entière.

L'hôpital affecté à ces Écoles fait partie intégrante de l'Université même, en ce sens que les laboratoires, les amphithéâtres de cours, les Instituts de recherche et les salles où les étudiants s'exercent font partie des mêmes corps de bâtiments. La Faculté est confondue avec l'hôpital et rien n'évoque la dualité dont nous souffrons en France. La fusion matérielle et morale entre le corps enseignant, le corps des chercheurs et le corps hospitalier est totale. Quand arriverons-nous à cette solution,

seule logique et bienfaisante? Quand notre corps de médecins et de chirurgiens des hôpitaux n'aura-t-il qu'un seul centre de travail et de vie? Quand pourra-t-il continuer, comme le font ses collègues des Écoles américaines, après le déjeuner pris en commun — patrons, assistants, internes — son labeur scientifique et la surveillance de ses malades et de ses opérés jusqu'à la fin de l'après-midi?

***

Pareille existence encourage les vocations, donne le goût de la recherche sérieuse, patiemment poursuivie, permet la réflexion et l'étude. Ce sont ces qualités mêmes qui se développent parmi les universitaires américains des Facultés de Médecine, dont on ne saurait trop dire, par ailleurs, la probité scientifique, la simplicité, la cordialité.

Qu'on ne croie pas que la situation financière des universitaires américains rappelle celle des grands consultants et des praticiens réputés qui jouissent des succès de la clientèle. Nous pourrions citer tel chirurgien célèbre, qui opère les enfants des magnats et des milliardaires du monde entier et qui se contente de son traitement de chirurgien à temps complet. Sa vie est simple et modeste, mais son nom est célèbre par la valeur originale de son travail et les progrès retentissants que lui doit la chirurgie dans un domaine réputé jusqu'alors inaccessible.

Il va de soi que cette organisation favorise tout d'abord les bons soins aux malades et aux opérés. Ceux-ci appartiennent aux différentes classes de la société. Tous sont soumis, à peu de chose près, au même régime. Ainsi est réalisée cette « égalisation par le haut » que nous réclamons depuis si longtemps. Les progrès en médecine sont du même coup facilités. C'est bien à cette organisation que nous devons la contribution magnifique que la médecine américaine nous a apportée au cours de ces dernières années. Veut-on quelques exemples? La neurochirurgie, dont l'audace a cessé de nous étonner et à qui tant de blessés du crâne, tant de malades souffrant de tumeur cérébrale, d'abcès et d'hémorragie intracranienne doivent la vie, s'est développée aux États-Unis; les études sur les vitamines ont été poussées au plus loin; la synthèse chimique des hormones, la notion des facteurs sanguins qui, dans certains couples normaux, aboutissent à l'incompatibilité entre le sang de la mère et celui de l'enfant qu'elle porte; la chirurgie du cœur, qui transforme en sujess valides des malheureux enfants condamnés à une vie affreuse et à une mort précoce; l'électroencéphalographie, qui inscrit sur un tracé les variations des courants parcourant l'écorce cérébrale; la guérison des anémies les plus graves par les extraits de foie; l'exploration par trachéobronchoscopie des tubes aériens; l'étude minutieuse et raffinée du comportement psychique et moteur du tout petit enfant; les soins, qui permettent la survie de nouveau-nés prématurés et débiles; la chirurgie

néonatale, qui répare dès les premiers jours de la vie des malformations incompatibles avec l'existence, la physiologie pathologique et le traitement chirurgical de l'hypertension, le traitement par le régime salé des insuffisances surrénales sont ou bien des découvertes ou des développements de découvertes qui viennent d'Amérique.

Sans doute bien des pays — et la France parmi eux — ont apporté, continuent d'apporter une précieuse contribution aux progrès de la médecine. C'est qu'en vérité les progrès en médecine sont de deux sortes : c'est d'abord le bond brusque en avant, qui résulte de l'imagination géniale d'un médecin, plus encore en vérité d'un biologiste capable de découvrir une terre nouvelle. Or, l'esprit souffle où il veut et les meilleurs organisations du monde ne créent pas le génie, encore que l'effort poursuivi aux États-Unis soit tel que, si un travailleur a une idée originale et puissante, il puisse l'éprouver, la développer, l'appliquer comme nulle part ailleurs. Aujourd'hui, le temps est passé où un Claude Bernard, un Pasteur, travaillant dans le plus modeste des laboratoires, pouvait — avec quel effort de volonté et quels trésors d'ingéniosité ! — vérifier ses hypothèses de génie. Un appareillage compliqué et coûteux est devenu nécessaire, même aux plus grands des inventeurs.

L'autre démarche du progrès en médecine est plus lente et plus effacée, elle est faite de la besogne quotidienne, souvent obscure, de travailleurs nombreux appliqués à l'étude du malade. Ces deux façons d'avancer sont également indispensables. La première est favorisée aux États-Unis, la seconde y est parfaitement organisée.

***

D'autres caractères de la recherche américaine en médecine nous paraissent dignes d'être relevés. Nous n'insisterons que sur certains d'entre eux.

Tout d'abord le goût développé pour l'appareillage instrumental. Il est lié à l'essor de la technique dans tous les domaines auquel nous avons fait allusion ; il est lié aux qualités d'ingéniosité fréquentes parmi ces intellectuels, préoccupés du détail, minutieux dans les soins qu'ils donnent à leurs malades, leurs blessés et leurs opérés, et enfin au désir de perfection, que peut satisfaire l'abondance des moyens pratiques dont chacun dispose, enfin à l'amour pour la machine qu'éprouve toute l'Amérique.

C'est par ailleurs la liaison entre la science et l'industrie. Bien développée en Allemagne autrefois, cette alliance a pris aux États-Unis une importance majeure. L'échange de bons procédés est constant. L'industrie américaine, à l'extension prodigieuse, est à l'affût des découvertes scientifiques. La science américaine, bénéficiant des donations de l'industrie, peut appliquer tout de suite, sur une grande échelle, ses découvertes et

celles des autres. Quand les grands biologistes anglais Alexandre Fleming, puis H.-W. Florey et ses collaborateurs découvrirent la pénicilline, ce fut l'industrie américaine qui se chargea de fabriquer le produit nouveau, et le monde entier aujourd'hui bénéficie de la fabrication en grand de la pénicilline en Amérique. Il est vrai qu'au moment où il fallait industrialiser la découverte du laboratoire, Londres était bombardée, l'Angleterre menacée et qu'on devait installer au loin cette industrie, alors conçue comme une industrie de guerre. Mais cette remarque n'en reste pas moins exacte. Voici que la streptomycine, découverte-fille de la précédente, entre dans l'arsenal thérapeutique. Grâce à ce médicament, la méningite tuberculeuse qui, en quelques semaines, tuait toujours, connaît de longues rémissions, des guérisons peut-être. C'est l'industrie américaine (aux États-Unis et au Canada), qui seule fabrique la streptomycine.

Une autre particularité importante, dans un domaine tout différent, qui aujourd'hui constitue un caractère de la médecine et de l'investigation médicale américaines, est l'importance donnée à la physiologie et à la pathologie psychique. Certes, la médecine américaine ne prétend pas avoir découvert le rôle des émotions dans la genèse de certains troubles, l'action du système nerveux végétatif qui règle — en silence chez l'homme normal — le fonctionnement de ses viscères, les liens entre la sensibilité, les sensations et les chocs psychiques d'une part et la sécrétion de nos glandes d'autre part, mais elle s'applique à porter ces connaissances à leur plein rendement, si l'on peut dire. L'étude de syndromes douloureux, de malaises digestifs, cardiaques, ou de la migraine ou de l'asthme, de certaines obésités et de certaines maigreurs est poursuivie avec une orientation particulière, en mettant l'accent sur le rôle des désordres affectifs, qu'une analyse approfondie de l'état moral vient démontrer. L'importance, tôt décélée, des troubles névropathiques, leur traitement, leur prévention commencée et poursuivie depuis l'enfance, conduit à une intervention pénétrante du médecin spécialiste dans l'éducation, la vie à l'école, la vie familiale, la vie sociale. Dans ce domaine, l'effort américain est fort intéressant. Les études remarquables sur le développement du nouveau-né, du nourrisson, du petit enfant sont capitales. L'adjonction aux services hospitaliers, surtout de pédiatrie, d'un psychiâtre, qui étudie le caractère des enfants et ses réactions vis-à-vis de son entourage et du monde extérieur avec des méthodes nouvelles simples et ingénieuses, est un progrès qui en amènera d'autres. Il n'en reste pas moins que le visiteur européen — et peut-être surtout français — éprouve une certaine crainte que dans cette direction l'Amérique n'aille un peu loin et, entraînée par son élan, ne tombe dans un excès.

Une autre tendance, qui n'est point nouvelle mais qui ne cesse de s'accentuer, est celle qui pousse la médecine américaine vers l'hygiène et la prévention des maladies. Le médecin américain a peut-être moins que le médecin français « l'esprit social », mais plus ce que l'on pourrait

appeler « l'esprit hygiénique ». L'hygiène est plus soigneusement enseignée que chez nous et a plus d'importance au cours des études. Des Écoles d'hygiène sont adjointes aux Écoles de Médecine ou constituent des unités indépendantes, ayant un grand relief. Certes, il faut lutter en Amérique comme partout ailleurs pour généraliser une méthode de vaccination, mais lorsqu'elle est reconnue bonne, elle diffuse. Les vaccinations antidiphtérique et antityphique se multiplient, on tend à y joindre la vaccination contre la coqueluche. La vaccination contre le tétanos a donné à l'armée américaine des résultats excellents : sans doute pour la première fois depuis que des hommes se battent, à la surface de la terre, les blessés n'ont pas succombé au tétanos. Mais c'est surtout l'hygiène urbaine et, avant tout, les problèmes de l'alimentation et de la nutrition qui sont au premier plan : à son lait de bonne qualité, l'Amérique doit pour une part la bonne santé de ses nourrissons. Les résultats répondent à l'effort. Citons-en un : à New-York, ville au climat déplorable tantôt affreusement chaud, tantôt glacé, au ciel embrumé, où les habitations d'une partie de la population sont médiocres, où s'entassent dans un petit espace sept millions d'habitants, dont beaucoup sont des émigrants mal lotis, des ouvriers nègres pauvres et peu soigneux, la mortalité infantile est de 2,8 p. 100 au lieu de 6,5 à Paris, ville au climat excellent, à la population moins dense, mais où, à vrai dire, le problème du logement reste grave et où celui du bon lait pour les enfants n'est pas résolu.

***

Y a-t-il à ce tableau des ombres ? Sans doute. Mais pour en connaître la forme et l'étendue, il faudrait entreprendre une étude sur l'ensemble des Facultés de Médecine et des hôpitaux répartis dans les différents États, sur l'exercice professionnel de la médecine, sur la qualité des soins que reçoivent les différentes catégories de la population dans toute l'étendue de cet immense pays.

Quels que soient les résultats d'une pareille enquête, il n'en est pas moins certain que l'École américaine, par le bel emploi de ses ressources, le zèle désintéressé de ses maîtres et de ses élèves, la qualité de son travail a le droit d'être placée aujourd'hui à la tête des Écoles de Médecine du monde. Elle a conquis le *leadership*. Elle l'a mérité. Sur ce terrain, son orgueil national est légitime, il la pousse à répandre ses méthodes, ses écrits, son enseignement, à attirer chez elle les médecins et les étudiants du monde entier, en particulier à vouloir dominer la médecine du Nouveau Continent par son influence spirituelle sur le Canada, sur le Mexique et sur les Républiques de l'Amérique du Centre et du Sud, jusque-là fidèles à notre amitié et qui demandent que la France ne les oublie pas.

***

Et nous ? Pouvons-nous lutter ? Que va devenir notre médecine française dans la bataille pour la science et la santé, qu'elle a livrée jadis avec tant d'éclat et où elle continue encore le bon combat ? Peut-elle soutenir encore la tradition glorieuse qui est la sienne ?

Tout d'abord, nous devons dire que la médecine française d'aujourd'hui est peu connue du monde médical américain ; nos publications, nos livres ne sont pas lus, notre effort ignoré. Le médecins américains se sentent capables de se suffire. Ils ont encore le souvenir respectueux des maîtres allemands et autrichiens qui ont dominé la génération précédente, ils connaissent les grands noms de la médecine française du passé, ils négligent la médecine française d'à présent. Aussi leur arrive-t-il de se soucier d'une découverte française, comme celle du B.C.G., vingt-cinq ans après la publication de Calmette et ses collaborateurs. Je ne parle pas des travaux moins importants qui ne sont presque jamais cités. Au reste, chacun sait que dans beaucoup de milieux américains existe, vis-à-vis de la France, une sorte de préjugé défavorable, un peu comparable à celui qui régnait en Angleterre à la fin de l'ère victorienne et qui maintenant a disparu en Grande-Bretagne. L'Américain moyen, qui n'entend parler de la France que par la relation de scandales étalés dans les journaux ou la réputation de Montmartre, ne soupçonne pas la réalité. A cet égard, nos attachés culturels, notre Direction des Relations culturelles ont entrepris un travail excellent, que l'opinion française connaît trop peu. Pour ce qui nous concerne, nous espérons que nos assistants pourront continuer à bénéficier des bourses du Gouvernement français et de celles qu'accordent généreusement des Fondations américaines. Ainsi continuera à être mise en lumière aux yeux de leurs camarades des États-Unis la valeur de nos jeunes travailleurs. Ils ont d'ailleurs, cela va de soi, beaucoup à apprendre dans le Nouveau Monde, des idées et des techniques à connaître ; ils ont à compléter leur éducation médicale, précisément en prenant le meilleur de ce qui est enseigné là-bas.

Mais ce n'est pas tout, il faut établir aussi un courant dans l'autre sens, faire venir chez nous de jeunes Américains, les aider et les recevoir comme les jeunes Français sont aidés et reçus dans les Écoles américaines. Ces jeunes médecins de l'Amérique peuvent en effet, eux aussi, s'enrichir en vivant dans l'Ancien Monde. Bien des maîtres des Universités américaines sentent le danger d'une Amérique intellectuellement isolée dans l'orgueil de sa puissance ; ils savent que la facilité n'est pas toujours une bonne école et qu'il serait bon, pour leurs cadets, de connaître le travail poursuivi au milieu des obstacles matériels, qu'une grande tradition survit dans la vieille Europe et particulièrement en France ; la pensée de leurs élèves ne pourrait que gagner à venir la retrouver. Il ne suffit pas pour les Américains de venir en Europe comme touristes ou comme soldats. La vie collective avec notre jeunesse, la pénétration dans nos

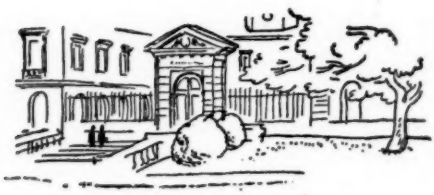
milieux scientifiques, le contact avec une vieille civilisation auraient sur de jeunes esprits une influence heureuse et durable. Nous pouvons compléter l'éducation médicale des jeunes Américains, s'ils viennent s'instruire auprès des médecins français, rompus plus que quiconque à la bonne gymnastique de la clinique, auprès des chirurgiens bien exercés à l'adresse opératoire, des chercheurs plus intuitifs peut-être et à l'esprit plus rapide que beaucoup d'autres.

***

Pour nous, il est une leçon donnée par l'Amérique et que nous devons retenir, c'est celle de l'organisation du travail de recherche. S'il est vrai que nous ne participons pas, comme nous le devrions, aux progrès en biologie et en médecine, ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout parce que nos ressources matérielles sont médiocres ou misérables, c'est aussi, c'est surtout parce que notre organisation de travail est déplorable. Une pléiade de jeunes hommes, chaque année, ne demanderait pas mieux que de se vouer à la recherche dans le domaine de la biologie et de la médecine, mais notre organisation hospitalière et universitaire est telle qu'ils en sont forcément détournés et sont dirigés vers l'exercice pratique de la médecine. Sans doute l'Institut National d'Hygiène a obtenu la distribution de certains fonds pour la recherche médicale et surtout la création d'un corps de chercheurs dont la vie matérielle est assurée. Si important que soit ce progrès — à chaque instant menacé, à vrai dire, par les réductions des crédits — il ne peut concerner qu'une poignée de travailleurs.

C'est donc une réforme de structure qui est indispensable et urgente et, à cet égard, l'Amérique est un modèle. Nous ne doutons point que, si elle était réalisée, la France d'aujourd'hui prendrait en médecine sa place parmi les Grands. Mais si elle est différée, l'avenir ne cessera de s'assombrir.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ



CLARTÉS NOUVELLES SUR JEANNE D'ARC

Notre collaborateur, M. Lucien Fabre, vient de publier un ouvrage sur Jeanne d'Arc qui ouvre des vues nouvelles sur l'histoire de la Sainte. Nous avons demandé à M. Fabre de bien vouloir résumer pour nos lecteurs l'essentiel des conclusions que lui ont inspirées de longues années de travail.

La lecture de Joseph Fabre [1], en me révélant dès l'enfance les procès de Jeanne d'Arc, m'inspira pour l'héroïne un culte que n'ont fait qu'affermir mes recherches ultérieures. Recherches infinies. Car aux sources s'ajoutaient les livres anciennement et nouvellement publiés : beaucoup de fatras sans doute et surtout de redites ; mais chaque année aussi, quelques ouvrages solides sur des points de détail et quelques essais de synthèse. Je recueillais le neuf, je le passais au crible, je le notais. Certains critiques, qui font à mon œuvre un accueil dont je suis ému, disent qu'elle m'a demandé des années et c'est vrai : quinze précisent les uns, vingt-cinq assurent les autres. Ils se trompent ; mes premières fiches (les résumés des procès) sont d'une écriture d'écolier : elles datent de quarante ans. Mais si l'on me demande comment j'ai enfin écrit le livre, je répondrai à peu près comme Newton : « *En y pensant toute ma vie.* »

Mon but unique a été de faire aimer Jeanne ; et si j'y ai réussi, c'est grâce à la soumission absolue à l'objet, qui est dans ma nature — et au goût de se narrer à soi-même, pour les revivre, les histoires qu'on préfère — qui est dans la nature de tous les enfants.

Car j'ai commencé dès mes premières lectures à reconstituer, puis à me raconter cette existence comme l'eût pu faire la Sainte vieillie, si elle avait eu une vieillesse ; et cela des milliers de fois en y ajoutant ou y en retranchant selon les acquêts de ma vigilance critique. J'en

1. Joseph Fabre a publié à la fin du XIXe siècle une des premières traductions complètes en français des pièces relatives aux procès de Jeanne d'Arc.

étais ainsi venu à aimer assez la Pucelle pour avoir l'ambition de la suivre pas à pas, de combler les hiatus des chroniques, de m'identifier à elle ; et c'est en elle que je m'installais pour revivre sa vie, avec elle que j'apprenais les calamités de ce siècle terrible dans leur formidable nouveauté, avec elle que je découvrais le monde extérieur, que je réagissais à l'impénétrable menace des conjonctures et des hommes, que je voyais se préciser peu à peu jusqu'à l'hallucinante réalité le caractère et le visage de ses contemporains.

Il n'est pas étonnant que cette méthode, qui était moins un procédé de recherche qu'une palpitante expérience, ait donné un accent personnel à la synthèse que j'ai tentée.

***

Réfléchissons donc : cette fille a montré au procès et sur le bûcher un courage et un génie que sa naissance et son éducation de bergère n'expliquent pas : mystère de la formation. Elle a été accueillie à Chinon par un roi méfiant aussitôt conquis : mystère de la mission. Elle fait décamper les Anglais invaincus depuis Poitiers : mystère de son efficacité militaire. Le roi, au lieu de la suivre sur Paris après le sacre, perd son temps et la victoire imminente : mystère de la divagation rémoise. Prise à Compiègne, le roi ne tente pas de la délivrer : mystère de l'abandon. Elle est sollicitée de renier sa mission et Cauchon fait état de son consentement : mystère de l'abjuration. Elle est brûlée après un procès en bonne et due forme comme sorcière et relapse, alors qu'elle est innocente : mystère de la condamnation. Comment expliquer tout cela?

Voyons, pour commencer, le mystère de la formation. J'omettrai une infinité de détails qui concourent tous aux mêmes conclusions. Tout se passe *comme si* une *volonté prévoyante* et, dans le sens étymologique du mot, une *providence*, avait formé Jeanne en vue de ce qui s'est effectivement réalisé : une connivence singulière des événements, des idées et des choses, les ordonnant harmonieusement à leur fin. Essayons de nous en rendre compte par les faits.

Que lui faut-il pour sa mission? Des dons contradictoires : du génie, *éclairé* par la simplicité des saints ; de la fougue, *tempérée* par la charité chrétienne. Elle les a naturellement. Une chasteté manifeste qui rende insensée toute suspicion de sorcellerie : la sienne est éclatante. Une dévotion évidente : sa foi est exaltée par le don des larmes. Une conduite exemplaire : elle édifie même ses ennemis. Et une famille d'église, la fréquentation de moines, un père irréprochable, une mère pèlerine font fructifier ces qualités et ces vertus. Voilà le terrain prêt. Qu'y semer qui convienne à cette *intelligence claire? Une idée claire* dont toutes les idées et tous les gestes ultérieurs se déduiront, celle-ci : les rois n'ont leur royaume qu'en *commende*, ils en doivent hommage à Dieu. C'est une haute idée qui n'est point de bergère : elle est de saint Augustin.

Mais, par un « hasard » extraordinaire, il s'est trouvé précisément que Jeanne a vécu dès l'enfance parmi les seuls êtres à qui, dans son voisinage, cette idée était familière : les ermites de saint Augustin. Un couvent de cet ordre se trouvait, en effet, à moins d'une lieue de Domrémy et elle s'y rendait fréquemment. Que le dauphin fasse hommage de son royaume à Dieu, Dieu le lui remettra au sacre et nul ne le lui reprendra, car nul ne prévaut contre Dieu. C'est là l'économie de la mission johannique et le sens profond de la scène étrange de Loches où Jeanne se fait donner par Charles le royaume, le remet elle-même à Dieu et puis en investit le roi [1].

Essayons, en nous plaçant sur le plan humain, d'imaginer la figure, l'origine et le comportement des auxiliaires qui l'ont aidée à surmonter les difficultés de sa mission. Ces difficultés, quelles sont-elles? Et d'abord, la bergère n'en sera-t-elle pas effrayée? Non, si les Puissances invisibles ou les circonstances qui les peuvent figurer symboliquement mettent à l'en charger douceur et patience : elles y emploieront quatre années. Mais comment l'armeront-elles? Il faut tenir compte des événements de l'époque et du lieu où s'est déroulé l'enfance de Jeanne elle-même si l'on veut comprendre la réponse qui peut être faite à cette question. Contre la crainte: Jeanne invoque saint Michel. C'est, on doit le rappeler, le patron du Barrois — à ce titre très familier à Jeanne — et il venait de remplacer saint Denys comme patron de la France en triomphant du saint Georges anglais au Mont du Péril de la Mer [2]. Contre une défaillance devant les *docteurs* de Rouen : c'est encore d'une des patronnes de son terroir que Jeanne se réclame, sainte Catherine, qui ridiculisa les *docteurs* d'Alexandrie. Contre les reniements devant le bûcher : elle fait intervenir la seconde patronne de son pays, sainte Marguerite, qui préféra la brûlure des flammes au péché. Contre le doute au sujet du sacre a joué son enfance écoulée dans l'ombre d'une église consacrée à ce Rémy [3] qui institua à Reims le sacre des rois de France. Contre la panique des premiers étonnements sont intervenues les connaissances rassemblées dès ses jeunes années, alors qu'elle apprenait à connaître les forfaits et les exploits dont étaient capables ses ennemis et ses amis de demain : Cauchon, Estivet, Philippe, Bedford, Vergy, Luxembourg et ses auxiliaires prochains, La Hire, Xaintrailles, Chabannes [4]. Ainsi

1. Cette scène se place à l'époque du siège d'Orléans.

2. Mont Saint-Michel, d'où les Anglais venaient d'être chassés par les Français et les Bretons.

3. Domrémy = *domus Remigii*.

4. Cauchon, suppôt de Philippe de Bourgogne, faisait partie d'un Conseil de régence présidé par Bedford. C'est lui qui, assisté d'Estivet, le futur promoteur du procès, dépêcha Vergy et Luxembourg à la conquête de Vaucouleurs, l'une des quatre places qui restaient encore au roi de France (les trois autres étant Orléans, Saint-Michel et Tournai). La Hire et ses auxiliaires ne cessaient de guerroyer à cette époque contre les Anglo-Bourguignons, dans le Barrois. Ainsi, par un étrange « hasard », tous les personnages qui devaient intervenir dans la vie de Jeanne lui étaient connus dès le temps de son enfance lorraine.

Jeanne, avec une sorte de génie, a utilisé toutes les expériences de sa vie. Et, par exemple, si l'on ne croit pas à l'intervention directe des saints, il faut admettre qu'elle a tiré de l'histoire de ceux d'entre eux qui lui étaient le plus familiers d'extraordinaires, constantes et vivantes leçons. Cependant comment aurait-elle cru à sa mission si elle n'avait reçu des signes du Ciel et des hommes? Elle n'en a pas manqué. Du Ciel : elle a prédit la délivrance d'Orléans avant même que cette ville ne fût assiégée. Et pareillement, étant à Vaucouleurs, elle a « vu » la défaite, connue sous le nom de *Journée des Harengs*, et l'a annoncée au moment même où elle se produisait à plus de cent lieues de là ; et, neuf mois avant l'événement, elle a prévu la date à laquelle Baudricourt devait lui permettre de partir pour Chinon. Des hommes : la confiance à ses paroles lui est venue des plus humbles d'abord, de son cousin Laxart, d'un modeste étranger, Jacques Alain, puis d'un vieux soldat gentilhomme, Geoffroy du Foug, ensuite de lieutenants de Vaucouleurs, Jean de Metz et Bernard de Poulangy, du gouverneur lui-même, Baudricourt — enfin, du roi. Et du Ciel et des hommes à la fois : l'étrange grossesse à point nommée de sa cousine, la femme de Durand Laxart [1].

Tous ces faits sont indiscutables ; leur existence avait été oubliée, leur signification avait été méconnue, les rapprochements qui en font la vertu n'avaient pas été notés par les historiens ; mais on peut être sûr que Jeanne qui les a vécus n'a, et pour cause, rien laissé perdre de leur enseignement ni de leur suc. Grâce à eux elle a sans cesse été confirmée dans la conviction qu'elle accomplissait une mission divine.

Des événements tout aussi étonnants et tout aussi vrais dissipent les autres mystères que je n'ai pas ici la place de commenter. Celui de la mission : un certain nombre de signes authentifièrent celle-ci aux yeux de Charles : la prophétie de Merlin (qui annonçait la délivrance de la France par une pucelle venue d'un Bois-Chenu lorrain) [2], la « voyance» de la *Journée des Harengs*, la traversée sans encombre du pays occupé, l'échec inexplicable de l'embuscade dont elle faillit être victime à l'entrée du domaine royal, la noyade annoncée par Jeanne de son insulteur [3], le secret enfin, le secret qu'elle partagea avec Charles VII et que nous n'avons connu que trois siècles plus tard par le manuscrit de Sala [4]. Le

1. Cette grossesse mystérieusement opportune donna à Jeanne le prétexte indispensable pour revenir à Vaucouleurs.

2. Il y avait précisément un Bois-Chenu à côté de Domrémy.

3. Jeanne, entrant au château de Chinon, fut insultée par un cavalier. Elle lui prédit en réponse une mort imminente — et l'homme, en effet, fut retrouvé noyé une heure après.

4. Dès sa première rencontre avec le roi, Jeanne lui révéla qu'elle connaissait une prière mentale adressée à Dieu par Charles VII quelques mois plus tôt. Charles craignait d'être un bâtard. Il avait demandé à Dieu de favoriser son passage en Espagne, si sa filiation n'était pas légitime. Cette prière, il ne l'avait révélée à personne. Jeanne le rassura de la part de Dieu sur la légitimité de sa naissance. Le doute qu'il avait eu à ce sujet resta leur commun secret.

mystère de la réussite militaire : celle-ci a des causes très précises : le désaccord secret surgi entre les ennemis du roi, Philippe, Richemont et Bedford — et les inspirations de Jeanne. Le mystère des divagations rémoises : il s'éclaire quand on étudie les négociations du chancelier Regnault coïncidant avec la mise à l'écart de Jeanne [1]. Le mystère de l'abandon : ici il faut faire jouer la pernicieuse exploitation que fit le même Regnault des mémoires de Gélu et de Gerson déviés de leur vrai sens [2]. Le mystère de la prétendue abjuration se dissipe lorsqu'on connaît les agissements des faussaires [3]. Le mystère de la condamnation est lié au mécanisme diaboliquement imaginé par Cauchon, mécanisme que l'interprétation des documents a permis de reconstituer [4]. Les explications de tout cela, que j'ai dû ici brièvement rejeter dans des notes, demanderaient, pour être complètes, un gros livre. C'est précisément celui que j'ai tenté d'écrire.

Ne l'oublions pas cependant : ce sont là des explications humaines, qui, comme toute explication humaine, donnent le *comment* transitoire des choses, non leur *pourquoi* final ; *car le problème fondamental de Jeanne est celui du sacrifice et il est transcendant à la raison :* aucun effort de celle-ci, en effet, ne rendra jamais compréhensible à l'intellect l'indéniable et vengeresse puissance de ce sacrifice. L'abominable Winchester en déclenche les effets quand il offre en pâture aux regards la nudité de la vierge qui expire en invoquant Jésus [5], le Grand Rétributeur ; c'est le moment précis où l'unanimité du peuple se retourne et vomit l'envahisseur ; l'instant où frappe à notre porte Celui qu'elle a invoqué et dont les pouvoirs de justice rappellent à qui les ignore qu'il est temps de s'interroger.

LUCIEN FABRE

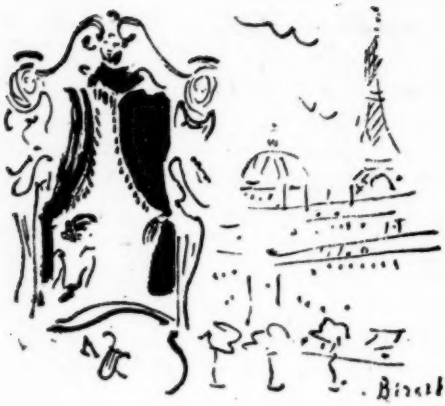
1. Cette question était restée, jusqu'à ce jour, obscure. Si le roi, après le sacre, avait marché tout de suite sur Paris, il prenait la ville. Seules, les négociations traîtresses et volontairement prolongées du chancelier de France Regnault donnèrent aux Anglo-Bourguignons le temps de mettre la capitale en défense : à ce moment, ils rompirent les pourparlers et levèrent le masque. Jeanne, seule clairvoyante, n'avait cessé de s'opposer à ces tractations.

2. Les évêques Gélu et Gerson avaient, au temps de Chinon, écrit pour le roi des mémoires théologiques concluant en faveur de Jeanne. Le chancelier Regnault, à l'époque de Compiègne, détourna par des arguties scolastiques ces mémoires de leur sens et détacha ainsi le roi de Jeanne.

3. D'après mes conclusions, la seule pièce du procès qui conclue à l'abjuration de Jeanne est un faux de Cauchon.

4. Un aveu du greffier au moment du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc révéla les irrégularités de procédure provoquées par Cauchon, qui amenèrent la condamnation.

5. Quand les vêtements de Jeanne furent consumés par le feu, Winchester fit arracher les bûches qui la dissimulaient aux yeux de la foule.



IMAGES DE PARIS

LE *Palais de l'Élysée.* — Les passants du Faubourg-Saint-Honoré, pendant de longues années, n'en purent contempler au delà des grilles ouvertes que l'immense marquise, dont le toit de verre soutenu par des ferronneries compliquées masquait la façade. Madame Vincent Auriol, qui a le sens de l'élégance, fit enlever cette construction offensante sitôt qu'elle habita l'Élysée, et comme d'un coup de baguette magique rendit à celui-ci son aspect de résidence princière, voulu par Henri de la Tour d'Auvergne, comte d'Évreux, quand il la fit édifier en 1718 par l'architecte Molet sur un terrain que lui avait offert Louis XV, à la prière du Régent.

C'est un petit palais aux fenêtres arrondies surmontées de mascarons, où deux ailes basses forment de longues terrasses à balustrades, et encadrent en fer à cheval une grande cour sablée. Sa belle ordonnance, ses proportions harmonieuses, le firent juger digne de madame de Pompadour qui y demeura quelque temps. Elle y avait sa chambre au rez-de-chaussée, et son frère, le marquis de Marigny, fit couper quelques beaux arbres du parc, pour que de son lit elle puisse voir son potager, qui occupait alors la place où sont aujourd'hui le Grand et le Petit Palais. Plus tard, par un habile tour de passe-passe, Marigny revendit l'Élysée à Louis XV. A la mort de celui-ci, il passa successivement entre les mains d'un contrôleur des finances, l'abbé Terray ; d'un banquier de la Cour, M. de Beaujon, pour revenir entre celles de Louis XVI, qui le destinait à servir de logement aux princes étrangers ainsi qu'aux ambassadeurs extraordinaires de passage à Paris, quand la duchesse de Bourbon l'acheta et le loua à l'industriel Hovyn, qui en fit un jardin public connu sous le nom de l'Élysée-Bourbon. Devenu, à la Révolution, domaine national, mademoiselle Hovyn s'en rendit acquéreur et, sept ans plus tard, le céda à Murat. Ce fut alors l'époque fastueuse de l'Élysée et celle des embellissements commandés à Percier et Fontaine, qui construisirent le

somptueux escalier à rampe en palmes dorées que l'on admire encore aujourd'hui. Roi de Naples, Murat fit don au domaine impérial de sa demeure, qui devint l'Élysée-Napoléon. L'Empereur aimait y aller souvent et s'y retira après Waterloo : c'est là qu'il signa son abdication en faveur de son fils, et en 1814 et 1815, Alexandre de Russie y fit des séjours. Revenue d'exil à la Restauration, la duchesse de Bourbon réclama son palais, mais naturellement ne l'obtint pas. Le duc et la duchesse de Berry en firent leur résidence jusqu'en 1820. Le voilà de nouveau l'Élysée-Bourbon, et c'est toujours sous ce nom que Louis-Philippe l'utilisa, selon l'arrêt de Louis XVI, pour y loger ses hôtes royaux. Enfin, Louis-Napoléon, devenu président de la République, en prit possession. Pour l'agrandir, il y adjoignit l'hôtel Castellane et l'hôtel Sébastiani voisins, avec lesquels il fit établir des communications intérieures qui lui servirent parfois à se rendre clandestinement auprès de quelque belle. Plus tard, on abattit ces hôtels et l'architecte Lacroix fit dans l'Elysée des restaurations et des arrangements plus ou moins heureux qui permirent pendant l'exposition de 1867 d'y recevoir encore des souverains, l'empereur d'Autriche, le Sultan, l'empereur de Russie ; mais en 1870, et définitivement il fut destiné aux présidents de la République.

Aujourd'hui que cette demeure a retrouvé la noble simplicité de ses lignes, elle donnerait une raison de croire que notre époque est heureuse. Elle est une image de grâce et d'équilibre où l'on aimerait à voir un présage de l'avenir. Madame Vincent Auriol n'a pensé sans doute qu'à l'embellir en ôtant la hideuse marquise, mais la sûreté de son goût a rassuré plus d'un Parisien. Et pour ceux qui ont la fortune de lui rendre visite, son raffinement se voit jusque dans ses appartements privés. Elle a su s'entourer de ce que le Garde-Meuble contenait de plus rare et de plus élégant. Dès le vestibule, qui est l'ancienne chambre du président Deschanel (choisie par lui parce qu'elle était éloignée de tous bruits extérieurs), des fleurs magnifiques ornent à profusion les tables et les consoles d'acajou : madame Auriol en remplit de grands sucriers de Sèvres. Sur la cheminée, elle a fait placer un buste de la Pompadour : « Il fallait bien, dit-elle en souriant, qu'elle eût ici encore une place. » Dans son petit salon, des fauteuils confortables recouverts de cuir ou de drap rouge voisinent avec un mobilier Charles X en citronnier dont le secrétaire, un casier à livres, un écritoire-écran, un classeur, une table ronde sont des spécimens ravissants de ce style. Le Président, qui affectionne cette pièce, y a fait dans un coin transporter son grand bureau, et quand ils sont seuls, délaissant une salle à manger d'acajou anglais pourtant très charmante, monsieur et madame Auriol y prennent leurs repas sur un guéridon. Partout encore des fleurs, des livres et quelques objets personnels, comme ce dessin au crayon, de Steinlen, qui représente Anatole France qui fut leur ami, en bonnet rouge, le regard d'une intense vivacité, ou cette flamme sculptée par Noll dans un bois couleur d'agathe. Il est

difficile de se croire au milieu d'une maison officielle en ce salon d'une si chaude intimité.

A côté, la chambre de madame Auriol, qui donne aussi sur les jardins, est claire et gaie. Des bergères et des chaises Louis XV au petit point, une paire d'admirables commodes Louis XVI la garnissent, tandis qu'au-dessus du lit en soie jaune, une tapisserie moderne met ses franches couleurs. De sa fenêtre, madame Auriol voit des arbres, de beaux parterres, une vaste pelouse ondulée, mais au delà, et elle le déplore, la vilaine construction de la salle des fêtes que la Troisième République fit faire pour les réceptions. On recevait alors jusqu'à deux mille personnes à l'Élysée, et le salon des Ambassadeurs avec sa boiserie Louis XV aux trophées dorés, celui plus simple, mais exquis, des Maréchaux, et même la Galerie Murat, qui sert de salle à manger d'apparat entre ses colonnes et ses guirlandes de lauriers Empire, étaient insuffisants pour contenir tant d'invités. « C'est à cause de leur nombre, d'ailleurs, explique madame Auriol, que l'on avait édifié la marquise du perron : elle était destinée à abriter les vestiaires. » Plus logique, madame Auriol a fait installer ceux-ci dans les sous-sols, et avec l'aide d'un monte-charge pour descendre et remonter les manteaux, douze personnes suffisent à en assurer le service.

Cette salle des fêtes, qui abîme sur les jardins la symétrie des façades et montre son affreux toit au-dessus du mur de l'avenue Marigny, est immense, de forme irrégulière, et un velum rose et blanc cache la verrière du plafond. Elle semble pour l'instant faire le bonheur des petits enfants de monsieur et madame Vincent Auriol, qui jouent à cache-cache derrière les buissons de chaises dorées qui l'encombrent, sans que le bruit de leurs jeux puisse parvenir jusqu'au Conseil des Ministres, qui siège non loin de là dans la chambre de madame de Pompadour. Car c'est le sort commun des maisons qui passent par différents maîtres que de voir changer la destination des pièces qui la composent.

Et peu de palais auront autant que celui-ci, pendant plus de deux siècles reflété l'Histoire. Il abrita des princes et des rois, des favorites et des financiers ; il vit se dérouler des fêtes brillantes, puis les lampions des bals populaires remplacer les lustres ; l'écho des révolutions s'y éteindre dans le fracas de l'Empire et les abdications et les coups d'État se méditer à son ombre. Bonheurs, plaisirs, deuils, espoirs, ambitions ont mélangé leur essence derrière ses murs, et l'Élysée est comme ces châteaux de famille où chaque génération laisse une trace qui lui ressemble et fait deviner ce que furent les joies et les peines de ceux qui l'habitèrent.

***

Chez les Tharaud. — Ville où ne passe aucun fleuve, Versailles a pourtant sa rive droite et sa rive gauche que sépare l'avenue qui mène au château. La rive gauche est le quartier aristocratique. Peu changé depuis deux siècles, il garde un charme provincial d'une quiétude douillette qui

surprend, après l'agitation de Paris à une demi-heure de là. L'aspect vieillot et démodé de ses boutiques, l'allure tranquille de flâneurs désœuvrés des passants, sont dûs à la proximité même de la capitale. On va « en ville » pour les courses ou les affaires, et dans ce quartier Saint-Louis de Versailles, il semble que l'on fasse uniquement des visites cérémonieuses, de lentes promenades ou d'austères dévotions. Peu d'autos, mais un tramway brinqueballant où règne une courtoisie parfaite, suit la rue Royale bordée de façades Louis XV aux balcons délicats, et traverse un marché couvert d'une harmonieuse ordonnance avant d'aboutir à l'Archevêché. Au bout de cette voie qui paraît remonter dans le temps et vous éloigne des préoccupations de l'heure présente, les frères Tharaud ont élu domicile. Il y a une vingtaine d'années qu'ils ont acheté et habitent cette petite maison qui faisait partie du Parc aux Cerfs de Louis XV. Protégée par une cour et un jardin, cette demeure de quelque favorite du Bien-Aimé, ce rendez-vous pour fête galante, est devenue leur studieuse retraite. Mais ils ne lui ont pas pour cela ôté sa grâce ni son élégance, et madame Jérome Tharaud, dont le goût est très sûr et la patience à courir les antiquaires inlassable, s'est employée à y remettre les boiseries de l'époque et à l'orner de meubles et de bibelots qui n'y sont pas dépaysés. Dans l'un des salons, des toiles peintes du XVIIIe siècle égaient les murs, et dans l'autre, une collection de fixés sur verre les recouvre presque complètement. Des fauteuils et des bergères en tapisserie sont disposés heureusement pour la causerie ou le repos à travers ces pièces aux proportions exquises, et la salle à manger conserve ses stucs blancs et verts et son carrelage ancien. Une pelouse, où s'étirent au soleil deux chats, de beaux arbres, des buis et des fleurs composent un jardin paisible où ne pénètre que le bruit des cloches, aux heures d'office dans les couvents du voisinage. Tout dans ce lieu-ci ne peut qu'encourager le travail et faciliter la méditation, et les Tharaud sont des sages qui le ne quittent guère qu'une fois par semaine, le jeudi pour se rendre à l'Académie, parce que, disent-ils : « L'Institut est un club où l'on rencontre des gens toujours bien informés de ce qui se passe dans le monde, et que la discussion du Dictionnaire est pour l'esprit une bonne gymnastique hebdomadaire. »

Quel plaisir et quel repos pour l'imagination d'évoquer la vie menée aujourd'hui par ces deux écrivains, ces grands voyageurs, ancrés enfin au milieu d'une ville française que le temps n'a pas déformée. Ils ont rapporté de leurs longues randonnées seulement ce qui pouvait emplir leurs âmes et leurs œuvres, car aucun souvenir exotique n'encombre leur maison ; ils y sont entourés des témoignages du passé de leur pays, de ceux de leur enfance et de leur jeunesse, portraits de famille ou bien cette marine de Vernet que Barrès leur donna.

Nés à Saint-Junien, dans le Limousin, les frères Tharaud furent cependant élevés à Angoulême, où leur grand-père, normalien de la promotion de 1830, était proviseur au lycée, sous le Second Empire.

C'est dans cette ville où Balzac fît naître Rubempré qu'ils allèrent en classe, et leurs promenades de collégiens avaient lieu peut-être sur la route où Vautrin trouva Lucien prêt au suicide, un bouquet de fleurs des champs à la main. Mais Jérôme ne prétendait pas être un héros romantique ni conquérir la société parisienne quand, dès ses quinze ans, il fut envoyé à Paris faire sa troisième à Sainte-Barbe. Resté à Angoulême, Jean Tharaud, qui s'appelait alors Charles, échangeait de fréquentes lettres avec son aîné. Ainsi l'absence établit entre eux cette habitude de mélanger leurs pensées et leurs écrits, sans qu'ils puissent eux-mêmes y discerner jamais l'apport de l'un de celui de l'autre. Cette collaboration fraternelle est encore aujourd'hui leur façon de s'aimer, et de se ressembler, bien que, physiquement, personne ne soit plus différent de Jérôme que Jean. Leur gloire a popularisé leurs traits et il est à peine besoin de rappeler que le visage de Jean est dessiné comme celui d'un empereur romain, tandis que la figure de Jérôme est ronde et lisse comme un galet. Les liens du sang chez eux n'ont appareillé que leurs esprits. « Jamais, disent les Tharaud, nous n'avons cru que nous pouvions écrire l'un sans l'autre, ni que nous pouvions ne pas écrire du tout. » Cependant, Jérôme préparait Normale et Jean l'Inspection des Finances, mais leurs parents ne les obligèrent pas à poursuivre leur carrière respective, et dès 1903, ils composèrent *Dingley, l'illustre écrivain*, qui ne fut alors qu'une nouvelle qu'ils envoyèrent à leur ami Péguy pour ses *Cahiers de la Quinzaine*. Son succès fut si encourageant qu'ils la remanièrent et l'allongèrent pour en faire le beau roman qui, en 1906, obtint le prix Goncourt. A ce début heureux, on sait que succéda une longue suite de livres remarquables qu'il n'est point besoin de citer, car ils demeurent dans la mémoire de leurs innombrables lecteurs.

Après leur premier voyage en Afrique du Nord, les Tharaud publièrent *la Fête arabe*. Puis vint la guerre de 14, ils partirent tous deux dans une division territoriale qui, pendant les trois premières années de la guerre demeura en première ligne, en Flandre d'abord, puis en Champagne. Après l'offensive manquée du général Nivelle, la division fut ramenée à l'arrière. Ils allaient se résigner à garder des voies et communications quand le maréchal Lyautey, étant encore général, ayant su leur goût pour l'Islam et la science qu'ils en avaient déjà, les appela au Maroc, où ils restèrent de 1917 à 1919. Ils habitèrent d'abord la Bahia, à Marrakech, mais ils se lassèrent bientôt de cet immense palais avec son dédale de couloirs, de ces patios où le silence devient éternel, enfermés qu'ils sont les uns dans les autres comme les poupées russes qui s'emboîtent par ordre de grandeur. Ils se mirent à chercher une petite maison arabe et trouvèrent celle de leur rêve dans le quartier réservé. Ils y vécurent pendant deux ans, et toutes les petites prostituées, racontent-ils, devinrent bientôt leurs amies.

Ils voyaient de chez eux les clients et les habitués faire la queue durant des heures « avec une patience de chameau », avant de pouvoir pénétrer

dans ces lieux dits de plaisir. Mais aux heures d'accalmie, les femmes montaient respirer sur la terrasse, et c'est ainsi que, postés sur la leur, les Tharaud parvinrent à les apprivoiser. Devenues des oiseaux familiers, elles se posaient parfois devant leur porte et s'enhardissaient jusqu'à y frapper afin d'emprunter les ciseaux à broder de madame Tharaud mère, ou même pour des usages sûrement plus intimes, le rasoir de l'un des frères.

Mais leurs jours là-bas ne se passèrent pas uniquement en de faciles voisinages ; ils allèrent jusque dans l'Atlas avec les colonnes du général de Lamothe et prirent part à des engagements souvent fort meurtriers. Au cours de l'expédition contre le sorcier de l'Ahansal, redoutable rebelle dont la ruse et la magie durent être combattues avec la mitrailleuse et le canon, ils virent un des cent trente enfants du vieux Glaoui, son fils préféré Abd-El-Malek, tué à côté d'eux. Au retour de ces aventures, ils retrouvaient avec bonheur Marrakech, « la ville de plaisir du désert », comme l'appelait Philippe Berthelot, et ils aimaient au crépuscule se mêler aux badauds de la place Djema-El-Fna où tout un peuple de bateleurs, de conteurs, de charmeurs de serpents et des troupes d'équivoques danseurs Chleuhs y donnent un spectacle, inchangé depuis des siècles. Cette vie arabe, que la civilisation européenne ne parvient pas à modifier, les séduisait et ils recherchèrent dans les bibliothèques et les universités tout ce qui la décrit et l'explique, et tout particulièrement la fameuse histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun.

« C'est, disent-ils, un chroniqueur arabe qui possède le talent d'un Froissart ou d'un Commines. Il nous a beaucoup servi et enchanté. Nous avons lu aussi avec infiniment d'intérêt, ajoutent-ils, les chroniques espagnoles et portugaises du XVIe siècle. L'une d'elles a été traduite par le duc d'Angoulême, cousin de Louis XIV. Elles sont le récit de la grande réaction de l'Islam et de la lutte des Marocains excités par les Marabouts contre les infidèles. Portugais et Espagnols voulaient s'emparer du Maroc, ils ne réussirent qu'à réveiller le fanatisme islamique. »

Les Tharaud travaillent à leur *Mille et un jours de l'Islam*, où ils ne cherchent, comme ils l'avouent modestement, « qu'à s'insérer dans la suite des chroniqueurs marocains et portugais et, des premiers temps de l'Hégire, remonter jusqu'à Lyautey. Nous nous servons des chroniques arabes comme Augustin Thierry s'est servi pour les temps mérovingiens de celles de Grégoire de Tours et de Frédégaire ». Des *Mille et un jours de l'Islam* sont déjà parus *Les Cavaliers d'Allah*, *Les Grains de la Grenade* et *Le Rayon Vert*. Les lecteurs de la *Revue de Paris* auront bientôt la primeur d'un nouveau texte : *L'Etendard du Prophète*. « Nous voulons ne pas fausser l'histoire et ne la romançons jamais ». Pourtant, les Tharaud, historiens savants et scrupuleux, ne renoncent pas, heureusement, à écrire des romans. Tout penchés qu'ils sont sur l'Islam, ils n'en ont pas moins commencé *Les Amants de Sarlat*, mais là encore, c'est la vérité

d'une époque troublée par la collaboration et la résistance qui leur fournira la fin pathétique de leurs héros imaginaires.

Comment font les Tharaud pour que de ce petit cabinet de travail au premier étage de leur maison provinciale, où ne traîne aucun manuscrit, où ne se voit nulle machine à écrire, où la bibliothèque n'a l'air de contenir que peu de livres, des milliers de pages soient sorties, enrichissant notre littérature? Entre ces murs couverts de damas d'un rouge tournant au rose là où le soleil l'atteint, devant ce bureau étroit qui ne semble bon qu'à signer quelques lettres, s'est élaborée pourtant une œuvre considérable. « Nous ne travaillons que de cinq à huit, prétend Jérôme Tharaud. » « Autrefois, reprend Jean, nous travaillions aussi le matin, mais tu ne veux plus te lever de bonne heure. » Jérôme alors, souriant, hausse les épaules avec insouciance. Écrire, pour eux, c'est encore, semble-t-il, un jeu d'enfant et ils ne savent jamais si Jérôme ou bien Jean rédigera le soir le chapitre né de leurs réflexions de la journée. Ils ont l'air de consacrer à leur métier d'écrivain quelques heures seulement, mais en fait, ils travaillent tout le temps, puisqu'ils vivent ensemble. C'est entre eux un échange, une communication de pensées continuelles qui ne va pas toujours sans discussions orageuses, mais après quelques oscillations leurs idées s'équilibrent et leur talent les place tous deux à la même hauteur.

DENISE BOURDET

Une nouvelle pièce de M. Jean-Paul Sartre : **Les Mains sales,** *au Théâtre Antoine. — Intelligence et dialectique de l'auteur. — L'interprétation de M. François Périer et de M. André Luguet. — Autour d'un dénouement.*

Nous avons maintenant du recul pour juger l'œuvre de M. Jean-Paul Sartre, ou plutôt pour le juger à travers son œuvre. Ce qui nous frappe d'abord c'est la vivacité de son intelligence et la dialectique dont elle dispose. D'un ouvrage à l'autre, nous n'apercevons pas d'autre lien que cette intelligence, point même le lien philosophique auquel il a donné le nom magique d'existentialisme. On sait ce que le le monde d'aujourd'hui fait des mots et des nouveautés qu'ils recouvrent : il les fatigue, les use, les traîne dans des redites et dans des couplets, il les vide de leur substance. « Existentialisme » et « atomique » ont subi le même sort. De la philosophie et de la guerre où ils régnaient, ils ont été accrochés à la panoplie des journaux du soir. On a accordé à des chapeaux l'attrait d'être « existentialistes » ; et la veille du match de foot-ball France - Italie, on nous annonçait la « rencontre la plus atomique de la saison » ! Il est difficile, après cela, de revenir à la réalité. — « Et si vous étiez tyran, que feriez-vous ? » demandait-on au philosophe chinois Lao-Tseu. — « Je rétablirais le pouvoir des mots... », répondit-il.

M. Jean-Paul Sartre demeure fidèle à leur exactitude et il en fait un emploi d'une virtuosité particulière. Cette intelligence, cette virtuosité, si visibles et qui nous plaisent, M. Jean-Paul Sartre les a déjà vouées à des fins très diverses : la philosophie, l'essai, la critique, le roman, le théâtre, le cinéma ; et dans chacune de ces expressions, il a montré une aisance et une originalité incontestables. On n'y trouve pas encore une passion, ou pour mieux dire on ne la sent pas, sinon la passion de démontrer et de démontrer en épuisant tous les éléments de la démonstration. L'auteur tient ses commandes d'une main sûre et sait qu'il peut mener sa course jusqu'à son terme, sans une défaillance, sans une rupture,

sans jamais quitter la hauteur où il se tient. Qu'il s'agisse d'acculer Baudelaire à sa vérité sacrilège ou d'épuiser le débat sur la question juive, M. Jean-Paul Sartre offre la même sécurité, la même richesse d'arguments. Et cette facilité laisse parfois penser qu'elle se fût exercée avec autant de talent dans une antithèse, qu'elle nous eût aussi aisément persuadé du contraire. Pourtant il n'y a pas de gratuité, ni de jeu pour le jeu dans l'intelligence de M. Sartre, mais il entre dans l'exercice qu'il en fait un goût si vif des idées à l'état pur qu'il est fort capable de plaider deux causes opposées et de les gagner alternativement l'une et l'autre. Cet apôtre (à son début) de l'« engagement », au fur et à mesure qu'il s'exprime, témoigne d'une indépendance d'esprit sans cesse plus grande. Tout le divertit de ce qui peut donner de l'emploi à sa pénétration, à sa maîtrise, à l'élaboration de la connaissance. Avec cela, beaucoup d'adresse, de métier. Né à Paris, y ayant été enfant pendant les cinq dernières années de paix du monde, musard, certainement, et curieux, il y a chez M. Sartre ce que nous apprécions de trouver chez le camelot de Paris et chez l'écrivain : une intelligence affranchie, une ardeur persuasive et un goût de la liberté, qui formera, tôt ou tard, le point d'appui essentiel de cet esprit remarquable.

Sa dernière pièce, celle qu'il vient de faire représenter au Théâtre Antoine, *Les Mains sales*, est, à notre sens, avec *Huis-Clos*, la meilleure qu'il ait écrite. Dense, bien conduite, et s'imposant dans ses personnages et son dialogue, dès le lever du rideau. Cependant, l' « actualité » du sujet nous gêne, tout au moins son actualité politique. Le communisme mobilise si violemment l'opinion, il menace tant d'intérêts et tant d'habitudes, qu'il est difficile d'apprécier, dans la critique d'une œuvre où il entre en jeu, ce qui appartient au jugement ou ce qui appartient à la passion. D'autant que dans cette pièce, l'élément même du communisme n'est pas déterminant, et que le postulat pourrait être le même — et l'action également — si les personnages n'appartenaient pas à ce parti. De quoi s'agit-il, en effet? D'un jeune homme qu'un groupement charge de tuer un chef suspecté de trahison et qui hésite à accomplir son acte. A peine a-t-il connu celui qu'il doit supprimer. Cette hésitation le trahit ; et le débat se poursuit dès lors entre la victime désignée et l'assassin conquis. Voilà le thème principal des *Mains sales*. On se souvient que c'est celui de *L'Aigle à deux têtes*, de M. Jean Cocteau, où il s'agit, non d'un chef communiste, mais d'une reine, d'une pseudo-Élisabeth d'Autriche. Dans *L'Aigle à deux têtes*, la reine et le régicide meurent, fort romantiquement, ensemble. Dans *Les Mains sales*, ils meurent séparément. Car Hugo (c'est le jeune communiste) ne se décide

à tuer Hoederer (c'est le chef suspecté) que par jalousie, parce qu'il a surpris Hoederer embrassant Jessica, sa jeune femme. Jusque-là, il avait hésité à tirer sur cet homme qui montrait tant de grandeur, de résolution tranquille. Pourquoi voulait-on le supprimer? Parce qu'il était décidé, par opportunisme politique, à traiter une trêve avec une fraction nullement communiste de son pays, à savoir le régent d'Illyrie et son parti. Hugo s'est peu à peu laissé convaincre par cette opportunité qui n'hésite pas, dans un intérêt bien compris, à se salir les mains. Et puis, jeune bourgeois venu au communisme par révolte antisociale, il lui manque le sens de l'obéissance passive, de l'accomplissement muet. Hugo raisonne encore : il réfléchit le doigt sur la gâchette, il pèse le poids de la vie, il scrute la profondeur de la mort. Bref il ne tire pas, ayant été à plusieurs reprises sur le point de le faire ; et il gémit, ô Hamlet! sur son impuissance...

M. Jean-Paul Sartre est-il derrière Hugo, pour soutenir ce jeune homme qui refuse l'engagement jusqu'à l'homicide? On devine la sympathie de l'auteur envers un personnage hésitant, à la recherche de sa vérité personnelle, de son autonomie morale. Nous voilà au cœur d'un débat sartrien. Celui que le directeur des *Temps modernes* ouvrait dès le premier numéro de sa revue, lorsqu'il opposait « l'esprit d'analyse » et « l'esprit collectif » et qu'il optait alors pour ce dernier, pour la soumission aux impératifs sociaux. Thèse défendue, à la même heure, avec talent par son disciple, madame Simone de Beauvoir, dans *Le Sang des Autres*. « Vous vous occupez trop de vous », dit l'héroïne de ce roman à celui de ses camarades qui hésite à envoyer, sans prendre lui-même de risque, ses amis à la mort... « Vous vous occupez trop de vous... *Vos scrupules ne nous intéressent pas*. Nous nous sommes confiés à vous comme à un chef qui fait passer le parti avant tout... Vous n'avez pas le droit de nous trahir... » Hugo aussi a des scrupules ; mais on ne voit plus que M. Sartre les condamne. Il leur prête une expression chaleureuse, et laissera finalement le beau rôle à celui qui les ressent.

C'est, sur la scène du Théâtre Antoine, M. François Périer, qui donne de ses dons et de ses moyens une impression décisive. Les pièces fortes (« charpentées », comme on disait autrefois au Boulevard) font les acteurs, les forcent à devenir eux-mêmes, à choisir le meilleur d'eux-mêmes. M. François Périer savait être jusqu'ici le charmant interprète d'un film de M. René Clair ou de *La Route des Indes*. Le voilà plus que charmant : un comédien émouvant, exprimant dans le naturel et dans la sobriété la confrontation de la jeunesse à l'inhumain. L'événement contemporain a créé la nouveauté d'une jeunesse mêlée aux pires

éventualités de la torture et de la mort ; et cette nouveauté a frappé de fadeur les grâces de l'insouciance et les légèretés du cœur. L'événement, il est vrai, a imposé aux esprits sa dure souveraineté lorsqu'il était encore proche, lorsqu'une libération a permis de connaître le courage et la noble résolution qui accompagnaient souvent cette violence. Cependant, au fur et à mesure que l'événement s'éloigne, les esprits (surtout en France) retrouvent leur indépendance et s'écartent des fatalités qu'il avait créées et de la philosophie qui les soutenait. M. Sartre lui-même, sans avoir encore soustrait son inspiration à ce qui l'aura si bien requise, s'éloigne des conclusions qu'il avait jadis choisies et qu'il traduisait en « engagement ». Mais il est légitime que ces débats aient été portés sur la scène ; et il faut se féliciter que de jeunes artistes comme M. François Périer, et même de leurs aînés, comme M. André Luguet, y trouvent une expression de leur talent plus riche que celle qu'ils nous avaient auparavant donnée.

Le dénouement des *Mains sales* comporte une situation dramatique et ouvre un nouveau débat que M. Sartre a brusqué. Hugo, son meurtre accompli, a été jugé et condamné pour crime passionnel. Après quelques années de prison, il est libéré et vient se réfugier auprès d'une camarade aux convictions intransigeantes mais au cœur tendre. Au cœur tendre ? C'est-à-dire qu'elle aime Hugo, qu'elle n'a cessé d'aimer ce jeune bourgeois, cet allié incertain ; et que l'aimant, elle n'en a pas moins tenté une ou deux fois de le faire disparaître. Hugo, suspect au parti, continue à être menacé dans sa vie. Qu'il se confesse donc, avec loyauté, sans rien omettre ni cacher de son aventure, des sentiments qui l'ont animé et cette « camarade », dont la tendresse, apparemment, n'obscurcit pas le jugement, décidera s'il est ou n'est pas récupérable pour la cause... Sa confession achevée (et c'est, par le procédé du souvenir animé, la substance même de la pièce), Hugo apprend de la bouche de son amie qu'il est « récupérable ». Il apprend davantage : à savoir qu'Hoederer est devenu un héros posthume, le Parti ayant adopté sa politique. Il y a suffi d'un changement de ligne, d'une de ces nécessités transitoires, dont les exécutants n'ont pas à vérifier le bien-fondé, ni à discuter les obligations. De meurtrier d'un traître, Hugo est transmué en assassin d'un prophète. Le jeune homme n'accepte ni cette mutation, ni ce pragmatisme d'une politique qui abolit si durement les lois morales. Hugo s'était persuadé — lentement — de la trahison d'Hoederer. Et voilà que, cette conviction acquise, sa conscience apaisée, on l'oblige à tout en renier, y compris son acte. Que recherchait Hugo ? Une perfection. Que lui assigne le Parti ? Une dépendance. Il y a trop

de distance pour ce jeune homme (n'eût-il pas lu Descartes) entre ces états. Il refuse en quelques phrases véhémentes sa nouvelle situation. Il accepte d'être « irrécupérable » c'est-à-dire d'être à son tour exécuté.

Ce dénouement comportait un débat plus étendu que celui dont M. Sartre a usé. Entre Hugo et sa camarade intransigeante, un long dialogue pouvait s'établir où M. Sartre eût exprimé ce qu'une telle situation impose au scrupule et à la raison. Nous retournions au procès, qui n'est pas achevé, entre l'individuel et le collectif, procès que M. Sartre plaidait jadis. Mais il est homme de théâtre. Il sait que les dénouements doivent être prompts. Hugo n'avait plus qu'à disparaître : à nous de penser ce qu'il devait dire.

Les Mains sales ne sont pas une pièce parfaite. On peut lui reprocher son point d'appui sur l'actualité politique, l'invraisemblance de certaines situations, un emploi presque trop habile des effets dramatiques. On domine toujours le public, au théâtre, un revolver à la main ; et de *La Souriante madame Beudet* aux *Mains sales*, le spectateur demeure également saisi, troublé par cet acier sombre dirigé vers l'un des personnages... Mais ne refusons pas à un écrivain les « moyens » du théâtre. Il y a droit, comme au choix d'excellents interprètes (ajoutons à ceux que nous avons déjà loués, mademoiselle Olivier qui a été Jessica avec cette spontanéité sauvage et savoureuse qu'on trouve chez certaines débutantes d'aujourd'hui). Ce qui importe c'est le talent, la force de l'expression, un don d'imposer l'illusion de la vie, de requérir l'attention, d'exciter la pensée de qui vous écoute. M. Jean-Paul Sartre possède ce pouvoir avec une puissance peu commune. Il n'est que trop riche ; mais ce qu'on sent finalement de vivante ardeur dans sa prodigalité inspire une sérieuse estime à qui doit la juger...

GÉRARD BAUËR

LES LIVRES D'HISTOIRE

M. Guy Frégault, professeur à l'Université de Montréal, a publié à la fin de la guerre un livre important qu'il a intitulé *La Civilisation de la Nouvelle France*[1]. On l'a chicané sur ce titre. Est-il légitime de parler de civilisation pour un petit peuple de soixante mille habitants, perdu dans d'immenses étendues, toujours exposé aux attaques et aux déprédations des sauvages?

En vérité, M. Frégault n'a pas péché par trop de hardiesse. Le Canada — il se place pour l'étudier, au meilleur moment, au centre des trente années de paix qui ont suivi le traité d'Utrecht — le Canada, dis-je, n'est pas à proprement parler une colonie. C'est un morceau de France rebâti sur les rives du Saint-Laurent, avec tout son système administratif et social, gouverneur, intendant, conseil supérieur, tribunaux, évêque, clergé, ordres religieux, seigneuries, mais aussi avec une qualité, une humeur, une façon de vivre qui s'affirment peu à peu et qui en font un être particulier.

Cette personnalité, que M. Frégault analyse avec beaucoup de soin, tient aux circonstances mêmes de la vie quotidienne, à la dureté du climat, à la pauvreté quasi générale des habitants, au voisinage constant du danger, à l'immensité des horizons, à l'attrait de la chasse et de l'aventure. Certes, les colons ont apporté avec eux toutes les minuties des distinctions sociales et de la hiérarchie nobiliaire. La petite histoire de la province est remplie de rivalités de rang, d'âpres querelles pour un prie-Dieu à la grand-messe, un coup d'encensoir à la porte de l'église, une place d'honneur à la procession. Mais si le Canada est un pays féodal, la féodalité s'y est adaptée aux tâches de la colonisation. Le seigneur, qui n'est pas toujours gentilhomme, est le chef du défrichement sur le domaine qui lui a été concédé. A lui d'en diriger l'occupation et la mise en culture. S'il tarde, il court le risque que les terres non travaillées lui soient reprises pour être réunies au domaine royal. Mais

1. Guy Frégault. — *La Civilisation de la Nouvelle France*. 1 vol. petit in-8°. Montréal.

que sont les habitants qui s'installent sur la seigneurie? Des fermiers perpétuels? Plus exactement, de véritables propriétaires assujettis à une hypothèque, sous forme de prestations et de redevances. Le régime, à coup sûr, n'était pas sans défaut. Il y eut des seigneurs malhonnêtes et des tenanciers paresseux. Dans l'ensemble toutefois, il permit la mise en valeur du pays, que Voltaire croyait encore adonné tout entier à la traite des fourrures. Lorsqu'en 1735, la route Québec-Montréal fut ouverte à la circulation des voitures, un voyageur put écrire qu'il traversait « un village continu ».

En outre, comme l'a écrit M. Séguin, spécialiste de la question [1], le régime seigneurial amortit la catastrophe de la conquête. Les terres concédées aux seigneurs, mais non encore distribuées aux habitants, formèrent la réserve où put s'installer la robuste et féconde paysannerie canadienne. Sans elles, les Canadiens n'auraient conservé que le million d'arpents qu'ils exploitaient en 1760. Tout le reste du territoire serait tombé sous la juridiction directe et immédiate de l'autorité conquérante. Le régime seigneurial valut aux particuliers huit fois plus de bonnes terres qu'ils n'en avaient encore. En outre, il décentralisa le pouvoir de concéder, en le répartissant entre deux cents seigneurs directement intéressés à la conservation de la nationalité française. Il empêcha l'accaparement des terres vacantes. De tous les systèmes d'aliénation du sol essayés en Amérique du Nord, c'est le féodal qui apparaît comme l'un des plus pratiques et des mieux équilibrés, en tout cas le mieux adapté à l'installation de paysans sans capitaux. Lorsqu'il fut aboli en 1854, 90 p. 100 des terres seigneuriales en amont de Québec avaient été réparties à des conditions avantageuses pour les censitaires. Il avait couvert de sa protection deux générations de Canadiens.

L'autre trait essentiel de leur histoire est la vigueur des forces spirituelles. La monarchie a créé le Canada, l'Eglise l'a modelé et conservé. M. Jean Bruchesi, que les étudiants de la Sorbonne ont entendu cet hiver, a raconté dans un petit livre [2] les origines mystiques de Montréal. L'emplacement en est indiqué par le ciel à Jérôme le Royer, sieur de la Dauversière, fondateur des Hospitalières de Saint-Joseph à la Flèche. M. Olier l'aide à créer la Société Notre-Dame de Montréal. Il associe à son rêve le Champenois de Maisonneuve qu'accompagne sur les bords du Saint-Laurent une jeune fille de Langres, Jeanne Mance, avide de se dévouer au service des malades et que rejoint bientôt Marguerite Bourgeoys. Marguerite Bourgeoys fera la classe dans une étable et de cette étable sortira la congrégation enseignante de Notre-Dame.

Tout n'est pas parfait dans l'histoire ecclésiastique du Canada. Les passions et les petitesses humaines y tiennent leur place. Mais tandis qu'en Europe s'enlise le grand élan de la contre-réforme, l'église qué-

1. Maurice SÉGUIN. — *Le Régime seigneurial au Pays de Québec* (1760-1854). Revue d'histoire de l'Amérique française. Nos 3 et 4.
2. Jean BRUCHESI. — *De Ville-Marie à Montréal.* 1 vol. in-12. Montréal.

becoise est plus vigoureuse que jamais. Elle organise à la fois les missions et les paroisses. Conversion, instruction et charité vont de pair. La paroisse est demeurée depuis lors la cellule vivante de la nationalité canadienne française. On peut dire qu'après la conquête elle a sauvé en même temps la langue et la foi.

L'historien le plus considérable du Canada, M. le chanoine Groulx, a consacré un de ses premiers ouvrages à la naissance de son peuple[1]. Il y souligne la vigueur et l'opiniâtreté dont il a fait preuve, qualités de toutes les communautés paysannes sans doute, mais il montre aussi avec beaucoup de perspicacité comment le Canadien s'est peu à peu différencié du Français. Les nuances provinciales apportées par les immigrants disparaissent ; le Canadien, né dans la colonie, se rend compte qu'il est d'un autre pays que le Français nouvellement arrivé. Dans un document officiel qui date de la Régence, les commerçants protestent auprès du Conseil de marine contre la concurrence des forains et ils font valoir qu'ils sont, eux, nés au Canada, que leurs pères et grands-pères y sont enterrés, qu'ils « ont ouvert et cultivé les terres, bâti les églises, arboré des croix, maintenu la religion, fait construire de belles maisons », défendu les villes et soutenu la guerre avec succès contre les sauvages et les autres ennemis de l'État.

Serait-il possible de faire un portrait du Canadien-type ? M. le chanoine Groulx s'y est essayé avec bonheur. Il a montré ses qualités — la vigueur physique, la politesse, la bravoure, l'esprit militaire, l'endurance, l'amour du travail — mais aussi ses défauts, — la hâblerie, l'esprit processif, un certain goût pour la boisson. L'esprit familial et l'esprit religieux cimentent la société au fur et à mesure de son développement et, comme les cadres sont solides, les individualités fortes s'y manifestent avec un relief particulier.

Au fond, l'histoire canadienne est à la fois un phénomène d'enracinement et un phénomène d'expansion. Elle est une longue patience et une grande audace. M. Frégault consacre un livre à celui qui fut, par excellence, l'homme de l'expansion, *Iberville le Conquérant*[2]. Le père était arrivé de Dieppe, à quatorze ans, en 1641. Iberville, troisième de ses quatorze enfants, naquit à Ville-Marie (Montréal) en 1661. Formation, éducation, adolescence, toute cette partie de sa vie est pleine d'obscurités. Mais quand il apparaît en pleine lumière, c'est à la fois comme marin, soldat, explorateur. Il est ardent, infatigable, habile, calculateur ; il sait, par des coups violents et précis, venir à bout des forces supérieures avec les plus faibles moyens ; il exerce sur ses compagnons une sorte de magnétisme ; il dépasse la commune mesure et côtoie le merveilleux. Mais, encore et surtout, il est un des premiers à avoir discerné les conditions majeures du développement canadien. Il a « rai-

1. Chanoine (alors abbé) Lionel Groulx. — *La Naissance d'une Race.* 1 vol. in-12. Montréal.
2. Guy Frégault. — *Iberville le Conquérant.* 1 vol. petit in-8°. Montréal.

sonné » le Canada, autant qu'il l'a senti et servi. Son œuvre propre est extraordinaire : il a poussé à la fois vers le nord et vers le sud. Au nord, c'est la conquête des territoires voisins de la baie d'Hudson ; au sud, l'exploration du Mississipi. Au nord, la maîtrise du commerce des fourrures ; au sud, l'amorce de la Louisiane, colonie chaude qui, par la vallée du fleuve et les grands lacs, rejoint le Canada, en enveloppant les colonies anglaises de l'Atlantique.

Une femme, maintenant, Madeleine de Verchères [1]. Elle était née en 1678, de François Jarret, sieur de Verchères, enseigne au régiment de Carignan, à qui l'intendant Talon avait concédé une seigneurie au sud du Saint-Laurent.

Ce n'était pas alors une vie de tout repos. Habitants et maisons étaient sans cesse exposés aux assauts des Iroquois, ennemis acharnés et cruels de la colonie. Aussi, le premier soin du seigneur était-il de fortifier sa demeure. La maison d'habitation, la ferme, les étables, étaient entourées d'une palissade de pieux, elle-même couverte par un fossé et flanquée de bastions. A la moindre alerte, les paysans de la seigneurie — une dizaine de familles — venaient s'y enfermer avec leurs bêtes et leurs hardes. En 1690, le fort de Verchères subit son premier siège ; les hommes étaient absents, madame de Verchères organisa la défense. Deux ans plus tard, second assaut dans des circonstances plus dramatiques encore. Cette fois, le père était à Québec, la mère à Ville-Marie (Montréal) ; sur la demi-douzaine de soldats qui composaient la garnison, quatre étaient à la chasse. Quarante-cinq Iroquois attaquent à l'improviste. Madeleine, qui avait quatorze ans, donne l'alerte, arme ses frères, prend le commandement des femmes et des domestiques. Elle a raconté elle-même les péripéties du siège, ses ruses pour tromper l'assaillant, ses sorties, ses combats, ses angoisses. La bataille dura huit jours, jusqu'à l'arrivée des secours. Le Canada avait son héroïne. De Versailles, le Roi envoya une pension de cinquante écus et un brevet d'enseigne pour un des frères.

Madeleine se maria tard, à vingt-sept ans. Cette femme forte trouva un mari à sa guise, Pierre-Thomas de Lanaudière, seigneur de la Perade. Il avait le verbe haut, la rancune tenace et les réflexes prompts. Le couple était admirablement assorti et, pour commencer, très uni. Une fois, Madeleine brise les reins à un sauvage qui menaçait Thomas de son casse-tête ; une autre fois, comme la maison est assaillie par des Iroquois qui ont mis le feu à la toiture et que Thomas, cloué au lit par la maladie, est en danger de brûler vif, elle l'empoigne de ses bras robustes, le tire hors des flammes et disperse les Indiens à coups de fusil. Le mariage n'avait point altéré son courage.

Mais cette impétueuse amazone se révèle aussi la plus intrépide et la plus acharnée des plaideuses. Entre les assauts des Indiens, c'est elle

1. Jean Bruchesi. — *Evocations*. 1 vol. in-12. Montréal.

qui assiège le tribunal. Pendant quarante ans, elle et son mari ne cessent d'en appeler à l'intendant, à la prévôté et au Conseil supérieur. Tout leur est bon : paiement d'une rente, limite d'un champ, escapade d'une vache, possession d'un arbre, et voilà les huissiers en mouvement. Les coups alternent avec le papier timbré. Certain jour, monsieur et madame de la Perade sont condamnés pour avoir battu une femme enceinte ; un autre, un de leurs fermiers obtient annulation de son bail, étant reconnu qu'il ne peut continuer à vivre sous les menaces dont il est abreuvé.

En 1730, grand esclandre. Madame de la Perade se transporte à Québec et, rencontrant l'évêque à la promenade, se jette à ses pieds : « — Monseigneur, je vous demande justice. » A quoi l'évêque répond sagement : « — Montez, madame, dans votre voiture et donnez-vous la peine de venir chez moi où nous parlerons de l'affaire. » C'était grave. Madeleine accusait son curé d'avoir composé sur elle des litanies burlesques où abondaient les paroles obscènes, impies et calomnieuses. Le curé était-il coupable? C'était un homme d'importance, docteur en théologie. Il riposta en assignant en diffamation la dame de la Perade. Débouté en première instance, il gagne en appel, Madeleine de Verchères étant convaincue d'avoir composé elle-même les couplets grivois et suborné les témoins pour leur faire jurer le contraire. Mais la plaideuse ne se tient pas pour battue. Elle s'embarque pour la France, avec l'intention de porter la cause devant le Conseil du Roi. On n'avait pas oublié à Versailles le siège de 1692. Elle est bien reçue par les ministres qui se confondent en politesses et en grâces. Mais elle n'en obtient rien qu'une invitation aux deux parties à s'accommoder à l'amiable. Ainsi fut fait et un an plus tard le curé abandonnait les dommages et intérêts qui lui avaient été attribués. Il restait à Madeleine quatorze ans à vivre. Elle plaida pendant quatorze ans. Son mari lui survécut. Mais, laissé à lui-même, il ne parut plus au tribunal.

M. Jean Bruchesi nous raconte cette plaisante histoire — et quelques autres plus sérieuses — dans un recueil dont la partie principale est consacrée au second archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchesi, prélat d'une piété exemplaire et d'une science profonde que l'Église du Canada peut revendiquer pour une de ses illustrations.

***

On a parfois accusé les Canadiens français de vivre renfermés sur eux-mêmes, murés dans leurs usages, leurs traditions, leurs croyances, leurs préjugés. M. l'abbé Maheux, professeur à l'Université Laval à Québec, s'est chargé de donner à ce reproche un démenti vivant. Laissant aux Canadiens anglais le soin de faire eux-mêmes leur examen de conscience (je ne sais s'ils le font, en effet), il prend quelque plaisir à redresser ses compatriotes de langue française :

— Nous parlons trop de nos malheurs, leur dit-il dans son rude lan-

gage. Nos histoires sont un chapelet d'élégies. « C'est à l'ombre d'un saule pleureur qu'on nous invite à lire et à méditer. » Fadaise que tout cela! Nos épreuves n'ont pas été si grandes et la plupart des peuples européens, à commencer par la France, ont, depuis cent cinquante ans, bien plus pâti que nous.

Et il consacre tout un livre — qui est un éloge — au premier gouverneur anglais de Québec, James Murray[1]. C'était un homme probe, intelligent et habile. Il se plaisait sur les bords du Saint-Laurent ; il aimait la neige et supportait facilement le froid ; il avait pour le courage et la ténacité des Canadiens français une estime qui n'était pas feinte. Il s'appliqua à les gouverner sans les rudoyer, en employant leur langue et en ne les contrariant ni dans leurs habitudes, ni dans leur religion. Il y eut du mérite, car ses compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, très souvent rapaces, ignorants et vindicatifs — il les appelait des « fanatiques déréglés » — ne lui facilitèrent pas la besogne. A force d'intrigues, ceux-ci finirent d'ailleurs par obtenir son rappel.

En vérité, la politique de Murray nous paraît toute naturelle. C'est de cette façon que la France s'est faite. Pour ne parler que des provinces réunies au XVIIe siècle, dans aucune d'entre elles, Louis XIV ne s'installa en conquérant : ce fut une simple substitution de souverain. La capitulation de Dôle, valable pour la Franche-Comté entière, porte que « toutes choses demeureront au même état qu'elles sont présentement quant aux privilèges, franchises et immunités ». A Strasbourg, le Roi « confirme tous les anciens privilèges, droits, statuts, coutumes », y compris le libre exercice de la religion protestante, le droit de battre monnaie, l'emploi de l'allemand, la possession des péages, l'exemption totale des contributions. Mais il est bien vrai que tous les souverains ne se comportaient pas avec cette généreuse sagesse. M. l'abbé Maheux cite justement les tristes exemples enregistrés par Grotius ; le sort horrible imposé aux Acadiens pouvait justifier toutes les craintes.

Par malheur, il se trouva toujours à Londres et sur place, parmi les fonctionnaires et les marchands, un parti aveuglément acharné à faire disparaître tout ce qui était l'essence même de la civilisation française, la langue, la religion, les mœurs. Avec des trêves, des moments d'entente et de compréhension mutuelle, l'histoire canadienne depuis 1760 a été une résistance farouche de la nation canadienne française pour le maintien de son individualité. Cette lutte s'est singulièrement compliquée le jour où, en raison de leur abondante natalité, des Canadiens français, quittant la province de Québec, commencèrent à se répandre à travers le pays, jusqu'aux Rocheuses, formant un peu partout des minorités linguistiques et culturelles, au sein de majorités protestantes et anglo-saxonnes, qui n'étaient pas toujours disposées à user de tolérance.

M. le chanoine Groulx a consacré à l'enseignement du français au

1. Abbé Arthur MAHEUX. — *Nos Débuts sous le Régime anglais.* 1 vol. in-12. Québec.

Canada[1] deux gros volumes, bourrés de faits et d'idées, dont la lecture émeut jusqu'aux larmes. Il n'appartient pas à un Français d'Europe de prendre parti dans les luttes électorales, parlementaires et juridiques qui se sont déroulées autour des écoles canadiennes françaises, mais comment n'éprouverait-il pas un sentiment de fierté lorsqu'à chaque page de cette histoire éclate l'amour passionné d'un commun idéal?

A Green Valley, un village de l'Ontario, l'école est fréquentée par 66 enfants, dont 43 sont Canadiens français. Un enseignement en français y a été établi en 1914. En 1915, il est supprimé. Les commissaires scolaires, Mederic Poirier et Jean Ménard, sont condamnés à 500 livres d'amende pour avoir laissé donner le catéchisme en français et une autre instance est ouverte pour contraindre les institutrices bilingues à rembourser leurs traitements. Les persécuteurs sont des Écossais catholiques. Alors les Franco-Canadiens de Green Valley décident de fonder une école libre. Tous sont d'humbles paysans, de ressources modestes. L'un donne un hangar à grains. Les autres travaillent à le mettre en état, achètent les bancs, les tables, les tableaux, les livres. Une institutrice vient, Florence Quesnel, qui enseignera à demi-salaire. En février 1916, l'École libre du Sacré-Cœur est ouverte. Mais les parents continueront à payer la taxe pour l'école anglaise. Tant pis. L'un d'eux dit simplement: « Nous voulons finir nos enfants, comme nous les avons commencés. » Même aventure à Pembroke. La population est plus pauvre encore : presque tous les pères de famille sont des ouvriers. Moïse Lafleur donne sa salle à manger comme salle de classe et assure le gîte à l'institutrice. Le jour de l'ouverture, c'est un ouvrier, Alfred Longpré, qui prononce le discours. « Mes enfants, j'ai peine à vous parler aujourd'hui, j'ai trop de joie... Nos ancêtres ont trop souffert pour que nous ne maintenions pas ici leur œuvre. Souvenez-vous de notre histoire... A deux pas d'ici ont passé Champlain, les missionnaires, les explorateurs... Ils nous ont légué un héritage que nous devons maintenir sous peine d'être indignes de nos pères. »

Le temps a marché. Ce qui, de plus en plus, fait l'originalité du Canada, c'est la dualité franco-anglaise. Cette dualité est sa véritable raison d'être. Pourquoi ne serait-elle pas la meilleure garantie de son indépendance?

PIERRE GAXOTTE

1. Abbé Lionel Groulx. — *L'Enseignement français au Canada*. 2 vol. in-8°. Montréal.

Le jeu diplomatique a ceci de singulier que les cartes n'y sont abattues qu'une fois la partie gagnée ou perdue. Jadis, ces explications après coup n'intervenaient qu'au moment où les passions refroidies permettaient aux joueurs un détachement, une sérénité où se mêlait quelque attendrissement : partners et adversaires évoquaient ensemble les combinaisons qu'ils avaient échafaudées, les tours, bons ou mauvais, qu'ils s'étaient faits ; cela ressemblait un peu aux confidences rétrospectives de monsieur et de madame Denis : « Tu n'en as jamais rien su » !

L'accélération de la machine à faire la guerre et la paix s'étant sensiblement accrue, les cartes sont jetées maintenant sur table alors que les têtes sont encore chaudes et les « différences » non payées. Cela change évidemment la littérature et le style diplomatiques en leur donnant un accent véhément qui nous étonne. Notons d'ailleurs, en passant, que ces confessions prématurées, qui dévoilent des secrets politiques, militaires ou policiers, n'iront pas, peut-être, sans quelques inconvénients. Dans le cas, par exemple, où la partie qu'on croyait achevée reprendrait brusquement.

Certains de ces déballages offrent même l'aspect de duels oratoires. On ne saurait ainsi séparer deux ouvrages comme *Ambassadeur en Mission spéciale* (Editions « Vent du large ») de sir Samuel Hoare, et *Entre les Pyrénées et Gibraltar* (Editions du Cheval ailé) de M. Serrano Suñer. Le ministre espagnol réplique assez vertement à l'ambassadeur britannique qui l'avait jugé plutôt sévèrement. S'il n'appartient pas à la misérable piétaille de se prononcer sur la technique d'une escrime qui met aux prises des gens aussi distingués, il lui est sans doute permis d'apprécier la valeur spectaculaire des bottes qu'ils se portent et des parades qu'ils s'opposent. Personnellement, je compte sensiblement plus de touches à l'actif de sir Samuel Hoare, mais ce n'est qu'une impression.

Ce qui semble certain, c'est que l'ambassadeur britannique a grande allure. Avant même que ses services aient été récompensés par le titre de lord Templewood, c'est un « monsieur », on le voit, on le sent. Il a derrière lui tout un passé d'homme d'Etat, il est ministre dans le Cabinet britannique lorsque, le 29 mai 1940, à la demande pressante de lord Halifax, il s'envole pour Madrid, chargé d'une mission spéciale dont la durée n'est pas limitée. Il tomba du ciel madrilène en plein guêpier, n'ayant pas même un immeuble pour loger l'ambassade, et fut contraint de demeurer quelque temps à l'hôtel, en touriste étroitement surveillé. Sa position ne se trouva pas améliorée, lorsqu'en juin 1940, l'armée allemande déferla jusqu'aux Pyrénées et que les sentinelles de la Wehrmacht fraternisèrent sur le pont international d'Hendaye avec les phalangistes de Franco. Parmi les coups cruels portés à la puissance britannique, celui-ci n'était pas l'un des moindres : pendant quatre ans une terrible menace pesa constamment sur Gibraltar

et la Méditerranée occidentale. Avec un sang-froid, une décision et une habileté proprement admirables, sir Samuel Hoare fit face à une situation terriblement critique ; celle-ci empira quand, le 18 octobre 1940, M. Serrano Suñer succéda, comme ministre des Affaires étrangères, au colonel Beigbeder, sournoisement limogé par Franco. La germanophilie, hautement avouée, de M. Serrano Suñer, son emprise sur la presse espagnole, son anglophobie notoire, ses méthodes de gouvernement, calquées sur celles des États totalitaires, n'étaient point faites pour rendre plus aisée la tâche essentielle que s'était assignée l'ambassadeur britannique : maintenir à tout prix l'Espagne hors de la guerre. Il n'est même pas sûr qu'il y fût parvenu si, à la suite d'un gros incident de politique intérieure, M. Serrano Suñer n'avait été, le 2 septembre 1942, écarté du pouvoir et remplacé par le général Jordana. Car, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'Espagne ne fut jamais si proche d'entrer dans la belligérance qu'après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord. Même la présence de M. Serrano Suñer au pouvoir eût considérablement gêné sir Samuel Hoare dans la préparation du débarquement et dans cette construction de l'aérodrome de Gibraltar, dont l'ambassadeur britannique fait un récit digne des meilleurs romans d'aventures.

Toute la souple énergie de sir Samuel Hoare n'aurait pu contrebalancer l'influence de Hitler et de ses gros bataillons si l'intérêt de l'Espagne n'était, dès l'origine, apparu clairement à Franco. Le Caudillo voyait bien que son pays avait tout à perdre dans le cas — à cette époque fort douteux — d'une victoire finale des Alliés (ou plutôt de la Grande-Bretagne, demeurée seule en lice), mais fort peu à gagner dans l'hypothèse, très plausible, d'un triomphe écrasant de l'Allemagne. Avec l'illusion naïve de certains neutres, il se « réservait » pour le rôle d'honnête courtier entre les belligérants, dans l'espoir d'une paix de compromis. Au surplus, l'exemple de Mussolini l'avait instruit et le confirmait dans la sagesse de son expectative : la onzième heure sonnait beaucoup trop tôt ; il fallait attendre la douzième — moins cinq minutes — pour voler au secours du vainqueur, même si cette aide *in extremis* devait être peu fructueuse.

Sir Samuel Hoare, pénétrant sans peine cette psychologie, en tira le meilleur parti. Il tint la dragée haute — c'est le mot — à l'Espagne par la perspective de lui couper les vivres, en cas d'incartade. Il fut d'ailleurs servi par des convoitises qui se neutralisaient : l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, dévoraient toutes les trois, des yeux nos possessions nord-africaines, mais chacune voulait les manger seule. Le plus curieux, c'est que Hitler n'ait pas voulu promettre à Franco ce qui ne lui appartenait pas et qu'il se soit comporté comme si ses promesses engageaient.

Le livre, de bout en bout, est passionnant : la haute politique et les scènes pittoresques, les secrets d'Etat et les intrigues souterraines, les

intermèdes comiques et les moments tragiques, les spéculations philosophiques et les recettes d'espionnage se déroulent sous les yeux des lecteurs rescapés, provisoirement, de la formidable bagarre.

L'ouvrage de M. Serrano Suñer, qui embrasse dix années de la politique espagnole, et remonte, par conséquent, à la guerre civile, est à la fois une œuvre de doctrine et un plaidoyer. Son plaidoyer nous touche plus que sa doctrine. Les flèches qu'il lance contre sir Samuel Hoare manquent, à parler franc, de force ; souligner quelques erreurs (?) de dates, relever des détails peut-être inexacts mais sans importance, n'est pas se justifier. D'ailleurs, si la germanophilie est, à présent, une faute, M. Serrano Suñer plaide coupable ; il ne renie point ses admirations passées ni pour Hitler, ni pour Mussolini, bien qu'il trouve amèrement plaisant que ceux qui étaient plus germanophiles que lui fassent aujourd'hui figure de « résistants » au nazisme. Mais — en ceci, il marque un point — il s'étonne qu'on l'accable comme s'il avait entraîné l'Espagne aux côtés de l'Axe ; il fait valoir une évidence : il n'a pas prêté les mains à Hitler ; il a éludé ses propositions, l'Espagne est demeurée dans la non-belligérance, les feldgrau n'ont jamais pénétré sur le sol espagnol, même pour un défilé symbolique qui devait avoir lieu à Saint-Sébastien, alors que certains pays neutres ont dû, fût-ce à regret, laisser passer sur leur territoire des divisions allemandes. Il ne cache pas d'ailleurs que son attitude, comme celle de son chef et beau-frère Franco, fut dictée par le souci des seuls intérêts espagnols. Peut-on lui reprocher une préoccupation qui fut avantageuse, en fin de compte, à son pays et qui ne nuisit pas positivement aux Alliés ?

L'argumentation est solide, et elle a le mérite de la franchise : les Alliés, et particulièrement la France, peuvent se féliciter de la non-belligérance de l'Espagne, mais ils n'ont aucune raison d'avoir la moindre reconnaissance envers son Gouvernement, de l'aveu même de celui-ci.

Ce qui frappe, au reste, dans tous ces témoignages, c'est le nationalisme ardent, mais strictement égoïste, des témoins. Arrière les nobles idées et les beaux sentiments ! Dans la bataille, chacun pour soi, et, dans la déroute, sauve qui peut — sur le plan national, s'entend. C'est également l'impression qu'on retire du livre, brillant et captivant, que vient de publier M. Leonardo Simoni : *Berlin ambassade d'Italie* (Editions Robert Laffont). M. Leonardo Simoni, conseiller de l'ambassade d'Italie à Berlin pendant la guerre, jusqu'au moment où, la capitulation de l'Italie étant, en septembre 1943, un fait accompli, il fut interné dans une forteresse nazie, n'a jamais eu beaucoup de sympathies pour les Tedeschi. Ses affinités le portaient vers les nations latines ; le spectacle de Paris, étouffé par la croix gammée, durant l'été 1940 l'a ému jusqu'aux larmes ; si la machine allemande et le regard du Führer l'ont, par moments, impressionné, il a enragé contre ceux de ses chefs qui, à l'ambassade, s'accrochaient aux tuniques brunes et aux uniformes noirs. Il a recherché la compagnie des Allemands, militaires et junkers,

qui pratiquaient à l'égard des nazis une servilité réticente. Il a pressenti, assez vite, le désastre vers lequel Mussolini et Hitler, l'un à l'autre enchaînés, précipitaient l'Italie. Dans bien des pages de son journal — car le livre se présente sous la forme d'un journal, à peine retouché — on entend le leitmotiv : « Va-t-on décrocher ? » « Quand décroche-t-on ? » « Qu'attend-on pour décrocher ? » « Enfin, on décroche ! » Malheureusement, on a décroché trop tard. Il eût été, en vérité, plus simple de ne pas s'accrocher. Soit dit sans reproche pour M. Leonardo Simoni, qui n'est certes pas responsable des mariages ou des accrochages fascistes, et qui considère, lui, les événements d'un œil italien ou, si l'on veut, latin.

L'absence de vastes horizons politiques n'enlève rien de son intérêt au tableau que brosse M. Leonardo Simoni. Au contraire peut-être : nous sommes plus friands de notations précises, d'échos piquants que de méditations à grand rayon d'action. Tel récit d'une visite au quartier général de Hitler éclaire d'une lumière frisante, mais vive, les sombres coulisses de la guerre.

***

Pourtant, elles ne sont pas si loin de nous, la douceur de vivre et la diplomatie en dentelles. M. Jules Laroche, ambassadeur de France, nous en donne une image charmante dans *Quinze Ans à Rome* (Plon). De 1898 à 1913 il fut, aux côtés de Camille Barrère, l'hôte officiel du Palais Farnèse, et prit part aux négociations subtiles qui, progressivement, détachèrent l'Italie de la Triple Alliance et changèrent le « tour de valse », dédaigneusement concédé par Von Bülow à notre sœur latine, en une danse de caractère. Ce revirement exigea de la prudence, de la constance et même de l'opiniâtreté. S'il est vrai que, par ses accords secrets de 1902, l'Italie renversait déjà sa politique en nous donnant les mains libres au Maroc contre la carte blanche que nous lui accordions en Tripolitaine, il ne faudrait pas croire qu'il n'y eut ensuite qu'à jouer sur le velours. L'Allemagne et l'Autriche, partenaires méfiants, alliés exigeants, surveillaient de près le Quirinal qui, lui-même oscillant, ne savait trop s'il devait regarder à l'Ouest ou au Nord. La diplomatie française se montra aussi souple que la diplomatie italienne ; elle avait barre sur elle, lorsqu'éclata le conflit de 1914. Non sans peine.

Il ne faut pas croire non plus que l'existence des diplomates était, alors, tissée d'or et de soie. Sous une apparence brillante, elle était rude : démarches, rapports, déchiffrements absorbaient les jours et une bonne partie des nuits. On travaillait ferme au Palais Farnèse, comme dans les autres ambassades d'ailleurs ; les réunions mondaines, les bals masqués, les comédies de salon, les parties de bridge, les chasses au renard prolongeaient et, parfois, complétaient les activités proprement diplomatiques. On jouait, mais on jouait serré. Seulement, la coutume et l'usage faisaient les mœurs plus douces, les relations entre légations

rivales étaient courtoises et même cordiales ; bref, la politesse régnait. L'idée qu'ils pourraient devenir les otages de leurs convives d'hier (voir le livre de M. Leonardo Simoni) ou que, dans le cabinet du ministre des Affaires étrangères, il y avait peut-être un tueur chargé d'abattre l'ambassadeur à sa sortie (voir le livre de sir Samuel Hoare), était alors impensable. Cette sécurité donnait aux diplomates plus d'aisance ; elle leur permettait de peser dans de fins trébuchets les toasts officiels, de doser les mots au centième de milligramme, puis de savourer les éclairages de la campagne romaine ou la fraîcheur des fontaines. Le livre de M. Jules Laroche respire l'allégresse de l'ouvrier qui a fait non seulement du bon, mais du joli travail.

*
* *

Que notre politique envers l'Allemagne, depuis cent cinquante ans, n'ait pas été heureuse, c'est le moins qu'on puisse dire. Certains historiens estiment même qu'elle a toujours été à contre-sens et à contretemps. M. Jean de Pange, dans un ouvrage bourré de faits : *L'Allemagne depuis la Révolution française* (Arthème Fayard), lui adresse un reproche précis : celui d'avoir, à partir de l'avènement des Girondins, méconnu le rôle de l'Autriche, comme puissance rhéno-danubienne, et comme contre-poids à une Prusse dévorante. Même après les fautes évidentes de Napoléon Ier et de Napoléon III, responsables, pour une bonne part, de la formation de l'Empire allemand sous l'égide de la Prusse, la Troisième République victorieuse a persévéré dans l'erreur, diabolique aux yeux de M. de Pange, qui consista à démembrer l'empire austro-hongrois et à abattre ainsi le rempart qui défend l'Europe occidentale contre les ambitions prussiennes ou slaves. L'acharnement républicain contre la dynastie des Habsbourg, où coule pourtant le sang des princes de Lorraine, lui apparaît singulièrement néfaste. Il souhaiterait qu'on pût refaire la carte de l'Europe et effacer une politique qui n'avait guère de sens après la mort de Charles-Quint et qui n'en avait plus du tout un siècle après. Mais est-il possible de remonter le cours de l'histoire ? Il serait déjà fort beau que, grâce à M. Jean de Pange, nous prissions conscience de nos bévues, afin d'éviter d'en commettre d'analogues.

PIERRE AUDIAT

★ ★ ★ LE CINÉMA ★ ★ ★

※ ※ LE CRIMINEL ※ ※
OU LE CAS ORSON WELLES

ORSON WELLES a fait dans le monde une apparition « atomique ». On sait qu'à la radio il causa une panique dans tous les Etats-Unis par un reportage trop vécu d'une guerre imaginée entre Mars et la Terre. Ses débuts au cinéma ne furent guère moins retentissants. Il entra à Hollywood avec des idées neuves, une assurance totale, de la naïveté juvénile et l'ambition qui permet les grandes réussites et les catastrophes célèbres. Il décida de mettre des plafonds aux décors, ce qui ne s'était pas fait avant lui.

Son premier film s'appelait *Citizen Kane*. Il y avait des gaucheries et des naïvetés : une découverte tardive des procédés surréalistes, une systématisation du retour en arrière, inventé il y a longtemps par l'auteur de *Thomas Garner* et repris par Sacha Guitry. Mais, avec tout cela, le film était fort et original. Son objet était de dessiner par touches successives le portrait d'un magnat de la presse américaine qui, en l'occurence, ressemblait fort à M. Hearst. Le bonhomme acquérait peu à peu un singulier relief et une rare présence. Les touches se corrigeaient les unes les autres et, comme il arrive si souvent quand on s'adresse à la matière humaine, on ne savait plus, à la fin, si l'homme était haïssable ou digne de pitié. Les milieux du journalisme, si souvent décrits au cinéma, étaient redécouverts par un œil original et présentés avec force.

Malheureusement, les défauts qui apparaissaient dans ce premier film devaient s'affirmer par la suite, en particulier le côté primaire d'un auteur qui semble n'avoir rencontré les nuances que par hasard. Dans les *Magnificent Ambersons*, Orson Welles passait résolument à côté de trois ou quatre bons sujets pour se complaire à une nouvelle et assez fade évocation des années 1900. Quant à *la Dame de Shanghaï*, ce n'est pas loin d'être un des chefs-d'œuvre du mauvais goût.

Et voici *le Criminel* (dont j'aime infiniment mieux le titre original, *the Stranger*). Certains trouvent qu'il y a du bon et du mauvais. Pour moi, je n'y vois pas grand' chose de bon. Edward G. Robinson lui-même semble noyé dans un mauvais rôle de policier pas très fin. On s'accorde à trouver le scénario faible. Mais je trouve encore plus faible, pour ma part, ce qu'Orson Welles doit considérer comme le point culminant de son film, la fin dramatique où le méchant héros, criminel nazi camouflé en citoyen américain, va se précipiter du haut de l'horloge de l'église. Pour moi, toute cette séquence est ridicule et, même si les images ont une certaine valeur plastique, leur relief même souligne l'emphase de l'argument.

Orson Welles pourra-t-il se civiliser et dominer les puérilités de son tempérament? On commence à avoir des doutes.

JEAN FAYARD

★ CHEVAUX ET CAVALIERS ★

LA Galerie Charpentier nous présente une très belle exposition, dont la donnée *Chevaux et Cavaliers* émeut comme l'évocation d'une époque disparue, ce temps des équipages, dont les derniers témoins gardent un souvenir attendri. Ils ne portent plus, ces survivants, le monocle à l'œil, la guêtre blanche au pied ; on les reconnaissait pourtant le jour du vernissage, habitués du pesage et des concours hippiques, aux réflexions d'ordre technique que leur suggérait la représentation d'un cheval. Les peintres qui se sont spécialisés dans cette étude, comme les spécialistes du portrait, sacrifiant l'ensemble au détail, le caractère à la ressemblance photographique, n'ont été généralement que de petits maîtres, et c'est chez un Cuyp, un Velasquez, un Géricault ou un Delacroix qu'on trouve les plus beaux chevaux. Rodin a écrit à propos du *Derby d'Epsom* que Géricault a donné avec des mouvements faux une bien plus grande impression de vitesse qu'on n'en trouve dans une photographie de courses où les animaux semblent figés comme des automates.

Si depuis la plus haute antiquité le cheval a tenté les pinceaux ou le ciseau des plus grands artistes, c'est qu'il présente autant d'éléments de beauté que le nu. Son type

a varié selon les époques et le cheval grec n'a pas plus de rapports avec celui des Flamands qu'avec nos modernes pur sang.

Dans une toile du XIVe siècle attribuée à Paolo Uccello on voit deux chevaux d'un dessin assez naïf, mais la plasticité des formes et des attitudes, la beauté sourde des couleurs révèlent la main d'un grand peintre. Le cheval blanc que montait Louis XIV au siège d'Arras, de Van der Meulen, est un cheval de roi et la ville fortifiée qu'on aperçoit dans le fond est d'une indication savoureuse. Quelle solidité et quelle lumière dans cet *Abreuvoir* de Cuyp si bien composé! Le baron Gros est représenté par plusieurs toiles dont la meilleure est ce magnifique portrait du général de Lasalle, debout sur un champ de bataille. Malgré son allure étonnante, le *Bonaparte sur les Alpes* de David, dans une gamme grise et beige est un tableau froid. Géricault est le triomphateur de cette exposition; où l'on voit une dizaine de tableaux de lui, admirables par la richesse des coloris, la vérité des attitudes, la grandeur du dessin. Si le *Lancier rouge* fait penser à l'école anglaise qu'il admirait, mais qu'il dépasse de tout son génie, le *Cheval à l'Écurie* d'un blanc incomparable, a l'éclat d'un joyau.

Sur le mur opposé, Delacroix peut seul soutenir la comparaison avec son combat de chevaux, — tableau plein de fougue et d'un pinceau si libre — son étude de cheval alezan où les ocres et les roses se marient aux gris verts de la tête aux yeux hébétés et la belle esquisse des deux chevaux de poste.

Le Cheval au Pré de Corot a la grandeur et l'ingénuité d'un primitif. Les Alfred de Dreux font penser à ces calendriers que le facteur apporte pour les étrennes. Combien je leur préfère les charmantes toiles de J. F. Herring, le mail-coach de James Pollard dont le paysage évoque le douanier Rousseau, ou encore le cheval Fingal de Carle Vernet. Et que d'incomparables aquarelles de Constantin Guys!

A part Degas, représenté ici par des scènes de courses d'une observation aiguë, et Toulouse Lautrec, les Impressionnistes ont négligé le cheval. On le retrouve dans l'école moderne où il est traité en élément décoratif comme dans ce *Paddock* de Dufy, ravissante imagerie d'un champ de courses en province où la robe des chevaux, les casaques des jockeys, la silhouette spirituelle des personnages s'épanouissent dans les verts humides d'une vallée normande.

JEAN DE GAIGNERON.

Van der Meulen

CHEVAL QUE MONTAIT LOUIS XIV AU SIÈGE D'ARRAS

(Galerie Charpentier)

※ ※ LE MARQUIS DE VOGUÉ ※ ※ ET LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE

Le marquis de Vogué, président de la Société des Agriculteurs de France, de l'Académie d'Agriculture et du Comité France-Grande-Bretagne, vient de mourir. Il laissera le souvenir d'un homme qui a consacré sa vie aux plus hautes tâches.

Un des aspects les moins connus de son activité, et peut-être celui auquel il tenait le plus, était la présidence de la Société Philanthropique. Créée sous Louis XVI, en 1780, ayant reçu du roi sa dénomination, cette société groupe, dans la région parisienne, des œuvres de bienfaisance très diverses : hôpitaux chirurgicaux, dispensaires, maisons de retraite ou de repos, un asile prénatal, une maison où sont soignés et rééduqués les enfants atteints de poliomyélite. etc...

C'est au siège de la Société, 15, rue de Bellechasse, que le marquis de Vogué aimait à venir régler lui-même la vie de chacune de ces Œuvres et résoudre les difficultés de tous ordres que posait leur gestion, et surtout, depuis quelques années, les problèmes financiers qui mettaient en jeu leur existence même.

Il était si discret qu'il eût été impossible, de son vivant, de faire connaître un dévouement auquel beaucoup d'êtres devront d'avoir pu vivre.

□ □

UNE NOUVELLE FORME ※ ※ DE CRITIQUE ※ ※

C'est la critique par points d'exclamation. Armand Hoog, analysant dans un hebdomadaire l'*Histoire de la Littérature Française* de Clouard marque l'étonnement qu'il éprouve à l'idée qu'on puisse s'intéresser à Pierre Loti ou à Bourget. Et cet étonnement, il entend nous le communiquer en faisant suivre leurs noms de points d'exclamation dédaigneux. Loti ! Ce qui signifie : « Vraiment Loti, on n'a pas idée de cela ! Lire Loti encore aujourd'hui ! etc. » Cette forme de jugement est plus rapide que convaincante. Les descriptions de Loti et particulièrement ses marines sont encore dignes d'être admirées. Elles donnent au lecteur une impression de voyage, de « dépaysement » d'une vivacité indéniable. Maintes études critiques de Paul Bourget restent valables. Et Pierre Lasserre, dédaigné aussi par Armand Hoog a écrit quelques essais, clairs et intelligents, dont on aimerait à retrouver aujourd'hui l'équivalent. La critique par points d'exclamation a peut-être le charme de la confidence, mais sa valeur démonstrative est douteuse.

※ ※ LA CRITIQUE ※ ※ ET LES " BONS SENTIMENTS "

En tête d'un article d'Elsa Triolet paru dans les *Lettres Françaises*, on lit ce titre : *Prenez exemple sur nos ennemis*, aussitôt éclairé par cette manchette : *Ils savent organiser le succès de leurs livres aux dépens des nôtres. Et quand je dis leurs livres, j'entends une certaine littérature américaine, les livres des collaborateurs, des auteurs à scandale. Quand je dis des nôtres, j'entends tout le reste.* Quand on lit l'article, on apprend qu'il s'est formé entre libraires, « messageries » et critiques, une conjuration destinée à étouffer les livres d'extrême-gauche. Car décidément, ce « tout le reste » auquel la manchette fait allusion vise purement et simplement (merveilleux tour de passe-passe) les écrivains communistes. Eux seuls ont de « bons sentiments ». Elsa Triolet reconnaît que *les bons sentiments ne font pas les bons livres. Mais*, ajoute-t-elle, *les mauvais sentiments ne sont pas garants de la qualité d'un livre.* Les mauvais sentiments, d'après le contexte, ce sont ceux non pas seulement des collaborateurs et des auteurs à scandale, mais ceux de *tous* les écrivains qui n'ont pas la faucille et le marteau dessinés dans leurs circonvolutions cérébrales. Cette attaque semble d'abord puérile. Si les écrivains chers à Elsa Triolet touchaient vraiment le public, on achèterait leurs livres. Aucune « conjuration » n'y pourrait rien. Mais, quand on en pèse *tous* les termes, elle apparaît comme reflétant purement et simplement les tendances du parti auquel Elsa Triolet a donné sa foi. Ces champions de la liberté dirigée ne peuvent admettre que les préférences littéraires du public ne soient pas conformes à leurs propres préférences politiques. Si l'on n'apprécie pas un de leurs ouvrages, ce n'est pas parce qu'il est ennuyeux ou médiocre, c'est parce qu' « on pense mal » ou qu'on obéit aux suggestions d'une maffia. Ils voient des complots partout : dans les goûts du public comme dans les symphonies musicales. Aussi, quand ils sont au pouvoir, appliquent-ils une méthode sûre : ils ne laissent paraître que ce qui est « dans la ligne ». Avec ce système, plus de conjuration à craindre : la situation devient claire et la littérature qui ne s'accommode pas de pareils diktats meurt instantanément.

M. T.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Malcles et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1994-4-48.